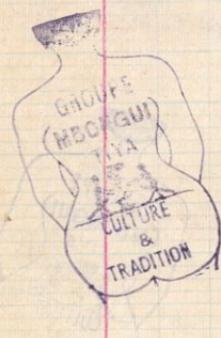


3) Inventaire





SONY Lab'ou -Tansi

lalalie

et

Demie

fant-uo'Ns I vno?

silé

is

Ah l'irréelle réalité !

monde

Avertissement.

La vie est demie, ça s'appelle écrire par étonnerie. Oui. Moi qui vous parle de l'absurdité de l'absurde, moi qui insu-gure l'absurdité du désespoir - d'où voulez-vous que je ~~sais~~ parle sinon du dehors ? A une époque où l'homme est plus que jamais résolu à tuer la vie, comment voulez-vous que je parle sinon en chair-mots-de-passe ? Je ose renvoyer le monde entier à l'espoir et comme l'espoir peut provoquer des sautes de viande, j'ai cruellement choisi de ~~parasites~~ paraître comme une seconde version de l'humain - pas la dernière bien entendu - pas la meilleure - simplement la différente. Des amis m'ont dit : « Je ne saurai jamais pourquoi j'écris. » Moi par contre je sais : j'écris pour qu'il fasse peur en moi. Et, comme dit Ionesco, je n'enseigne pas, j'invente. J'invente un poste de peur en ce vaste monde qui faut

le camp. A ceux qui cherchent un auteur engagé je propose un homme engageant. Que les autres, qui ne seraient jamais mes autres, me prennent pour un simple menteur. Evidemment l'artiste ne pose que l'une d'une infinité des ouvertures de son oeuvre. Et à l'intention des amateurs de la couleur locale qui m'accuseraient d'être cruellement tropical et d'ajouter de l'eau au moulin déjà inondé des racistes, je tiens à préciser que la Vie et Demie fait ces tâches que la vie seulement fait. Ce livre se passe entièrement en moi. Au fond, la Terre n'est plus ronde. Elle ne le sera jamais plus. La Vie et Demie devient cette fable qui voit demain avec des yeux d'aujourd'hui. Qu'aucun au jourd'hui politique ou humain ne vienne s'y mêler. Cela prêterait à confusion. Le jour où je serai donnée l'occasion de parler d'un quelconque aujourd'hui, je ne passerai pas par mille chemins, en tout cas pas

par un chemin aussi tortueux que la fable.
Le premier ami à qui j'ai fait lire cette fable m'a dit : « Oui, mais, tu deviens plus malin que ta fable. » Lisez et voyez.

~~S'abstenir de décrire la même chose dans les préfaces~~

~~je décris présentement l'opéra. Mais~~

arrêtons. Puisque la vertu des préfaces c'est de parler en dehors de ce dont elles parlent.

Sur

A

Mbemba Sylvain

parce que, tout au long de cette fablo
je ne cesse de me dire:

« Qu'est-ce qu'il va en penser le vieux? »

A

Henri LOPES aussi
puisqu'en fin de compte
je n'ai écrit
que son livre.

Sny

C'ÉTAIT l'année où
Chai dans avait eu quinze ans. Mais
le temps. Le temps est par terre. Le ciel, la
terre, les choses, tout. complètement par
terre. C'était au temps où la terre
était encore ronde, où la mer était
la mer — où la forêt... ~~Non,~~ la forêt
ne compte pas, maintenant que le ciment
armé habite les cervelles. La ville...
~~mais laissez la ville tranquille.~~
La ville vient ~~compter~~ seulement de ceux qui
l'habitent. ~~deuxième~~...

— Voici l'homme, dit le ~~sous-lieutenant~~ qui
les avait conduits jusqu'à la Cham-
bre Verte du Guide Providentiel. Il a-
vait salué et allait se retirer. Le Guide
Providentiel lui ordonna d'attendre
un instant. Le soldat s'immobilisa
comme un poteau de viande râpée.
La Chambre Verte n'était qu'une sorte
de poche de la spacieuse Salle des
Repas. S'approchant des neufs toques

humaines que le lieutenant avait ~~prise~~
fait pousser devant lui en criant son
ame « voici l'homme », le Guide provi-
dential eut un sourire très simple avant
de venir ~~à~~ enfoncer le couteau de table
qui lui servait à déchirer un gros
morceau de la viande ~~vendue~~ chez
« Quatre Saisons », le plus grand
magasin de la capitale, d'ailleurs
réserve au gouvernement. La loque-père
soucillait tandis que le fer disparaissait
sait lentement dans sa gorge. Le Guide
providential retira le couteau et s'en
retourna à sa viande de chez Quatre
Saisons qu'il coupa et mangea avec le
même couteau ensanglanté. Le sang
courait à flots silencieux de la gorge
de la loque-père. Les quatre loques-filles,
les trois loques-fils et la loque-mère
n'eurent aucun geste, parce qu'on les
avait liés comme de la paille, mais
aussi et surtout parce que la douleur

avait tué leurs nerfs. Le visage de la loque-mère si était remplie d'éclairs ténébreux, comme celui d'un mort dont on ~~pas~~ n'a pas fermé les yeux, deux larmes ensanglantées nageaient dans les yeux. Le repas du Guide Providentiel qu'on avait trouvé à son début prenait habituellement quatre heures. Il touchait à sa fin. Le sang coulait toujours. La loque-père restait debout, comme une souche de plomb, sourcillant, il respirait comme un homme qui vient de faire l'acte; le Guide Providentiel se leva, rôta bruyamment, comme on le fait souvent au village après un délicieux repas, donna l'ordre au général Payadizo de faire apporter le dessert, vint devant la loque-père, les dents serrées comme des pinces, et lui cracha au visage.

— Qu'est-ce que tu attends, dit-il

sans desserrer les dents. La loque-père ne répondit pas, le Guide Providentiel lui ouvrit le ventre du plexus à l'aïne comme on ouvre une chemise à fermeture, les tripes pendoulaient, saignées à blanc, toute la vie de la loque-père était venue se cacher dans les yeux, jétant ~~sur~~ le visage dans une telle crue d'électricité que les paupières semblaient soumises à une silencieuse incandescence, la loque-père respirait comme l'homme qui vient de finir l'acte d'amour, le Guide Providentiel enfonga le couteau de table ~~sur~~ dans l'un puis dans l'autre œil, en sortant une gelée noirâtre qui coula sur les joues et dont les deux larmes se rejoignirent dans la plaie de la gorge, la loque-père continuait à respirer comme l'homme qui vient de finir l'acte.

- Maintenant qu'est-ce que tu attends, ton-

na le Guide Providentiel exacerbé

— Je ne veux pas mourir cette mort, dit la loque-père, toujours debout comme un i, sourcillant dans le voomi des yeux, les lèvres terribles, le front aussi. Alors le Guide Providentiel s'empara du revolver du lieutenant, l'arma et en porta le canon à l'oreille gauche de la loque-père, les balles sortirent toutes par l'oreille droite avant d'aller se fracasser contre le mur.

— Je ne veux pas mourir cette mort, dit la loque-père.

La colère du Guide Providentiel monta, qui gonfla gonfla sa gorge et dilata son menton en manche de hache, son long cou s'allongea davantage, il exécuta un pénible va-et-vient, mangea son dessert, une salade de fruits, puis revint vers l'homme.

— Alors quelle mort veux-tu mourir,
Martial?

Il prit cet air misérable de supplication.
Martial ne parla pas. Le Guide Providen-
tiel fit chercher son propre P.M. où
peut dait un petit paquet fleuri de
peau de tigre et de trois plumes de
colibri. Il planta le canon de l'arme
au milieu du front de la loque-père.
— Celle-ci Martial?

Il tira un chargeur, en répétant
nervusement « celle-ci ? ». Il tira un
deuxième chargeur à l'endroit exact
où il devirait le cœur de la loque-
père, toutes les balles firent leur
chemin jusqu'au mur, la bouche
de la loque-père s'ouvrit lentement
et la phrase sortit en une voix calme
et limpide. Le Guide Providentiel quitta
son air de supplication et regarda
longuement, il se fit apporter son grand
sabre aux reflets d'or et se mit à abattre

la loque-père en jurant furieusement
sur ses trois cent soixante-deux ancê-
tres, rappelant par sa hardiesse et sa
fougue les jours lointains où ces
mêmes ancêtres abattaient la forêt
pour construire la toute première version
d'un village qui devait devenir Yourma
la capitale ; il en fongait des bouts de
phrases obscènes au fond de chaque
geste. La loque-père fut bientôt coupé
en deux à la hauteur du nombril,
les tripes tombèrent avec le bas du corps,
le haut du corps restait là, flottant
dans l'air amer, avec la bouche
saccagée qui répétait la phrase. Puis
le Guide Providentiel se calma et
retomba dans son air de supplication
épongeant la sueur qui mettait son
visage en nage, il poussa des pieds
le bas du corps, se fit apporter une
chaise de ~~table~~ salle à manger, la
fit mettre devant le haut du corps,

y prit place, fuma un cigare complet avant de se relever.

— Enfin Martial, sois raisonnable. Il se mordait fortement ~~serrera~~ la lèvre inférieure, une violente rage lui gonflait la poitrine, faisant tournoyer ses petits yeux semés au hasard du visage. L'instant d'après, il parut plus calme, tourna longuement autour du haut du corps suspendu dans le vide, considéra avec un début de compassion cette boue de sang noir qui en goudronnait la base.

— Sois raisonnable Martial et dis-moi quelle mort tu veux mourir.

Aucune voix ne sortit de la loque-père, le Guide Providentiel pensa à une de cette gamme de poisons dont il se ~~rencontrer~~ verrait quand il avait eu pitié d'une loque et qu'il laindronnait avait décidé de lui accorder ~~mais~~ la grâce d'une mort en vitesse.

- C'est parfait, dit-il. Tu as gagné
Martial : tu l'auras.

Il alla lui-même chercher la dose,
la versa dans ~~le~~ verre qui lui
avait servi à boire les vins vendus
chez Quatre Saisons, il y ajouta
du champagne jusqu'au bord.

Une mort au champagne, malgréait
le Guide Providentiel. Pour un chif-
fon d'homme qui a blessé la républi-
que d'une vingtaine de guerres civiles,
la mort au champagne devient un hommage
je te la donne à contre-cœur, Martial.

Il versa le contenu du verre dans la bouche
ouverte de la loque-fèvre, le liquide traversa
la gorge, sortit par le trou du couteau,
coula le long du torse nu, vint se mêler
aux torchons de ~~sang~~ viande déchiquetés
avant de s'égoutter comme un faut
sang sur le sol carrelé, le Guide
Providentiel attendit, il eut un long
silence, puis la voix sortit ~~moitié~~ mortie

par la bouche, moitié par la blessure du cou-
teau — le Guide Providentiel se faîcha
joué de bon, avec son sabre aux reflets
d'or il se mit à tailler à coups
aveugles ~~deux~~^{aut} le haut de corps de la
loque-père, il démantela le thorax,
puis les épaules, le cou, la tête ; bientôt
il ne restait plus qu'une folle touffe de
cheveux flottant dans le vide amer, les
morceaux taillés formaient au sol une
sorte de termière, le Guide Providentiel
les dispersa à grands coups de pied desordon-
nés avant d'arracher la touffe de cheveux
de son invisible suspension — il tira de
toutes ses forces, d'une main d'abord, puis
des deux, la touffe céda et, emporté par
son propre élan le Guide Providentiel se
renversa sur le dos, ^{et} cogna la nuque
contre les carreaux, il en serait mort sur
le coup, mais ce n'était pas un homme
fragile, il constata que ses mains étaient
devenues noires, d'un noir encré de chine

Plus tard le Guide Providentiel passa des journées à vouloir laver ce noir de Martial à tous les savons et à tous les dissolvants du monde, il ne quitta pas.

— Vous allez me bouffer ça, dit le Guide Providentiel aux autres logues. Je n'y ai pas enfoncé ma sueur pour rien.

Il ordonna qu'on viennent prendre la termitière et qu'en fût moitié du pâté et moitié une daube bien cuisinée pour le repas du lendemain midi.

— Il y a huit ventres, précisa le Guide Providentiel à son cuisinier personnel.

Il jeta un coup d'œil triomphal au lieutenant. Le lieutenant se mit comme un i, prêt à recevoir les ordres.

— Ramène ces chiffons. Qu'ils viennent manger demain à midi.

Le lieutenant poussa les huit logues devant lui, le cuisinier qui avait fini de déplacer la termitière en-

levait ses gants pour laver la place.

Chaidana se rappelait ces scènes-là tous les soirs, comme si elle les recommençait comme si, dans la mer du temps, elle revenait à ce port où tant de coeurs étaient amarés à tant de noms — elle était devenue cette loque humaine habitant de deux mondes: celui des morts et celui des «yas-tout-déjà-fait-vivants», comme elle disait elle-même.

Le lendemain, le lieutenant les ramena pour le repas de midi: c'était une table ronde. Cette part des événements, Chaidana la revivait tous les midis, ce qui lui donnait l'ancienne impression de passer deux fois sur certaines séquences de son existence. On avait mis huit couverts en argent et un en or. On avait placé Chaidana et ses trois soeurs directement à la gauche et à la droite du Guide Providentiel, sa mère et ses trois frères directement en face. La cuvette de pâte présentait au milieu des champagnes, à côté d'une autre cuvette ~~et~~ d'une daur-

bien assaisonnée et parfumée. Devant le couvert en or fumait l'éternelle viande vendue chez ~~Quatre Saisons~~ Quatre Saisons, entre quatre mâts de champagne Providence, la seule marque qui entrait dans le ventre du Guide Providentiel, et qui portait la mention « Cuvée de son Excellence Matéla-Péné Loanga ». Le Guide Providentiel commençait toujours ces repas par ~~un~~ deux doses d'un alcool local fabriqué à l'intention des Guides.

— Je suis carnaissier, dit-il en tirant le plat de viande devant lui.

Le Guide Providentiel avait toujours son gant de corps à sa gauche, sans doute pour faire observer la rigueur de la superstition selon laquelle la mort des grands vient toujours de la gauche.

— Vous avez ce soir et maintenant pour terminer vos deux plats.

Chaidana se rappela comme ils avaient commencé par le pâté plus facile à

avaler que la daube pleine de cheveux et dont les morceaux résistaient aux dents et à la langue d'une résistance plus offensante. Le Guide Providentiel parla de sa vie, des vins, des femmes, du football, des espagnols qui incitaient les voisins à d'outrageantes provocations, des français qui se battaient pour le permis de prospection en mer.

— N'en jetez rien si il vous plaît. Jules l'aîné ne mangeait pas. Le Guide Providentiel s'était levé, lui avait caressé le menton puis le front, il lui aurait même souri gentiment.

— Alors mon ange ? Tu le manges ton pâté ?

— Je n'ai pas faim.

— Mange quand même.

— Je n'ai pas faim.

— Non.

Le Guide Providentiel lui avait

simplement planté ~~sur~~ son couteau de table dans la gorge. Pendant qu'ils mangeaient, le cauchemar de Jules se vidait de son sang. Chai'dana se rappela qu'ensuite le sang avait mouillé ses pieds ~~mais~~ nus — elle s'en rappelait la tiédeur. Le soir, ils eurent mangé le pâté et la daube, le Guide Providentiel leur adressa les félicitations les plus cordiales avant de déclarer qu'il restait le pâté de l'autre, à la fin duquel leur serait rendue la liberté. Le lendemain à midi, ce furent la loque-mère, Nelandra, Nala, Zarta, Assam et Istéria qui refusèrent de manger. Le Guide Providentiel planta six fois son couteau de table, Chai'dana et Tristansia mangèrent de la daube pendant sept jours. Le soir du septième jour de viande, ils remplirent la salle d'un ~~vaste~~ tapis de tissu d'un noir encre de chine où le Guide Providen-

tel glissa et tomba, il se salit l'aile gauche de son visage d'une tache indélébile, semblable à celle qu'il avait sur les mains, tache qu'il allait garder jusqu'au jour des obsèques nationales prévues par la constitution tache que les gens eurent bien raison d'appeler « noir de Martial ».

Quand il voulut rejoindre son lit après ses quatre heures habituelles de table, le Guide Providence y trouva le haut du corps de la loge-père qui avait horriblement râillé drap « excellentiels » au noir de Martial. Le Guide entra dans une rage infernale, il tira huit chargeurs avec son P.M. sur le haut du corps, il fit un grand trou au milieu du lit, à l'en droit où il avait vu le haut du corps, il marcha longuement dans toute la pièce, bousculant, jasant, insultant, menaçant. Essoufflé il

s'assit sur la table de chevet et retrouva son vieil air de supplication
— Enfin Martial ! Combien de fois veux-tu que je te tue ?

On avait changé le lit excellentiel à seize fois en l'espace d'un mois, temps pendant lequel le Guide providentiel n'avait pas fermé l'œil une seule nuit, le bruit du corps de Martial venait toujours à côté de lui, noirissant les draps qu'on devait maintenant brûler et changer tous les jours, il demanda qu'on lui affectât des quarante plus courageux et plus charnus gorilles de l'armée du peuple — c'étaient pour la plupart des hommes grands comme deux, ferts comme quatre et velus comme des ours. Le Guide dormait entre quatre d'entre eux collés à sa peau, tandis que le reste du contingent s'ajoutait à une cinquantaine de soldats de marque ordinaire et remplissait les veillées de son Excellence du bruit ferré de

leurs ministres souliers, et quand les
reins du Guide avaient posé leur
problème, on remplaçait les deux
peaux-collants directs par des
êtres du sexe d'en face, les gar-
des assistaient alors aux vertigi-
neuses ~~ébucubations~~ ^{ébucubations} charnelles du
Guide Providentiel, exécutant sans
cesser leur éternel va-et-vient en fond
sonore aux clapotements fougueux des
chairs dilatées. Le haut du corps
de Martial venait toujours couper les
appétits et le sommeil du Guide Provi-
dentiel jusqu'à ce jour heureux où
Kassar Pueblo le cartomancien
préféré du Guide Providentiel établit
cette chose : « Son Excellence doit
partager son lit avec la fille de
Martial pour chasser l'image du
revenant. Mais son Excellence doit
absolument éviter de faire la
chose-là avec la fille de Martial. »

Pendant trois ans le Guide Providentiel partagea ses nuits avec la fille de Martial sans faire la chose - là avec elle, ni avec aucune autre femme. C'était à l'époque où il parlait à tout le monde de ses trois ans d'eau dans la vessie. Le bruit du corps de Martial n'entrant plus dans la chambre excellente où Chaidana ne sortait plus selon les recommandations du cartomancien Kassar Pueblo. Elle mangeait et faisait ses besoins dans le lit excellentiel qui avait reçus aménagements appropriés. Pein ne pas couper Chaidana de l'extérieur et de la nature, la chambre elle-même avait été transformée en mini-dehors, avec trois jardins, deux ruisseaux, une mini forêt où vivaient des multitudes d'oiseaux, de pouillons, de boas, de salamandres, ~~des~~ de mouches, avec deux marchets artificiels, un pas très loin du

lit et un entre les deux ruisseaux,
république des crabes de toutes les
dimensions; les gendarmes jaccassaient
aux douze palmiers — mais Chaidana
aimait surtout la mare aux crocodiles,
ainsi que le petit parc aux tortues,
la où les pierres avaient des allures
humaines. C'était ^{aux} l'époque ~~où~~
où le Guide Providence si adonnait
à des grands concours de bouffe, époque
à laquelle ~~où~~ dans cette discipline il avait vaincu
le célèbre Kawanamara qui disait
venir d'où venait le soleil, Kopa
dit La Marmite, Joanchio Netr,
Samou le Terrible, Ansotoura le
fils du Buffles, Gramanata dit
La Panse, Sashikatana et bien
d'autres.

Le soir de la fête de l'indépendance
le Guide Providence voulut
enfreindre la loi des cartes de
Kassar Pueblo en essayant de faire

la chose - là avec la fille de Martial Chaidana dormait profondément à cause du petit comprimé qu'elle prenait tous les soirs avant de se coucher pour taire la douleur qui trottait dans son corps.

- Ils m'ont mis là - de dans un corps et demi, répétait-elle au méde un personnel du Guide Providentiel qui fauchait quelques instants au programme officiel et pénétrait dans la chambre excellente avec la complicité ~~des~~ de ~~garde~~ l'un ou l'autre garde. Vous ne pouvez pas deviner docteur, vous ne pouvez pas savoir comme ça vibre une chair et demie.

Le docteur savait seulement qu'elle avait un corps farouche, avec des formes effolantes, un corps d'une envergure écrasante, électrique, et qui mettait tous les sens en branle, et il lui disait toujours, à ce corps plus

qu'à celle à qui il appartenait :
« écrasante beauté !... impérative
beauté !... dormante beauté !... »
Il la comparait à une fleur au
milieu des flammes, mais qui ne
brûlait pas, mais qui ne brûlerait
pas. Chaidana aimait bien les témé-
rités de cet homme qu'elle disait
être trois mondes en retard derrière
elle, ~~mais~~ elle aimait sa façon de
parler du corps, ~~du~~ du cœur, du
sang. Il n'était pas ~~pas~~ beau, mais
pas laid ~~non~~ non plus.

Le Guide Providentiel lui-même prononçait
la beauté infernale de Chaidana,
mais il avait des raisons de ne
pas offenser les cartes de Kassar
Pueblo, sauf à en cette nuit de la
fête de l'indépendance, où la
tentation lui gonflait les narines
et le pantalon et prenait déjà le
poids de son propre corps. Il toucha

les seins sous la ~~se~~ chemise car chaïdang dormait toujours habillée d'un pantalon et d'une chemise de toile — selon les ordres du Guide — elle mettait la chemise sous un gilet en peau de panthère qu'un tailleur de Yourma lui avait confectionné. C'était un jeune sein chaud et ferme qui répondit à la main du Guide Providence : « Le corps, c'est la seule chose au monde qui n'ait pas de fond, » murmura le Guide Providence. La fraîcheur du sein lui monta jusqu'au cœur. Il répéta que le corps n'aurait jamais de fond au moment où il toucha le nombril. Au moment où le Guide Providence allait consommer son viol, il vit le haut du corps de Martial : les yeux avaient pussé, mais la blessure au front, ainsi que celle à la gorge restai ent fraîches. Le Guide Providence se précipita à son P.M. et balaya la chambre.

d'une infernale rafale qui tua tous les gardes qu'il disposait comme de vieux objets de musée le long du mur d'en face et le long ~~de~~ de celui des deux ruisseaux qui séparait l'aire du lit du débouché artificiel ~~des~~ aménagé dans la chambre excellente. Quand le lieutenant accourut avec une dizaine et demie de gens frais et armés jusqu'aux dents, le Guide ~~du~~ Providence lui expliqua jusqu'aux plus petits détails comment Martial était apparu avec un P.M. et avait fait feu sur les gardes. Le lieutenant avala le mensonge et aucun des gardes qui n'étaient pas encore morts à point ne pouvait prendre le risque d'une version contraire à celle du Guide Providence. Tous affirmèrent avoir vu Martial et son P.M. Chaidana dormait

toujours. Son beau corps flottait dans le rythme d'une délicieuse respiration, avec la poitrine qui partait puis retombait, le visage plongé dans la demi-pénombre des veilleuses. Elle était déjà la plus belle fille du pays. C'est peut-être pour cela que le médecin personnel du Guide Providentiel lui répétait souvent : « Le corps est un autel — le corps est le plus beau des pays. Faut pas lui refuser sa part de folie. »

— Le mien est une vilaine romme, répondait Chaiidana.

Quand le lieutenant s'était retiré après avoir fait débarrasser la pièce des cadavres des gardes et laver les carreaux, le Guide Providentiel réveilla Chaiidana en lui tirant les oreilles comme on tire à un enfant réfractaire. Au réveil, elle avait toujours cet air étourdi d'un ange et criait toujours le nom de sa

mère : Abaitchianko.

- Ton père était là¹, dit le Guide Providentiel, la voix estompée par la colère. Si il revient, je te mettrai en morceaux.

Il but un champagne, fuma sa pipe, puis s'étendit sur le lit, les yeux cloués au plafond. Le lendemain matin le cartomancien Kassar Pueblo vint le voir tout furieux.

- Martial est venu se plaindre. C'est une honte : tu as essayé.

- J'ai eu envie, expliqua le Guide Providentiel

- Si tu la vises, Martial se vengera.

Kassar Pueblo consulta longuement ses cartes. Le Guide Providentiel avait chacun de ses gestes.

- Maintenant que tu as essayé, tu dois dormir sur une natte baignée dans le sang de quatorze poules et deux coqs — tu étendras sous la natte

trois jeunes rameaux qui ont vu se couvrir le soleil et tue brûle ras trois fleurs de mandarinier une fois tous les six jours.

Le temps passa. Le Guide Providentiel essaya une fois encore et une fois encore Marcial alla se plaindre chez Kassar Pueblo, une fois encore Kassar Pueblo vint dans la chambre excellentielle le front fermé.

- Ta mort est proche et ta viande sera peut-être mangée par les chiens.

- Donne-moi tes cartes, dit le Guide Providentiel.

- Les infidèles ne touchent pas ces objets-là, dit Kassar Pueblo.

Le Guide Providentiel lui rauta à la gorge, il serria tellement fort que les os se brisèrent, les yeux de Kassar Pueblo sortirent entièrement des orbites et pleuraient rouges. Longtemps après la mort de Kassar Pueblo le Guide Providentiel continua à dormir sur la matte et à brûler les fleurs de

mandarinier. Ce sou-là, sans trop savoir pourquoi, le Guide Providentiel se rappelait sa vieille aventure, il y avait vingt ans, on devait l'arrêter pour vol de bétail, il alla chercher son propre certificat de décès qui le tuait dans un incendie, ~~et~~ l'apporta lui-même aux services de la police régionale, prit une nouvelle carte d'identité qui lui donna le nom de Obramousso-Mbi. Quelques instants après, il lisait à haute voix le nom écrit sur le certificat de décès, Cypriano Ramousa, le voleur de bétail dont il passait maintenant pour le père. Cette petit jonglerie lui avait coûté en tout et pour tout huit mille corianis de l'époque, un coriana valant alors la sensible somme de cinquante francs d'aujourd'hui. L'ancien mort avait quitté sa région pour

une région lointaine du nord, puis il avait intégré les Forces Armées de la démocratie nationale et grâce à ses dix-huit qualités d'ancien voleur de bétail s'était fait un chemin louable dans la vie. L'apparition répétée de Martial n'avait rien de commun avec son propre jeu d'identité. Le nouveau cartomancien du Gui de Providence était moins fort que Kassar Pueblo. Il voyait seulement que les jours se vidaient sur l'arbre de l'existence du Guide, mais il n'osait pas lui en parler à cause des conditions de la mort de Kassar Pueblo que personne n'ignorait. Il craignait Martial aussi bien que le Guide lui-même.

C'était le jour où le Guide Providence avait un grand meeting, place de l'Égalité entre l'Homme et la Femme. Comme toujours il demanda au cartomancien de lui prédire l'avenir pour les heures

qui venaient le cartomancien vit une sorte de mousse bleuâtre au milieu du roi des trèfles; une poufie flottait dans la mousse. L'explication était tragique mais n'ayant aucune envie de mourir, le cartomancien se tut. Le Guide alla au meeting avec l'assurance que tout allait bien marcher. Le médecin personnel du Guide profita de son absence pour pénétrer dans la chambre excellente où Chaïdana dormait encore. Il la réveilla et lui annonça qu'il fallait à tout prix partir de Yourma.

— Partout c'est le monde, dit Chaïdana.

— Mon monde c'est ~~pas~~ vous, dit le docteur.

— Vous avez choisi un mauvais monde. Je ne partirai pas d'ici que je ne l'aie tué au moins vingt fois. Il

^{qui}
faut-il ramper devant ma pitié, que je
marche sur son ventre.

— Vous voulez peut-être que je vous enlève ?
Non ! Pas de héros dans ce pays. Ici,
c'est la terre des lâches. Vous ne pouvez
pas vous risquer à sortir des normes. Vous
avez de la chance : vous êtes infernalement
belle — il faut rendre au corps sa part de
culte. Vous avez un corps, comment dire
ça ? — farouche, formel.

Chaidana avait souris avec la technicité
d'une adolescente à qui l'on montre son
odeur et ses formes.

— Vous avez des dents à mordre aux
endroits le mieux charnus de l'existence.
Elle devint triste.

— Comment vous dire docteur ? On n'est pas
au même monde. On n'a pas le même
coefficient charnel. Moi, là-dedans, c'est
une fois et demie
Le docteur lui tendit un petit sac de
cuir bleu qui elle prit d'une main inconsciente.

- Vous avez vos papiers là-dedans.
Vous vous appellez maintenant Chakka Ramidana.

- C'est une ~~belle~~ belle appellation, mais je reste.

En ce moment Martial leur apparut comme avant son arrestation, en soutane kaki de pasteur du prophète Mouzidiba. Chakka tremblait comme une feuille, sans pouvoir dire si c'était de peur ou de joie qu'il tremblait; ses miret céderent. Le docteur lui, avait peur, mais il fit de gros efforts pour n'en rien ~~faire~~ laisser paraître. Ils attendirent qu'il parlât, malgré la tradition qui, en pareilles circonstances ordonnait aux vivants d'user de la parole avant les morts afin de ne pas la perdre pour toujours. Martial ne parla pas. Il désigna du la blessure qu'il avait à la gorge et qui

souignait sous un tampon de gaze, il s'approcha de ma fille, lui prit les mains, fit rencontrer son front au sien trois fois, un grand sourire montrait ses grosses dents d'un blanc fauve, il chercha l'éternel stylo à bille qu'il portait toujours encore dans ses cheveux touffus et écrivit dans la main gauche de Chaidana : « Il faut partir. » Plus tard, quand elle voulut faire disparaître ces mots, Chaidana eut beau se rincer la paume à sang, les mots restèrent. C'était en fait écrit du même noir de mortal qu'on lisait sur l'aile gauche du visage du Guide Providence. Le sourire recouva encore une fois le visage déjà ridé du vieux tigre des forêts, un de ces sourires qui vous fendent le cœur. À sa disparition, Chaidana se cramponna au ventre du docteur qui faillit en tomber de bonheur.

- les morts auront toujours raison, dit le docteur.
- Il n'a pas parlé. Sans doute a' cause de la blessure.
- Les morts auront toujours ~~pas~~ raison, répond le docteur.
- Lui avait refusé. Je commence a' croire qu'il avait refusé. Mais je ne partirai pas avant.

Ils sortirent du Palais excellentiel sans qu'aucun seul des gardes ne leur posât la moindre question ni même ne vérifiât leurs papiers. A la grande ~~bordure~~ barrière ils ne montrèrent pas l'autorisation de sortie qui ils avaient prise sans mal a' une des barrières internes au simple présentation de la carte de fidélité. Les rues étaient celles de Yourma trois ans auparavant, quand on avait jeté en hélicoptère des prospectus de martial avec la mention de < traître a' la patrie et

assassin de la cause populaire - Trois ans auparavant quand cette mention était tombée comme un couperet sur la tête de tous les parents proches ou lointains, amis et voisins de Martial. Les premières séries des assassins de la cause du peuple furent fusillés à la mairie. Le thermomètre des fusillés marquait entre quatre et cinq cent par jour les deux premiers mois qui suivirent l'arrestation de Martial. Ceux des grands qui avaient des ennemis personnels les ajoutaient simplement sur les listes des à-fusiller. Ceux qui avaient des amis sur les listes faisaient disparaître leurs noms et leur trouvaient des remplaçants dans la masse des à-surveiller. Le Guide Providentiel signa un décret qui réservait la mort de Martial comme le privilège de ses mains providentielles. Il avait voulu

qu'y assistaient tous ceux qui avaient le maudit rang de Martial dans les veines, ainsi que toutes les femmes qui l'avaient vu. La liste de ces dernières s'était arrêtée à la seule mère des enfants de Martial, les autres suspects ayant pu se tirer d'affaire contre une ou deux mits dans les jambes des enquêteurs. La pratique devait d'ailleurs tourner au tragique puisque tous ceux qui voulaient coucher avec une ~~femme~~ jolie femme n'avaient qu'à ~~se~~ menacer de la faire passer pour la maîtresse de Martial. Beaucoup d'enfants de père inconnu naquirent de cette nouvelle technique de réduction sans peine dont la propagation atteignit des régions où Martial lui-même n'avait jamais mis pied, pour la simple raison qu'elles étaient à plusieurs dizaines de milliers de kilomètres de Yoruma-la-Neuve, Ville

natale des ~~monstres~~ rebelle et de la rébellion.

Ils arrivèrent chez le docteur dont la villa était gardée par cinquante gorilles aux yeux perdus dans les foës.

— C'est pas prudent qu'on nous voit ensemble partout, dit le docteur. Vous connaissez bien Yourma ?

— Assez bien.

Il lui tendit une grosse liasse de billets de banque enroulés dans ~~un~~ un chèque. Chai dana hésita mais le docteur fut la convaincre rapidement.

— Nous sommes dans la ville à problèmes.

Ici, le seul chemin, c'est ces chiffons-là. Ça vous sauve de tout. Vous connaissez l'^{shotel} ~~salle~~ « La Vie et Demie » ?

— Oui.

— Allez m'attendre là-bas. Demandez la clé de la chambre 38. Ils ont mes instructions. Ne vous inquiétez pas si je tarde un peu : je suis un client spécial.

J'ai loué la chambre pour trois ans.
Ils ont confiance. La dernière fois j'ai
payé pour huit ans. ~~Il~~ Bonne chance.
Moi je vais prendre une nouvelle identité.
C'est le pays ma chère. Et le pays nous
demande d'être forts dans l'acte de
fermer les yeux.

Il la conduisit jusqu'à son taxi. C'était
l'heure où le soleil a des lames de
plomb, où les mouches déchirent l'air
du bruit aigu de leur vol, le
chien n'aboie plus, les bidonvilles
semblent dormir un sommeil de
~~feu~~ feu et de feuille, l'heure à
laquelle le proverbe disait qu'il
n'était pas ~~assez~~ doux de mourir.
Le docteur marcha devant elle qui
pensait à cette époque où ils avaient
donné le surnom de Bébé Hollan-
dais au trop mou monsieur Delka-
mayata, leur professeur de philoso-
phie, au lycée de la Révélation.

Pauvre monsieur Delkamayata. Les élèves de la terminale A12 l'appelaient La Vache qui Rit — une véritable contradiction, car l'homme ne riait jamais. Elle pensa un instant à Ndolo-Mbanki Bambara un enfant qui se disait le petit frère de la Vache qui Rit, mais qui en réalité n'avait rien d'un petit frère de Bébé Hollandais; il apportait tous les jours une gourde de quelque forte boisson ~~intoxiquante~~ locale, parfois de ces alcools sophistiqués, il en distribuait à toute la rangée du fond, toujours au cours de Bébé, à la fin de l'heure, ~~toute~~ Tout le fond était saoul, et le cours de Bébé Hollandais n'atterrisait que sur des va feurs de Kachetani-koma, ou de Koutou-méchang. Mais ce n'était pas grave, puisque les fonds des classes étaient réservés aux

enfants des pontes, qui avaient les diplômes sur un coup de fil au Service National des Examens. Elle se rappela cette année où Bébé Hollandais avait donné un zéro à l'enfant du maire de Yourma, l'affaire n'était gâtée et Bébé avait été envoyé avec sa philosophie dans la forêt du Darmellia comme professeur de français au collège dans un centre d'attraction pour pygmées. Elle se rappela aussi l'époque où la prison de Yourma s'appelait l'université parce qu'on y avait emmené les cinq cents douze étudiants que les talles avaient laissés en vie lors de la manifestation du 15 mars. Elle y était allée avec le petit frère de Bébé Hollandais qui préparait son baccalauréat. Ils devraient être quatre ou cinq mille à la maison du combattant. Elle se

rappe) à la dernière parole du petit frère de Bébé Hollandais : ~~mais que l'explosion de balles ne fait~~

- « Quand ces choses-là se passent en Afrique du Sud, nous aboyons, quand elles se passent chez nous-mêmes, la radio nationale... » Il était tombé. ~~des balles~~ Les balles qui avaient creusé son front devraient tuer Chaidana. ~~Quand~~ le taxi si était arrêté, Chaidana n'en bougea pas.

- C'est ici madame, dit le chauffeur.

- Oui monsieur, c'est ici.

Où est-elle, mugissait le Guide Providentiel en piquant de sa fourchette la ~~fourchette~~ gorgée du docteur. C'était ~~le~~ dimanche soir, jour où le Guide ~~Manger~~ Providentiel mangeait saignante la viande de chez Quatre Saisons. On y ajoutait de l'huile, du vinaigre et ~~des~~ trois doses d'un alcool local sophistiqué. En temps normal, le Guide aurait ~~été~~ mordu plusieurs fois, ~~mais~~ il se serait sérieusement léché les doigts avant de prononcer l'éternelle bout de phrase : «de Kampuchianata⁽¹⁾», ça vous ajoute un peu de chair dans la chair.»

— Où est-elle ?

Un faible ronronnement arrivait dans ~~les~~ oreilles mortes du docteur. Mais comment sortir un mot de cette gorge creusée et pimentée. L'homme pensait à ce ~~bon~~ ^{bon} Vient Temps où (1) nom que le Guide donnait à son plat de viande

le ~~à~~ prédecesseur du Guide provincial, le président Oscaris de Chiaboulata l'avait fait ministre de la santé publique. C'était une époque amusante où lui ne savait pas comment ça se passe. Il avait été servi par la belle obscurité tribale. Rapidement son ami Chavoual a de l'Education nationale lui apprit ~~à trente trois fois~~ à tirer les trente-huit ficelles d'un ministère.

— Ta situation est payante. Tu dois savoir te débrouiller.

Les routes allaient dans trois directions, toutes : les femmes, les vins, l'argent. Il fallait être très con pour chercher ailleurs. Ne pas faire comme tout le monde c'est la première preuve qu'on est crétin.

— Tu verras : les trucs ne sont pas nombreux pour faire ~~à~~ de toi un autre homme, riche, respecté, craint.

Car en fait, dans le système où nous
sommes, si on n'est pas craint, on n'est
rien. Et dans tout ça, le plus facile
c'est ~~être~~ le pognon. Le pognon
viennent de la - traut. Tu n'as qu'à
bien ouvrir les mains. D'abord tu
te fabriques des marchés: médicament,
constructions, équipement, missions.
Un ministre est formé, et tu dois
savoir cette règle du jeu — un ministre
est formé ~~à~~ de vingt pour cent
des dépenses de son ministère. Et
si tu as de la poigne, tu peut fati-
guer le chiffre à trente voire qua-
rante pour cent. Comme tu es à la
santé, commence par le petit coup de
la peinture. Tu ~~peux~~ choisis une couleur
heureuse, tu sort ~~un~~ un ~~secret~~: la
peinture blanche pour tous les locaux
sanitaires — tu y verses des millions.
Tu mets ta main entre les millions et
la peinture pour retenir les vingt pour

cent. Puis tu viendras aux réparations. Là c'est toujours coûteux pour une jeune nation et les chiffres sont faciles à fatiguer. Tu passeras aux cartes, aux tableaux publicitaires — par exemple, tu écris dans tout le pays que le moustique est un ennemi du peuple. Tu y mettras facilement huit cent millions. Si tu as une mains agile, tu ... »

— Où est-elle ?

La fourchette avait crevé la peau à un nouvel endroit. Le docteur eut un petit mouvement, la langue bougea, mais aucun mot plus lourd que le vent n'en sortit. Il aurait voulu dire un mot, un seul avant de mourir — mais tous les mots avaient durci dans sa gorge, tous les mots crevaient à fleur de salive. Cette salive déjà fermentée, déjà solide, déjà rouge mort. Le rouge vivant

était sur les quatre tiges palmées de la fourchette excellente.

<<... le travail d'un bon ministre, c'est d'être constamment en mission. Comment j'ai réussi, moi ? Moi qui suis venu en poste avec des bulletins nuls et deux cent mille ^{en rouge}. Tu connais-
sais mon compte : deux mille trois cent soixante-sept francs rouges. Moi qui ne vivais plus que de francs rouges. Tu connais mes difficultés quand le cousin Bertanio est parti de la Banque du Peuple pour le Développement, quand ils ont donné sa place à Belamire. Quand j'ai failli me suicider, quand j'ai compris que même le suicide c'est pour les courageux, pas pour nous les lâches. Mais j'ai quand même percé une question d'audace et de foi. Par exemple, un jour, un type vient me proposer un manuel à faire mettre au programme des lycées et collèges. Un

vrai travail de cochon : un roman écrit par son cousin, et où il y avait des odeurs révolutionnaires. Il offrait trois ~~millions~~ pour cent. ~~Il~~ Je ~~te~~ j'ai tiré le chiffre à huit pour cent. Le mec n'y perdait rien puisque, étant ministre de la culture, il avait fait éditer le roman de son cousin avec l'argent des Affaires Culturelles. Huit pour cent contre une simple signature. J'ai patronné le marché de la construction scolaire. Tu peux en faire autant pour les centres médico-sociaux — il faut construire et nous construisons toujours, parce que cette activité-là paye bien son ministre. Enfin, ose, et tu verras comment les petits ruisseaux font de grandes rivières.

En quatre ans, les petits ruisseaux avaient fait des fleuves. Le docteur commençait à parler des petits ruisseaux qui peuvent faire des mers. Le

docteur Tchi, comme on l'appelait
à l'époque mena la vie des ~~VVV~~⁽¹⁾,
qu'on appelait la vie avec trois V.
Il construisit quatre villas et acheta
la voiture à huit belles filles. Il
construisit la maison pour deux
maîtresses - c'était à l'époque où
les femmes s'appelaient des bureaux
et où l'on parlait sans gêne d'un
 neuvième ou d'un dixième bureau.
Il vécut une vie vraiment ministérielle.

- Où est-elle ?

On l'avait emmené à foiz devant le
Guide Providentiel qui n'eut aucun
mal à lui rectifier le « monsieur »
en tenue d'acuité comme on aimait
dire ici. Beaucoup de ses orteils étaient
restés dans la chambre de torture, il
avait d'audacieux lambeaux à la
place des lèvres et à celle des oreilles
deux vastes parenthèses de sang mort, les
yeux avaient disparu dans le bouroufle.

(1) Villas, voitures, vins, femmes.

ment excessif du visage, laissant deux rayons de lumière noire dans deux grands trous d'ombre. On te demandait comment une vie pouvait si entêter à rester au fond d'une épave que même la forme humaine avait fuie. Mais la vie des autres est dure.

- Où est-elle ? Tu vas le dire ou bien je ~~mangerai~~ te mangerai cru.

le docteur pensa à ce jour de mai où son père se tua en lui laissant une phrase dans les oreilles : « J'ai assez d'arguments pour tuer la vie. » Il voulait et avait essayé de le faire, mais la haine, c'est finalement trop vaste pour un père qui vous avez surpris en flagrant délit de peur. La solitude. La solitude. La plus grande réalité de l'homme c'est sa solitude. Quoi qu'on fasse. Simulacres sociaux. Simulacres d'amour.

Superie. Tu es seul en toi. Tu viens seul,
tu bouges seul, tu iras seul. Et ...

- Où est-elle ?

Même cette voix qui demande est une forme de solitude. C'est bien fait d'ailleurs : tu n'existerais pas autrement.

~~Seul~~ Seul dans cette nudité qu'on épargne. Et quand ça te fait peur, tu montes frapper à tous les ~~côtés~~ corps, à tous les autres, pour réveiller le simulacre. Toute vérité tue.

- «...Ou bien je te casse les côtes...»

La fourchette avait touché l'os, le docteur sentit la douleur s'allumer puis s'éteindre, puis s'allumer, puis s'éteindre. La fourchette s'enfonça dans les côtes, inscrivant la même onde de douleur.

- Où est-elle ?

Tu es seul. Tu es seul. Seul au monde. Laisse leur ~~simulacre~~ simulacre. Tu n'appartiens à personne d'autre que

toi. Oui. Le corps est une trahisse : il vous vend à l'extérieur, il vous met à la disposition des autres. Tout le reste se défend bien.

Le meeting s'était terminé en queue de tortue pour la simple raison qu'il avait commencé en queue de poisson.

À l'heure où les éléments de la police mettaient les présences sur les cartes de fidélité en attendant l'arrivée du Guide Providence, la foule avait cru entrevoir Martial sur le podium. La blessure saignait sous le tampon de gaze, sur la poitrine pendait la croix du prophète Mouzidiba et tout le monde avait la gorge morte pendant un instant. Après un long murmure qui permit aux assistants de confronter leur vision, la foule explosa en un délicieux délire. En plusieurs régions de la multitude monta le chant de la résurrection du prophète.

+ L'armée ~~des jeunes~~ dut intervenir. On avait dû abattre cinq jeunes cons qui avaient crié « à bas la dictature ». Trois autres ~~cons~~ avaient été abattus pour un délit plus grave : ils avaient crié vive Martial. Mais la tension était restée forte. Les chrétiens disaient avoir vu Martial aux côté du chevelu de Nazareth. « C'est le Jugement. C'est le Jugement. » criait ça et là une voix dans la multitude de ces gens qui, tous les comptes faits, n'étaient plus dans la vie que pour attendre le Jugement. Même les grands marxistes matérialistes avaient fini par souhaiter le Jugement.

- On n'a plus qu'une issue : le Jugement, avait déclaré ultimement le ministre ~~de la~~ de la défense fusillé quelques jours auparavant pour haute trahison. On finira mal s'il n'y a pas de Jugement.

- Il n'y a personne à juger à part ~~les~~ les cons comme nous, aurait répondu le

le lieutenant chargé de l'exécution.

Peu avant l'arrivée du Gui de Providentiel la foule si était à nouveau agitée, avec la police qui essayait de mettre la main sur un jeune homme qui avait crié « A bas les flics et la flicaille ! » et qui se faufilait maintenant dans la multitude. Pour éviter de trop longues perturbations on avait pêché une tête au hasard des mains, dans la région de la foule d'où les mots étaient sortis, on l'emmena sous une tornade de coups de crosses — un sang frais échappaît des mains des policiers. Mais bientôt une voix s'était élevée plus haute dans une autre région de la foule « Lâchez-le bande de cons. C'est pas lui, c'est moi. » Il y eut tellement de « c'est pas lui c'est moi que les policiers durent se contenter de leur première proie. Un semblant d'ordre était venu séjourner dans

la foule et le directeur central des affaires protocolaires arrangea la venue du Guide qui arriva au milieu d'une forêt de fusils. L'homme fut applaudie comme un but de championnat par certaines régions de la foule. Le Guide Providentiel monta sur ~~sur~~ le podium; quatre couronnes de fusils si étaient refermées sur lui, si bien que la grande foule l'entendait sans de voir. Le discours commença comme d'habitude, avec le Guide criant tout haut, le poing tendu au ciel :

- Nous voulons reprendre!

Et la foule de répondre :

- L'homme a' zéro!

- Reprendre!

- L'Histoire a' zéro!

- Reprendre!

- Le monde a' zéro!

Le Guide providentiel parla de l'unité nationale « à ce moment difficile de

la déshumanisation générale des humains», de la révolution «devenue une nécessité inconditionnelle à la survie des Noirs en particulier et des pauvres en général», du manque de «cohésion dans les rangs pour une action populaire et la lutte contre la misère et le sous-équipement matériel.»

En ce moment la foule avait cru revoir Martial bousculant le Guide jusqu'au bas du podium et prendre sa place. Elle attendit qu'il parlât, mais Martial n'en fit rien. Le désordre fut tel que les policiers durent ouvrir le feu sur la multitude qui était changeée en ouragan d'injures, de cri, de vociférations, de merde, de je suis touché, où les éclairs de sang précédait les tonnerres des «bande de cons», des «bâtarde des bâtarde», des «vous ne m'avez pas tué». Il eut

l'averse des appels en boulets de mots lancés jus'qu'au ciel. Des banderoles apparaissent dans la marée de corps fuyants, au milieu de grands nuages de têtes entières ou fracassées. On lisait : Vive Martial. — A bas les voleurs de bétail ! Nos vies s'appellent liberté ! Mais personne ne lisait plus, tout le monde fuyait, les vivants, les morts, les près-de-mourir, les va-pas-s'en tirer, les entiers, les miettes, les membres, les morceaux, que la rafe continuait à poursuivre. Des régions humaines fuyantes criaient « Vive Martial ! » et leur marée était inhumaine. Ces régions tombaient, se relevaient, couraient, tournaient, ~~en~~ laissant des lambeaux de viande exsangue. Là-bas, la rafe le tirait toujours. Et bientôt des ~~vo~~ chars marchèrent à la poursuite de cette vase de viande fuyante. Pendant ~~des~~ trois jours et trois nuits, la ville aurait été cette chose qui bouge

inhumaine. Le quatrième jours était celui du ramassage. Chāï dan a, ~~des treizième étages de l'hôtel~~ du douzième étage de l'hôtel La Vie et Demie, regardait le spectacle du ramassage et se rappela une phrase de Martial : « L'indépendance ça n'est pas costaud. » Le Guide Providentiel s'était enfermé dans sa chambre en attendant que la ville lui ~~soit~~ fut rendue, comme d'habitude par ses fidèles. Le soir du quatrième jours, les nouvelles avaient été bonnes et le lieutenant était venu avec un plus amer voici l'homme. C'était ainsi que le Guide Providentiel déversait ses trois jours de colère qu'il avait personnellement réservés à la fille de Martial sur le docteur ~~des~~ Tchî, qu'on avait arrêté à son domicile principal, Villa des Trois-Sourds.

- Où est-elle ?

Le Guide rugissait comme deux lions. La fourchette brillait dans la main gauche, elle passerait bien dans la main droite quand la sentence serait prononcée. Bien que déjà hors de la vie, le docteur reconnaissait la fourchette excellentielle pour avoir maintes fois assisté aux exécutions entre deux bouchées de viande vendue chez Quatre Saisons. Un semblant de ~~son~~ voix sortit de sa gorge filee en syllabes mourantes.

- Non! Pas cette mort Excellence! Pas celle-là!

Le Guide Providentiel forgea un rire sarcastique malgré sa grande colère.

- C'est la mort des traîtres, docteur. Il n'y'en a pas deux. Un traître doit mourir comme un traître.

Le lendemain matin, la radio nationale annonça que le docteur Tchitchialia, l'ancien ministre de

l'éducation nationale, ancien
président de l'Assemblée des Élus
du Peuple, ancien ministre des
Affaires Extérieures, ancien chef du
gouvernement avait trahi la cause
et les aspirations nationales du peuple
et qu'il avait reçu le châtiment
réservé aux ennemis du peuple et
sa cause. Chauvana avait écouté
juste par hasard, alors qu'il prenait
son petit déjeuner. Elle avait entendu
son intérieur se briser comme un os
dans la gueule d'un chien, avait
bêtement répété la phrase de son
père : « l'indépendance, ça n'est pas
costaud. » De nouveau elle avait essayé
d'effacer les mauvaises inscriptions au
noir de Martial mais en vain, elle se
dénuada devant le grand miroir de
la salle des bains, se regarda longue-
ment tout le ~~corps~~ corps, c'était un
corps parfaitement élancé, avec des

allures et des formes systématiques et carnassières, des rondeurs folles, qui semblaient se prolonger jusqu'au fond du vide en cuisante crue d'électricité charnelle, elle avait le sourire des filles de la Région Côtier, les jambes fournies, puissantes, délivrantes, le cul essentiel ~~et~~ et envoûtant, puis son regard s'arrêta sur ses lèvres — elle les avait garnies, provocantes, appétissantes. Elle se rappela vaguement cette époque où elle avait quatorze ans et que tout le quartier l'appelait déjà la fille de Dieu.

— Ce corps est absurde, dit-elle en se rhabillant. Le corps est un vilain combat — une vilaine bataille.

Elle descendit au bar pour boire un grand quelque chose. L'hôtel recevait en plein visage le souffle du fleuve et les senteurs de l'autre rive. L'hymne des grenouilles continua jusqu'aux

dernières heures de la matinée et Chai'dana l'écouta comme la seule musique digne de son corps. Vers onze heures elle se leva.

— C'est son sang. C'est sa viande : qu'il me les retire de cette vilaine manière

Le lendemain Chai'dana quitta l'hôtel et alla habiter rue des Anciens Combattants, dans le quartier le plus pauvre de Yourma. Le propriétaire demanda quatre mille pour une case de cinq pièces, ~~et~~ une caution de location de douze mille. C'était en payant le propriétaire qu'elle remarqua dans ~~delles~~ le lot d'argent que le docteur lui avait donné ~~et~~ le chèque chiffré à quatre vingt-sept millions.

— On dirait qu'ici tout le monde sait. On dirait que finalement tout le monde connaît ~~et~~ la date, dit-elle. La date, l'heure, et comment. Cette nuit-là, la ~~et~~ deuxième qu'elle

passait dans la maison à louer,
Chai'dana s'endormit plus tôt que
de coutume. Elle rêva du docteur
qui se déchirait comme une véritable
feuille ~~humaine~~ de viande jetée à
une meute de chiens, son sang
giclait comme une lumière aveuglan-
te aux visages de ceux qui le déchi-
raient, et Martial lui tendait une
flamme de nos gigantesques. Quand
elle se réveilla, Chai'dana vit des lettres
au noir de Martial sur sa paume
de son autre main : « Il faut partir. »
Elle crut pouvoir faire disparaître les
écrits dès la première touche, mais elle
eut beau se rincer la paume, les écrits
résistèrent formellement à ses intentions.
— Je reste. C'est mon sang : qu'il me
le retire de cette maudite manière.
Que je ^{lui} rende intact de cette
seule manière.

Elle acheta de la peinture noire pour trois

millions, recruta un gérant avec fausse mission de revendre la peinture, en réalité elle organisat une véritable campagne d'écritures. Elle recruta trois mille garçons chargés d'écrire pour la nuit de Noël à toutes les portes de Yournia la célèbre phrase de son père : Je ne veux pas mourir cette mort. Le beau bataillon des ~~pistoliers~~ pistolérographes avait fonctionné à merveille : ils avaient pu écrire la phrase jusqu'au troisième portail des murs du palais excellentiel. Certains d'entre eux, les plus audacieux sans doute avaient réussi à écrire la phrase sur le corps de ~~soldats~~ quelques responsables militaires tels que le Général Yang, le colonel Obaltana, et le lieutenant-colonel Funsia et bien d'autres. Amedando disait avoir écrit la phrase sur mille quatre-vingt-dix uniformes.

Pendant ce Noël où la ville bouait et dansait, les pistolérographes se battaient à mettre la phrase de Martial partout. Et Amedando proclamait une ~~obscène~~ obscure « prochaine fois le feu » en ~~déclarant~~ déclarant qu'il ~~se~~ écrirait la phrase sur le cul du Guide Providentiel.

— Celui-là, il faut qu'on le traîne nu dans toute la ville, il faut qu'on lui attache un grélot, qu'il sonne sa propre honte. Ce jour-là seulement j'aurai rendu ce sale sang de chien à qui me l'a tendu.

La réaction du Guide Providentiel fut des jolies violentes : on procéda à des fouilles systématiques, on arrêta tous ceux qui pouvaient avoir la peinture noire chez eux et le noir fut décreté couleur de Martial, tous les citoyens furent ~~sommés~~ sommés à

faire disparaître les couleurs de
Martial de tout ce qu'ils pouvaient
posséder à part leurs cheveux et leur
peau pour ceux qui l'avaient sombre,
les vendeurs de charbon furent sommés
d'arrêter leur commerce, les gens en
deuil furent déshabillés en pleines
rues. La guerre contre le noir de
Martial s'étendit à tout le pays
en quelques heures. Il y eut un grand
carnage dans le quartier de Chaïda-
na du fait qu'on y avait trouvé
des véritables gisements de noir de
Martial. C'était d'ailleurs un quar-
tier qui depuis toujours avait eu la
mauvaise réputation d'appartenir à
la tribu des Khas. les Khas étaient
reconnus peu favorables au Guide
providentiel. L'armée dut faire
d'une pierre deux coups : les chars
n'eurent aucun mal à marcher sur
cette pâture humaine de Moando,

quelques jours après le passage des chars ~~au~~ Moando était devenu le quartier des mouches et des chiens. Il n'y eut aucun ramassage puisque les chars ~~avaient~~ étaient passés au petit matin et avaient fait une boue inhumaine de tous les habitants de Moando.

- Où est - elle ?

- Pas cette mort, Excellence !

On ne savait même plus ce qui parlait en cette viande saignée. Mais ça parlait faiblement. Et le Guide Providentiel piquait les endroits qui parlaient. Le sang est un liquide emmerdant : il salissait les carreaux.

- Où est - elle ?

Chaidana était retournée à l'hôtel La Vie et Demie, elle avait prolongé de quatre ans la location de la chambre 38.

- Je suis un produit de leur main : je les

aurai tous.

Chaidana était allée au bureau du ministre de l'intérieur chargé de la sécurité de Yourma, elle avait demandé et obtenu une audience facile à cause des instructions précises et formelles que son ~~ex~~ excellence avait données à son secrétaire particulier concernant les très belles femmes en dessous de vingt-cinq ans. Chaque très belle femme introduite chez son excellence dans ces conditions -l'a assurait au citoyen secrétaire une belle prime de rendement. A la vue de Chaidana, le ministre était allé faire un signe du doigt au secrétaire en pensant à la prime, il avait roulé une salive appétissante dans toute la bouche avant de l'avaler bruyamment et si était longuement frotté les mains à la manière du môle qui ne prend pas ses femelles par quatre chemins.

- Que faisons-nous pour mademoiselle ?

Le ministre appelait toutes les femmes (même sa propre femme) mademoiselle pour éviter les complications. Chaudana eut un large sourire et son excellence se frotta de nouveau les mains avant d'avaler un autre doigt de noix. Il alluma une cigarette pour paraître plus mâle.

- Je vous ai vu à la télé, dit Chaudana, et votre physique m'a donné ces idées-là.

Son excellence faillit en tomber. Il n'en croyait pas ses ~~oreilles~~ longues oreilles, pas moins qu'il n'en doutait ~~ses~~ ses gros yeux. Il avala une bouffée de fumée qui le fit tousser comme un octogénaire.

- Comment ~~dites~~ dit mademoiselle ? Chaudana répéta la même phrase. Son excellence n'avait jamais pensé que ses attitudes à la télé, cette male véhémence avec laquelle il vantait le Guide Providence, ces mots de tous

les jours, ces mots de guerre parfois, ces gestes nationaux, cette conviction artificielle, cet érassement de vertes eussent un quelconque effet sur la mystérieuse terre du sexe d'en face. Il se rappela vaguement sa dernière intervention à télé-Yourma : c'était après le meeting manqué, peu avant le ramassage — il avait parlé en termes de guerre. Ce n' était peut-être pas cette fois-là. Il pensa aux autres fois et en devint presque malheureux, car, pour la première fois qu'il osât se regarder, il ne vit que cette décevante silhouette d'un homme de braise, un homme au cœur affamé d'intrigues, il vit quelque chose comme une ordure humaine, une forme dont l'intérieur restait méchamment inhumann. Il pensa à toutes les fois, aucune d'elle... A moins que les femmes, avec leurs yeux-là qui ne voient pas ce que voient les yeux de tout le monde, avec leurs

oreilles - là qui n'entendent pas ce qu'en
tendent les oreilles de tout le monde.
Puis il pensa à un piège et faillit en
rire tout haut. Il était quand même
le centre de gravité et la machine
qui fabriquait la sécurité du pays. Et
cette sécurité ne lui fabriquait-il pas
en commençant par sa propre dose ?
Sa marque personnelle comme il disait
souvent.

- J'admire votre courage charnel, mademoiselle. J'admire aussi votre corps qui
me paraît formel.

- Le soir où vouserez en forme, passez
me voir : ~~à~~ hôtel La Vie et Demie,
chambre trente-huit.

- Entendu. Entre onze heures et minuit.

Monsieur le ministre si était contraint
à huit jours de privations intimes. Il
était sûr qu'avec huit jours d'eau
dans les cuisses il ne ferait pas
piètre figure devant de mûle devant

~~et~~ ce corps dormant dont il ne savait même pas le nom. Pendant ces huit jours il avait activé ses reins et en pensant au tumulte que ça ferait, il pensait aussi à l'amer baiser que Chai'dana lui avait posé sur les lèvres avant de s'en aller.

— Elle a le corps le plus formel que j'aie jamais vu. Elle est formellement belle.

Chai'dana eut d'autres contacts. Entre autres ~~entre~~ avec le ministre de la radio nationale, le ministre des affaires militaires, le ministre du peuple, le ministre des affaires forestières... Elle ne cessait plus de se crier intérieurement : « Ce sang pourri, que je le lui rende de cette manière. » Le soir où devait venir le ministre des affaires intérieures, Chai'dana rentrait de sa distribution d'adresse. À l'entrée de sa chambre d'hôtel, elle reçut une violente

gifle de Martial qui semblait l'avoir attendue depuis pendant ~~longtemps~~ des heures. La dernière image que Chaidana perçut de son père ~~descendre~~ avant de s'évanouir pour toute la soirée fut une fracassante lueur de violence dans les yeux, si bien qu'à son réveil elle pensa que les yeux étaient la parole des morts. « Tu es la dernière tige de notre sang, il faut partir avant l'enfer. » avait écrit Martial dans la main droite de Chaidana qui n'osa même pas essayer d'effacer les écrits : elle les savait maintenant indélébiles. Elle se rappela le proverbe que son père citait souvent : « Les morts qui n'ont pas de vivants sont malheureux, aussi malheureux que les vivants qui n'ont pas de morts. »

- Elle fait mal, la viande des autres.

En ce moment monsieur le ministre vint. Chaidana le reçut. Ils firent

l'amour au champagne. Mais c'était du champagne chaidana, car, quelques semaines plus tard, monsieur le ministre des affaires intérieures chargé de la sécurité était chargé de paralysie générale et devait mourir trois ans après son dernier acte d'amour au champagne. Au cours de la première année qui avait suivi son coup ~~d'assassin~~ avec monsieur le ministre des affaires intérieures chargé de la sécurité de Tourma, Chaidana avait terminé sa distribution de mort au champagne à la grande majorité des membres les plus influents de la dictature Katamalanasiennne, si bien qu'à l'époque de la mort du ministre de l'intérieur chargé de la sécurité, il y eut des obsèques nationales pour trente-six des cinquante ministres et secrétaires à la République que comptait la Katamalanasiie. Chaidana avait accompagné ses amants au champagne

à leur dernière demeure, si bien qu'elle devint très silencieusement introduite dans ces milieux-là. L'opération se tourna vers les chefs militaires et la chambre trente-huit s'ouvrit aux généraux et colonels. Restait le maréchal Guide Providentiel. Les vingt ans de Chaïdana et sa délicieuse beauté continuaient à attirer les plus passionnantes attentions charnelles. Elle avait maintenant les adresses au lieu d'aller les chercher comme de coutume. Les plus prompts lui avaient formulé des demandes en mariage. C'est ainsi que Chaïdana avait été madame Duento-Kansa de La Vampire, madame Samananta, madame Moushiesta, madame Oni-Mourta, madame Yoani Bueno, madame Anamara shi mousheta, madame Sabuemanta, madame Loupiazana shio, madame Augusta

no Masta, madame Maria de Caba-na...

A l'époque où mourut le général Arismana Pueblo des forces spéciales, un jeune Kha de vingt-quatre ans pour lequel Chaidana avait eu des faiblesse et avec qui elle avait fini huit mois de vie ~~conjugal~~ semi-conjugale, elle accepta, pour fermer les remords que lui laissait la mort de son demi-amant, la demande en mariage du colonel Obaltona de Kuenzo qui passait pour le fan officiellement aveugle du Guide Providence, celui-là même qui si occupait des cours martiales et des exécutions, celui-là aussi, qui avait donné l'ordre de tirer sur une foule de près de trente mille hommes lors de la dernière manifestation anti-exécutions. Trois ans après les obsèques nationales pour trente-six, Chaidana devint madame Obaltona. Lors du gala des noces à la villa

Mon lac, le Guide Providence avait été bouleversé par la féroce chair de la mariée, il lui avait soufflé quelques maladresses d'amour au cours de la septième danse consécutive qu'elle lui accordait.

— Oh, votre Providence ! avait simplement soufflé Chaidana en retour, je ne suis pas digne d'être la ~~mère~~ mère de la Katamalanaisie.

Le Guide en avait conclu que ses déclarations passaient bien, ils les multiplia et alla jusqu'à jurer qu'il l'épouserait dès telar le lendemain s'il en avait sa permission.

— Malheur à celui par qui le scandale descend.

Ce verset, Martial le leur avait des centaines de fois lu et à des centaines d'occasions et il avait toujours dit descend au lieu de « arrive ». Et ce soir du gala de noces la redite

avait forcé son cœur puis ses lèvres
le souvenir de son père la mit dans un
tel état de révolte que Chaidana accepta
les propositions du ~~#~~ Guide Providen-
tiel.

- Dans quelques jours.
- Ça me donne des idées, voyez-vous ? La honte.
La Peur. Ils parleront, jouait Chaidana,
ils penseront que ...
- On ne pense rien du Guide Providen-
tiel : C'est la loi. La première loi.
- Ils ne le penseront pas tout haut.
- Ça ne sera plus penser. Tu connais
pas le proverbe ? — qui ne dit mot
consent.

Le Guide Providentiel dansa avec la
mariée toute la nuit si bien que les
méchantes langues parlèrent de nationali-
sation. Pour mettre un peu d'eau dans
sa frustration, le colonel ~~Q~~ fit un élo-
gieux discours au Guide Providentiel qui,
malgré les hautes et écrasantes charges

de l'état, savait prouver de quel paternel amour il aimait ses très humbles sujets. Il en avait même profité pour ridiculiser la presse d'un certain pays voisin qui se livrait à une honteuse campagne d'inhumanisation du Guide Providentiel.

Le lendemain soir la Voix de la République Démocratique Katamalanasienne annonçait le mariage prochain du Guide Providentiel dont la première épouse mourut de crise cardiaque avec la fille la plus belle fille de la Kata-malanasié et donna les informations biographiques des deux fiancés. Le curriculum vitae de Mlle Ayele Kaminanta la faisait naître en Katamalanasié maritime d'un riche ~~et~~ commerçant de poisons et d'une institutrice, il lui faisait faire ses études de médecine pendant deux ans ~~à~~ Bruxelles, deux ans à

Paris, deux ans à Londres et lui donnait un troisième cycle des sciences sociales. Mais les gens avaient tous perdu la coutume de croire. On écoutait la radio pour le bruit que ça faisait. Tout le monde savait par cœur où était né le Guide Providence, quand, de qui, comment et pourquoi — mais le commentateur refit les éloges de Samafou Ndolo Petar qui leur avait donné (aux Katamalanasiens bien sûr) un fils que la providence avait rempli des meilleurs dons du monde. Le village aussi avait été loué d'avoir laissé grandir dans la joie et la simplicité le Guide multidimensionnel — la poésie exclamative du poète officiel Zano-Okandeli suivit les commentaires :

Oh Guide éclair

Eclairé

Eclairant

La ténébreuse masse Katamalanasienne

viennent
T'es lumières
sur chaque cœur-pierre
qui bat nos frontières —

Le soir de la nuit du gala excel-
tial, le colonel O comme l'appe-
lait le petit peuple se tira une
balle de revolver dans l'œil gau-
che. La balle ressortit par la nuque,
emportant avec elle dans les veines
des champagnes Providentiels la
tendre existence du colonel ~~pour des~~. Deux
jours avant son mariage avec le
Guide Providentiel, Chaidana, devenue
madame Obaltana obtint de son
mari la permission d'aller se
faire féliciter de ses cousines à
Sourma-la-Neuve. En réalité elle
s'était rendue dans le secret le
plus complet chez le Guide provi-
dential qui lui avait confectionné
une nouvelle identité, q la quatre.

Vingt-treizième que Chai'dana portait de sa vie. En entrant dans la chambre de son nouveau mari, vers les premières heures du matin, Chai'dana rencontra Martial qui la gifla. Il ne parla pas mais Chai'dana interpréta cette nouvelle intervention de Martial comme une pure et simple défense de coucher avec Obramoussado. Chai'dana sentit la révolte se couver toutes les parties de sa chair.

— J'en ai marre. Marre de trimballer la viande des autres.

Au troisième chant du coq le Guide Providentiel déclara que les huit jours de noces qui allaient se lever seraient payés sur toute l'étendue de son pays. Le chef du syndicat des expatriés grom-

me la longuement mais le Guide Providence lui fit savoir qu'il y avait bien des grèves de huit jours dans son pays d'origine et que par conséquent l'interdiction de la grève comprenait bien les choses. Le Guide demanda qu'en aucun cas on ~~ne~~ le dérangeât pendant les huit jours de miel. Il fit mettre tous les serviteurs du palais dans les vérandas et demanda qu'on fermât portes et fenêtres, qu'on ne fit entrer personne, comme pendant la quinzaine annuelle de méditation prolongée, à cette différence près que cette fois, il y aurait des chants et des danses autour du palais excellentiel.

— Même si le monde est mort au dehors, ne me dérangez pas.

Puis il eut un bref huis clos avec Greenman, le colonel américain chargé de sa sécurité personnelle.

Pendant trois bonnes minutes le colonel Greenman écouta, balançant continuellement des oui de la tête, avant de lâcher le « compris » final suivi de Your Majesty. La fête continua dans les vérandas pendant six jours puis les gens se disperseront.

Dans sa chambre, le Guide Providentiel eut une écourante surprise. Il avait laissé tous ses habits devant la Porte Verte, il voulait impressionner son épouse de son corps broussailloux comme celui d'un vieux gorille et de son énorme machine de procréation taillé à la manière de celle des des gens de son clan et boutonnant sous d'énormes cicatrices artistiquement disposées en grappes géométriques. Il bandirait ~~son membre~~ tropicalement. Sur le lit où il

s'était tropicalement jeté, les yeux
encore embués de la vapeur de cham-
pagne providentiel et de ses douze doses
de lotions remontantes des premières
caresses rencontrèrent non le ~~corps~~ corps
formel de sa femme, mais simplement
le haut du corps de Martial saignant
noir et frais sur son linge de noces.
Il en devint malheureux et tomba
dans son vœil air de supplication:
— Tu devais déjà mourir, Martial. Tu
devais déjà trouver une mort qui te
suffise.

Martial ne répondit pas, probablement
rendu muet par le coup de couteau à
la gorge. Quand le haut du corps
se retira, le Guide providentiel vit sa
femme étendue au pied du lit, nue
comme un verre de terre, belle comme
un songe de pierre, formellement
charnelle, mais il n'en eut aucune
envie. Chai dana na se réveilla le

lendemain avec aux lèvres le bout d'^{la} prophète qu'elle avait adressée à son père au moment de la troisième gifle que celui-ci lui administrait : «... que je te la rende de cette maudite manière.»

L'autre bout avait été dit avant la gifle : « C'est bien ta viande... » Il se leva et vint s'étendre sur ^{le} lit excentriel dont les draps sales au noir de Martial n'avaient pas été changés. Le guide providentiel était fou de ^{ce} corps mais ses tropicalités ne répondraient pas à l'appel de leur maître. Il alla prendre une nouvelle gamme de remontants dernier recours qu'un hygiéniste lui avait révélées des années auparavant. Ci étaient sept ~~des~~ feuilles et douze radicelles infusées dans de la bière de haricots. Les tropicalités de

son excellence répondirent vigoureusement, comme si, d'un moment à l'autre elles allaient quitter leur patrie. Chaidana attendait, mais dès que le Guide Providence touchait, le haut du corps de Martial remplissait les yeux du Guide, qu'il les ouvrit ou bien qu'il les fermât, il en devenait impuissant sur le coup. Cette situation devait durer deux ans pleins. Chaidana était convaincue que le Guide Providence n'était qu'un pauvre rigolo d'impuissant qui se limitait à pratiquer l'amour avec l'index et le majeur. Elle renonça donc à son projet de progéniture et pensa à reprendre son vieux numéro d'amour au champagne, surtout que les moments à l'index et au majeur du Guide dégénéraient en inhumaines brutalités.

— Je ne peux plus me ~~passer~~ passer

de toi, de ton ~~odeur~~ odeur amère.
ça me suffit, l'orgasme digital.
— Ça me suffit aussi que tu m'épar-
pilles, que tu me barbotes, que je
je gémissse, que je vibre sous ton
poids.

Chaidana mentait. Elle avait espéré
un enfant, un fils de monstre avant
de... — comme elle était maintenant
sûre que ça ne viendrait pas, elle
prenait un autre chemin. Mais comme
le Guide était capable de tout, elle
calculait ses risques et y allait
doucement, elle cherchait lentement.
Les choses n'étaient certes compliquées
avec cette diffusion que les médias a-
vaient faite de son ~~portrait~~ portrait.
Elle avait sauvé l'essentiel en ne
leur laissant que son profil. Mais
fallait vraiment y aller doucement,
surtout à ce moment où le lieutenant-
colonel Diwabane Faustino chargé

de la sécurité n'avait rien d'un
rigolot. Au ~~début~~ bout de la
deuxième année de mariage, une
urgence morale se fit: le petit peuple
et les gens de Martial commençaient
à officialiser l'impuissance sexuelle
du Guide Providentiel. On mention-
nait cette infirmité même dans
les tracts qu'on ne cessait plus de
jeter à Yourma. Le Guide en deve-
nait plus brutal et parlait, si les
choses continuaient, de se tirer une
rafale dans l'aïne. « Ça serait
trouvez beau, pensait Chaïdana. Je
t'aurais choisi une certaine mort. »
Les rafales, c'est pas pour les ordures.
C'était à cette époque que Chaïda-
na demanda au Guide Providentiel
l'autorisation d'aller visiter ses
parents en platemaranie maritime.
— Ton odeur! Je n'arrive plus à me
passer de ton odeur amère. Mes ~~parents~~

- ** narines y sont accoutumées.
- Rien que trois jours.
- Que veux-tu que je fasse? Tu es devenue ~~l~~ autre moi-même.
- Il enfonça sa tête dans ses cuisses comme ** pour prendre une bonne dose de cette odeur vitale.
- C'est un miracle: moi qui n'ai jamais aimé une femme. Un vrai miracle.
- Elle souriait aimablement au Guide providentiel. Un souverain nu, pen-sait châidana, c'est le sommet de la laideur. Elle pensait aussi à ce qu'un homme peut devenir moche sous le poids, la secousse et l'odeur d'une femme.
- Mets-moi une petite croix à la racine des cuisses pour que tu ne me perdes pas. Il y a tellement de têtes à couper dans ce pays que la mienne peut-être ...

— Taisez-vous, madame, dit le Guide Providentiel en tracant la croix. Il se jeta dans le feu caillouteux de ses côtes avec la féroceur d'un tigre qui joue sur sa femelle. Le monde tournaient dans ses yeux et dans sa tête, soudain, le monde entier devint liquide, les choses perdaient leurs formes.

— Ton odeur, ton odeur, grogna le Guide en se vautrant dans le corps insoumis de Chaidana. Ses tropficalités faillirent répondre mais à ce moment, le haut du corps de Martial remplit les yeux du Guide qui tira huit chargeurs avant de retomber dans l'éternel air de supplication.

— Enfin Martial, sois raisonnable. Tu m'as assez torturé comme ça. Tu deviens plus infernal que moi. Mais Martial se contentait de sourcil-

ler. Alors le Guide tomba dans une folle colère : il tira quatre vingt-trois chargeurs, aux différents endroits où il croyait entendre Martial. Il tira pendant cinq heures, tuant même les soldats fidèles qui voulaient accourir à son aide. Le soir, à l'heure du dîner, ~~puisque~~ il eut faim et sa colère tomba, il revint à la supplication :

— Cesse d'être tropical, Martial. J'ai gagné ma guerre, reconnaiss-moi ce droit-là. Et si tu veux continuer la bagarre, attends que je vienne. On se battra à armes égales. C'est lâche qu'un ancien vivant s'en prenne à des vivants.

Mais Martial ne parlait pas. Le Guide Providentiel avait fini par croire que sa blessure à la gorge l'avait bel et bien rendu muet.

— D'ailleurs, il ne faut même pas s'en faire, avait conclu le Guide : s'il ne peut pas parler c'est qu'il ne peut pas agir autrement que par sa présence.

Le soir où Chaidana vit au coin du lit providentiel la loque-mère et Ustéria saignant toujours des blessures du Guide providentiel, les larmes continuaient à couler silencieuses de leurs yeux rougis, exactement comme cette nuit du 18 novembre où le lieutenant avait mal maché son « voici l'homme » et les avait jetées devant le Guide providentiel, comme si le temps n'avait pas bougé d'une seconde, — et pourtant, c'était neuf ans derrière.

— Impossible qu'ils pleurent encore, dit Chaidana quand les deux mirages avaient disparu.

Puis à un autre coin du lit, apparaissent Nelandra, Nala et Assam. Ils pleuraient aussi, les larmes d'il y avait neuf ans,

ils gestoient les gestes ~~et~~ d'il y avait neuf ans. Le Guide était couché sur le ventre de Chaidana, prenant ses doses ~~de~~ d'odeurs et jouant sa petite machination de majeur et d'index. Il pensait à Obramous-sando-Mbi, comment il avait quitté cette identité pour celle Loanga, Loanga devint Pomenansio, Pomenansio devint Yambo-Ongamanata. Il pensait comment Yambo-Ongamanata devint le premier secrétaire du parti pour l'égalité et la paix ou P.P.E.P., comment le P.P.E.P. devint le P.P.U.D (parti pour l'unité et la démocratie) puis le P.P.U.D.T. (parti pour l'unité la démocratie et le travail) et lui son président fondateur, donc, suivant le fin piège constitutionnel, président à vie de la République communiste de Katamalanaisie. Yambo devint alors le Guide Providence

devint alors le Guide Providentiel
Marc-François MPéné-Matela,
ce nom-phrasé que les journalistes
disaient avec une sorte de sexualité
linguistique et de fureur passionnelle.
Ils le disaient, selon les cas, cuit
ou cru — un cuit ou un cru qui
obligeaient les gens du peuple à
arrêter leurs postes radio aux
moments des émissions politiques, qui
les obligaient à traduire le
PPUDT par sa réelle signification,
c'est à dire le Parti Payondi["] pour
l'unité des dettes et des tueries.
Depuis, Marc-François MPéné-Matela ne
se mangera plus que la viande et
ne boira plus que le champagne provi-
dentiel et les lotions remontantes. C'était
devenu un homme forcierement tropical.
Avec les emmerdements, ele martial l'hom-
me avait perdu sa passion ^{pour le} ~~sa~~ tire au
P.M. et ~~et~~ la chasse aux léopards
payondi = tribu du Guide.

⑤ Chaidana obtint ses trois jours de permission en Kata malgassie maritime. Elle avait refusé toute escorte et partit à l'insu des médias et des officiels. En réalité elle repartit à l'hôtel La Vie et Demie. Elle se jeta sur le lit et pensa au docteur Tchitchalia, puis au colonel O qui s'était tiré une balle de revolver dans l'œil gauche. Le lendemain matin, elle se rendit chez le colonel Kabinda Prudentia le chef des forces spéciales, qui devait mourir de paralysie générale deux ans après la visite, sans obseques nationales. Les deux dernières années de sa vie, le colonel les passa dans la misère la plus totale, à quelques trois kilomètres seulement de ce cimetière de fête d'était devenue Yourma-Ville-du Guide.

Le Guide Prudentiel attendit sa

femme pendant trois jours de plus.
Puis son impatience s'était changée
en lourde folie: on avait cherché,
on avait encore cherché, on
avait mis le pays sens dessous sens
dessus, et comme les cartes d'identité
n'inspiraient pas tout à fait
confiance le Guide Providentiel
forma le Corps Autonomes des
Intimes, trois mille bérrets, formés
par des officiers d'une puissance
étrangère. La formation avait duré
six mois. Deux mille trois soldats seule-
ment avaient pu résister à la dureté
de la formation. Le Guide Providentiel
entretint le sortant pendant deux heures
et leur expliqua leur mission, leur faisant
comprendre le danger qu'une espionne
qui ils reconnaîtraient par une croix
tracée à la racine ~~et cassée~~ de la
cuisse droite, faisait courir à la
république et au PPUDT. C'était à

cette époque qu'on créa devant les marchés, ~~et~~ magasins et places publiques des isoloirs où les femmes montraient la racine des cuisses. Le petit peuple donna aux soldats du Corps Autonome des Intimes le nom de gardes-cub.

En deux ans Chaidana avait servi du champagne à trente hauts personnages de la tragédie katamalanasiennne. On commençait à parler d'une ~~dure~~ épidémie, mais puisque l'épidémie, si épidémie il y avait, ne frappait que les membres de la dictature katamalanasiennne, on conclut, à l'étranger, que cela ne pouvait être qu'une de ces méthodes tropicales par lesquelles le Guide Providentiel avait remplacé les élections souvent ~~à~~ trop couteuses en République communautariste de Katamalanasi, méthodes moins tempérées, ~~mais~~ mais finalement plus

rapides de changer les membres du
gouvernement. Ça va sans dire que
Chaidana avait les joues défoncées
par les gifles ~~et~~ répétées de
son père. Un soir elle avait ~~eu~~
prise une dose impardonnable du
voukani, le produit qu'elle mettait
dans les champagnes chaidana, s'était
étendue sur le lit et attendait que la
vie cessât. Elle attendit quatre jours,
mais la sorte de la mort ne s'ou-
vrait pas. Au quatrième jour son père
vint et lui donna une rafale de gifles
et resta assis à son chevet jusqu'au
matin ~~soir~~. Elle avait une violente fièvre qui
la faisait grelotter de toute sa chair.
A huit heures Martial alla lui chercher
un café ~~et~~, à midi elle but le
café mais ne mangea pas ^{son} déjeuner.
Le soir avant de la quitter Martial
lui prépara une tisane aux citrons
et à la citronnelle. Il alluma une

douzaine de bougies, les disposa au fond d'un seau, la fit pencher sur les vapeurs de la tisane et la chaleur des ~~des~~ bougies, la recouvrit de couvertures et la laissa transpirer abondamment. Le lendemain, quand Martial revint, il trouva une crue de vomissures puantes et noires sur le lit et au sol. Elle dormait encore. Martial la réveilla, la lava comme quand elle avait trois ans, lui fit boire son café. Il recommença le traitement par la vapeur mais cette fois les bougies avaient été remplacées par une préparation de plusieurs sortes de plantes bouillies ensemble dans un mélange d'eau, de jus de citron et de vin rouge. Elle avait encore vomi du ~~du~~ noir mais La Vie et Demie était un hôtel expatrié et monsieur de

Bilan court, le patron n'aurait jamais toléré une quelconque fouille. D'ailleurs son excellence savait laisser la paix à ceux qui lui tendaient la main quand il n'arrivait plus à payer les agents de son Etat. Malgré le bannissement du noir en Katamalavasie, le drapeau noir et jaune de l'~~part~~^{part} continuait à flotter devant l'immeuble, ainsi que les grandes lettres de l'enseigne continuaient à flotter or sur un fond noir où une femme de marbre donnait la main gauche à un homme de cuivre. La couleur de Martial continuait à vivre ici, et par défaut au jeu goût d'indépendance, monsieur de Bilancourt avait fait peindre les murs du restaurant-bar du rez-de-chaussée en noir et jaune. Plus tard, quand le bleu était devenu la couleur de Martial, les voisins

de monsieur de Bilancourt firent peindre leurs hôtels en bleu, et quand les tenues bleues étaient interdites, les voisins de monsieur de Bilancourt ordonnerent le bleu à leur personnel — c'était d'ailleurs à cette époque que l'aéroport privée de Zouan-Haïdaré fut peinte en bleu et blanc.

A l'heure du déjeuner, Chaidana mangea comme quatre. Elle passa cinq autres jours au lit et Martial lui rendait régulièrement visite, il lui préparait ses repas, la faisait manger comme une enfant, l'endormait, la réveillait, mais il ne parlait pas. Au petit matin et vers la tombée de la nuit, revenait le petit cercle de pleureurs formé par la loquemère, ~~Nelanda~~, Nelanda, Agostino, Nala, Assam et Itéria. ~~Sad~~ Jules ne venait pas. Zarta non plus.

— Il faut que ils ~~s'entendent~~^{soient} morts une autre mort. Une plus forte ou une plus faible, se disait Chaidana en pensant à Jules et à Zarta.

Quand Chaidana fut complètement guérie, Martial cessa de lui rendre visite, mais le petit cercle de pleureurs continua à venir.

— Chacun est dans sa mort, pensait Chaidana, le docteur Tchi, Zarta, Jules. C'est peut-être moins moche, leur mort.

Elle resta six mois sans sortir de l'hôtel. Sa liaison avec le Guide Provincial lui avait mis tant d'argent dans les mains que qu'elle aurait pu vivre cinquante vies sans s'appauvrir. À vrai dire, si son père avait eu un tel argent pour sa guerre il aurait fait face au déluge de ferraille dont la puissance étrangère qui fournit sait les guides inondait de façon

irresponsable t'armée du Guide Providentiel, il aurait grâce à la détermination farouche de ses combattants remporté cette ~~médiocre~~ guerre pourrie face à une armée de quatre cent-douze mille cousins naturellement injectés dans le métier des armes pour protéger le pouvoir du Guide Providentiel contre les aspirations de cinquante-deux millions de Katamalanasiens. Au paravent idéologique que le Guide avait enfourché pour se donner des amis extérieurs et qui s'appelait le Communautarisme ~~antiblanc~~ Tropical, Martial avait opposé une seule phrase : « Qu'on me prouve que que la dictature est communautaire. » Et les gens de Martial dans leurs tracts phrasaient Martial en disant : « Qu'on nous prouve que l'inhumanité est communautaire. »

Chaidana se rappela ~~que~~ le télégramme que son frère, qui signait alors Marbiana Abéndoti, avait envoyé au président de la puissance étrangère à l'occasion de la fête nationale de son ~~peuple~~ peuple. « Nous devrions être au siècle de la responsabilité. Stop et fin. »

— Le siècle de la responsabilité, répéta Chaidana. C'est juste.

Elle s'habilla, sortit et rendit visite au commandant d'armes de la ville de Yourma. Deux jours plus tard, le commandant d'armes vint prendre la dose de champagne Chaidana à l'hôtel habité et demie où Chaidana avait prolongé son contrat de quinze ans. Après lui, vint le tour du ministre des mines, puis celui du ministre de la justice, puis celui du ministre de l'éducation ~~militaire~~, puis celui du ministre de l'information, puis

celui du ministre chargé du plan, puis celui du ministre des affaires présidentielles, puis celui de tous les autres ministres du gouvernement si l'exception de celui des Finances qui, pris par les problèmes des salaires avait décliné l'invitation de Chaudhury qui, à son tour avait rejeté sa proposition de faire la chose qu'on fait avec les femmes dans l'arrière bureau où les structures d'accueil étaient parfaitement adaptées. On faisait la chose-là, qui déjà fait partie des occupations et des récréations de leurs excellences, puis le travail reprenait son train. Vint ensuite le tour de bien d'autres gouvernementaux et responsables militaires. Il fut établi dans toutes les presses du monde et dans l'opinion que le Guide Providence avait une satanique façon de remanier son gouvernement. L'ONU

envoya secrètement des enquêteurs qui revinrent bredouilles, car l'autopsie des sujets morts de paralysie générale habituellement longtemps après la déclaration du mal, établit que ces sujets mouraient de mort naturelle. On attribua le mal à un champignon microscopique, ce qui entraîna la fermeture de Quatre Saisons ainsi que celle de trois autres magasins gouvernementaux de Yoruba. On ouvrit le « Manguistra » et ses trois succursales, dont la propreté des produits était attestée par des ordinateurs placés aux entrées. À la barrière des grilles de chez feu Quatre Saisons, on avait ajouté un texte loi barrant, et cette inscription aux entrées : « Ce magasin n'est ouvert qu'aux membres du gouvernement, aux élus du peuple,

et aux hauts cadres de l'armée
et de la police suivant l'ordonnance
loi no 183077 / MJIT GP du 24 Août 19...
L'année était souvent biffée par les
gens de martial qui ne voulait pas
que l'année de la mort du prophète
Mouzé di bo correspondît à une n°
rale entreprise.

Le deux janvier, après les obsèques
collectives, Chaidana s'en retourna
à l'hôtel, elle avait reçu, comme
toute gent trotte-rue de Yourma sa
carte de présence aux obsèques que les
militaires commençaient à demander
à tous les coins des rues. Elle trouva
son père à l'entrée de sa chambre.
L'homme avait pris un grand coup
de vieux mais la fille qu'elle en
ne fut démentait cette chute de parenthèse
ses autour de ~~sa~~ ~~son~~ ~~sa~~ bouche
qui ne parlait plus depuis quinze
ans. Le vieux sortait de chez Chai-

dana où il avait écrit sur tous les objets, sur tout le sol, sur tous les murs, le plafond et tout ce qui pouvait sa phrase: Il faut partir avant cette date.

Elle lut la phrase autant de fois qu'elle était écrite soit quatorze mille huit cent soixante-seize fois, comme si il s'était agit de quatorze mille huit cent soixante-seize phrases différentes. Après ces neuf heures de lecture, Chaidana essaya de faire disparaître les écrits, mais très vite elle ~~s'aperçut~~ s'aperçut qu'elle passerait le reste de ses jours à cette besogne qu'elle n'aurait pas provoqué la moindre égratignure aux lettres. Les écrits étaient comme ceux de ~~ses~~ ses mains qui n'avaient plus quitté les gants, parfaitement indélébiles.

- J'attendrai que le ciel me tombe

dessus; alors je m'en irai.

Le soir du mariage de Chaïdana avec Gracianna Orlando l'ancien monseigneur catholique devenu le chef suprême des Cadres Noirs du Guide Providentiel qui était devenu, lui, sa Majesté Cézama 1er, le Guide avait été bouleversé par la beauté de cette mariée aux traits à tout point voisins de ceux de son épouse disparue. Trois jours seulement après ~~Chaïdana~~ son mariage, le Guide envoya Gracianna Orlando en mission ~~furie~~ prolongée dans le pays qui fournissait les Guides. Chaïdana, madame Gracianna Orlando obtint de son côté la même permission qu'elle avait eue du colonel O des années auparavant et s'en retourna à l'hôtel après avoir laissé son adresse au Guide Providentiel. Quand le Guide Providentiel entra ce soir-là

dans la chambre, il ne vit pas la
forêt d'inscriptions au noir de
Martial qui pavisaient la pièce.
Le Guide avait la berline en
~~tenant~~ contemplant ce corps
formel qui tournait et se retournait
sur le lit. Chaidana était nue,
avec deux ~~à~~ champagnes, l'un
posé sur le sein droit, l'autre
sur le sexe. Elle garda les yeux
fermés. Le Guide providentiel alla
aux toilettes pour une dernière
vérification de ses armes. Il s'y
déshabilla — pour cette femme qui
ressemblait curieusement à ma belle
disparue, il entendait faire des
longs spéciaux entre coupes ~~de~~ de
moussants comme il en faisait
dans ma jeunesse. Il ne réussirait
plus les salivants à cause de
~~désor~~ ce désordre que son
impuissance temporaire avait

laissé dans ses reins. Il ne réussirait plus jamais ses chers pétaradants, ni ses cataractes, ni ses bouchons. Il avait pris un rude coup de vieux par le bas, mais c'était encore un mâle digne, parfois même un mâle à performances, qui réussissait les ondulantes et autres. Il opéra son badi geon intime d'un li qui de la bass de pêre de rue, mit sa poudre verte et ses extraits de tabac des léopards, but quatorze gouttes d'un flacon qu'il gardait toujours sur lui en pareille circonstance et n'avait pas oublié les deux gouttes dans les narines pour bien amplifier le mouvement respiratoire. Il se présenta si joie devant le lit où Chai'dana dormeillait sous le jour des veilleuses, vêtue de ses deux doses de champagne. Le Gui de était persuadé que la séance serait une performance en compensation de

de toutes ces nuits blanches où il n'avait pu donner à sa jeune épouse que les plaisirs de son jeu d'indext sur le pounce. À cause de ses longs préparatifs érotiques, le Guide ~~se débattait~~ se passait de champagne. Mais au moment où ses yeux reconnaissent la petite croix par lui tracée à la racine de la cuisse droite, il vit la chambre pleine de hauts de Corps de Martial, avec les yeux pointés sur lui comme des canons de P.M. prêts à cracher leur feu sur lui. Le Guide quitta la chambre tout nu, criant le nom de Martial sur tout son chemin ainsi que celui de son P.M. personnel. Il criait non de peur, mais de courroux et de presque-folie. Il promettait d'ailleurs de revenir avec son P.M. et son sabre ~~à~~

aux reflets d'or. Martial entra dans une telle colère qu'il battit sa fille comme une bête et coucha avec elle, sans doute pour lui donner une gifle intérieure. A la fin de l'acte, Martial battit de nouveau sa fille qu'il laissa pour morte. Il cracha sur elle avant de partir et tous les écrits disparaurent de la chambre, restaient ceux que Chaidana avait sur ses paumes. Elle revint à elle deux jours et deux nuits après la gifle intérieure, elle avait le sexe et le ventre amers, le cœur lourd, sa chair avait franchi un autre étage sur les vies des humains. La gifle intérieure eut son premier effet le matin du troisième jour : Chaidana pleura amèrement pour la première fois depuis ce soir où le lieutenant les avait fait battre comme du linge avant de les pousser devant le Guide Providence. Elle ramassa le sac d'identité où

elle gardait celles de Chandra Chai-dana, mit sa robe spéciale visites aux personnalités de marque, un chapeau de paille qui lui ajoutait une certaine légèreté et quitta l'hôtel avec dans les reins l'amère odeur de son père. Elle crachait de temps à autre.

-Tu as gagné la première manche, beuglait-elle. Voyons si tu gagneras la deuxième.

Elle marchait, allant toujours devant elle. Elle s'arrêta devant un pont de chemin de fer et voulut se tuer, mais la décision ne venait pas. Elle attendit deux ou trois heures, connut ces minutes où l'être humain se regarde férolement dans le ~~miroir~~ miroir de sa laideur, ce moment de la mort du comment et du pourquoi - ce moment où l'existence prend des allures de ~~la~~ lumineuse

tache de folie au coeur de la matière, ce moment sublime où l'espoir devient la seule raison et la seule connaissance de l'homme.

— Pas de cette façon-là, dit-elle.

A onze heures quarante-huit l'hôtel « La Vie et Demie » fut soufflé à la dynamite corps, clients, patrons, personnel et biens. Comme douze français, sept américains et deux allemands avaient péri ~~officiellement avec~~ l'hôtel, pour tempérer l'opinion internationale, le Guide Présidentiel prit la peine d'offrir un mensonge radio-diffusé et télévisé suivant lequel « un contingent de mercenaires avait tenté d'obtenir la disparition physique du Guide dans une tentative suicidaire qui si était terminée par le drame de l'hôtel « La Vie et Demie » que pour sauver les populations environnantes des audaces sanguinaires des mercenaires, l'Armée pour l'a-

Démocratie et la Sécurité Populaire (APDSP) avait été amenée à détruire — les sept cent soixante douze clients, cuisiniers, ~~des~~ servants, servantes et ex-patriés (le chiffre était officiel, donc à priori menteur) qui occupaient l'hôtel étaient tombés au champ d'honneur des combattants de la paix et étaient tous faits héros nationaux de la République, ils bénéfiaient de quinze jours de deuil national et de la médaille d'honneur que leurs parents pourraient passer retirer au siège central ~~du~~ l'APDSP. » Le Guide Providentiel avait ajouté des condoléances télévisées aux familles des disparus avant de condamner avec la plus tropicale énergie le mercenariat sous toutes ses formes. Le gardien de l'hôtel, qui diffu-

sait un bruit contradictoire et qui affirmait avoir vu le Guide Providentiel à l'hôtel deux jours avant le drame — en tenue de Martial, (on disait tenue de Martial ~~pour~~ par au lieu de tenue d'Adam par ailleurs aux gens de Martial qu'on pensait ou qui on fusillait comme ils étaient venus au monde) fut fusillé après cour martiale pour complicité avec l'ennemi et haute trahison. Son cadavre était exposé à la mairie de Yourma. Le gardien était le père d'Amédandio, le pistolo-gramphie qui avait juré d'écrire la phrase de Martial sur le cul du Guide Providentiel. A cette époque commencèrent les fourparlers sur les droits de pension aux victimes, fourparlers que son excellente le Guide Providentiel gêla pendant cinq ans, époque où les présumés bénéficiaires

avaient tellement dépensé en
fourboires et consorts qu'ils
décidèrent unanimement ~~de~~
d'y renoncer.

Après le sort du chemin de fer
Chaidan a s'était dirigée
vers le fleuve, avec la ferme résolu-
tion de gagner sa deuxième
~~manche~~ manche contre le sang-cata-
racte de son ignoble père. Toute
la journée du ~~dimanche~~ drame
de l'hôtel « La Vie et Demie » elle
l'avait passée à regarder l'eau
qui venait et s'en allait.
~~se temps~~ Mais la décision hésitait
toujours. De temps à autre passait un
groupe de miliciens qui lui deman-
daient ses pariers. Ils n'insistaient
insistaient d'ailleurs que dans le but de
cueillir un ~~échiquier~~ « choquer »⁽¹⁾
sur cette beauté formelle retapée
par le fleuve qui y ~~mettait~~ mettait

des allures de sirène et les odeurs de l'autre rive. Ses yeux perdus donnaient à rêver, comme si cet insolent corps de ~~treize~~ trente-quatre ans habitait les tempêtes et les vrombissements charnels les plus rares du monde des vivants. Elle, écoutait l'odeur de son père dans ses entrailles : c'était une odeur innommable, imonde, forte, qui se mettait entre elle et la décision.

— si les morts sont plus forts que nous, pensait-elle. S'ils sont plus forts que nous, mon père doit être devenu un lâche. Un lâche donc rien du tout car à part le courage, il n'avait jamais rien eu.

Le soir, comme elle n'avait pas bougé de là, un groupe de quinze miliciens étaient venus se soulever sur elle. Elle en tomba évanouie. Au premier chant du coq un autre groupe

de miliciens arriva qui la ~~laissa~~
laissa pour morte et au petit
matin vint une dernière équipe
plus fougueuse ~~et~~ parce que
le temps pressait. Elle restait inani-
mée ~~et~~ pendant trois nuits et
pendant trois nuits elle encaissa
treize cascades de miliciens,
soit un équivalent en hommes
de trois cent soixante-trois.
Elle avait le bas mort. A vrai
dire elle en serait morte si
~~les~~ réceptions au champagne ne
lui avaient donné une infernale
endurance. Le matin de son réveil
elle trouva ~~elle~~ un petit ruisseau
de lait qui prenait sa source
dans ses jambes et allait se jeter
dans le fleuve Kaki. Elle ne put
se lever pendant deux semaines
et ~~de~~ la cabane où Amedandio
l'avait amenée, elle pouvait

percevoir dans la nuit les pas et
les murmures des multiples horde
de miliciens qui voulaient recom-
mencer des nuits que la Providence
avait jetées pour leur ingrate carrière
de courreurs de rues.

— La vie est morte, l'homme est devenu
pire qu'un animal, réfétait Amedando.
Ces chiens! Ces sales chiens! Ils auraient
couché avec ~~on~~ ton cadavre, pour-
vu que leur eau sorte.

— Ils ont besoin d'amour.

— Laissez-moi l'amour en paix. Il
n'y a plus ~~de~~ d'amour nulle part dans
le pays. Il n'y en a même plus nulle part
au monde. Il ~~est~~ n'y a plus que de l'eau
à sortir des sangs. Figurez-vous qu'ils
auraient pu vous tuer de leur amour-là!

LES PÊCHEURS auront toujours dans tous les pays du monde, la réputation d'avoir plus d'humanité que le reste des hommes. Amedandio qui se savait surveillé par la police du Guide a' cause de la tentative qu'il avait amorcée d'enlever le corps de son frère exposé à la mairie de Yourma conduisit Choi dana chez un de ses amis pêcheur, Layisho.

- La fille de Martial.

- Il y a tellement de filles de Martial dans ce pays que j'ai cessé d'y croire. Je crois que Cypriano Ramoussa les avait toutes tuées.

- J'ai travaillé avec elle, dans le coup des écritures.

Durant les dix-huit mois et seize jours que dura son état de maternité Choi dana resta avec Layisho le vieux pêcheur, qui devint

par la suite son "père d'identité" »
parce qu'elle devait cesser de s'appeler Chanka Chai-dana à cause de
la lumière que la sécurité spéciale
du Guide confiée à un britannique
avait mise sur l'affaire des paraly-
sies générales et la fille aux champignons
avec un seul point obscur : La Vie et
Demie. La peur de mettre la puce à
l'oreille aux puissances étrangères touchées
~~peut-être~~ de près ou de loin par le
numéro des mercenaires avait amené
le Guide Providentiel à suspendre toute
enquête autour de La Vie et Demie et
à donner des instructions claires et
formelles quant à ce qui pouvait se
passer dans l'hôtel quinze jours avant
la venue des mercenaires, venue qu'il
avait clouée à ~~des~~ vingt jours avant
la destruction de l'immeuble. Toutes
les pistes pouvant conduire à cette diaboli-
que fille aux champignons et ses quatre

Vingt-douze identités venaient mourir au quinzième étage de l'hôtel. Quand le Guide Provisoire, alias Cézama 1er se rappela que la fille de Martial portait toujours deux gants de soie, à travers tout le pays, en plus de la racine des cuisses, les femmes montraient les mains après le contenu du sac d'identités. Personne ne sut plus ce qu'on cherchait sur les mains et dans les cuisses, ~~mains~~ mais la pratique resta en vigueur pendant les vingt-cinq ans que devait encore durer le régime du Guide Provisoire. Elle subsista en certains lieux jusqu'au régime du colonel Mouhahantso qui dura vingt-cinq ans. Chaidana n'eut pas le temps de montrer les mains et la racine des

euisses puisque le docteur de la clinique américaine où le Vieux Layisho l'avait conduite presque morte l'avait rendue paralytique en retirant les tripes de son ventre. Elle ne devait donc plus sortir de la petite chambre aménagée à son intention dans la cabane de Layisho que pour aller au petit cimetière de Yourma-la-Neuve. On avait donné aux filles le nom de Layisho, à la fille le prénom de Chaiï dana et aux garçons celui de Martial et celui d'Amédandio. Martial Amédandio Layisho mourut quelques mois après la naissance. Chaiï dana insista pour qu'on écrivît sur ~~la~~ tombe du petit l'inscription qu'elle même avait choisie qu'on écrirait sur son propre tombeau (si par hasard elle devait mourir avec la chance d'avoir un tombeau): "J'ai été une sale parenthèse." Le vieux fit graver la phrase sur un quartier de stuc ~~et~~

qu'il posa sur le tombeau, du côté de la tête. Il avait eu envie d'ajouter quelque chose de lui parce qu'il avait beaucoup aimé l'enfant, mais la place manquait, non sur le stuc, mais dans ce plein de sens que Chaidana avait fait. À près la mort du petit Amedandio, Chaidana commença à penser à son père qu'elle ne voyait plus.

— « Peut-être était-il mort de sa vraie mort dans la naissance des petits. »

C'était à cette époque qu'elle écrivit son premier Recueil de Sottises au crayon de beauté. Amedandio dandio qui lui rendait souvent visite ~~et~~ surprenait ses manuscrits et les aimait beaucoup. À l'époque où Chaidana écrivit les Mémoires d'un démon et les « Bouts de chair en Bouts de Mots »

Amedandio venait toujours et faisait son si « sourissoir » sur les écrits de son amie. Elle écrit des chansons, des cris, des histoires, des dates, des nombres, un véritable univers où le centre de gravité était la molitude de l'être. Le Vieux bayisho lisait les écrits à l'insu de Chaïdana qui ne les permettait qu'à Amedandio. Il avait tellement aimé ~~à~~ l'espèce de poème intitulé « Boats, de Viande, Troncs de Sang » qu'il l'avait multiplié, recopié et proposé à l'éditeur nord-américain Jim Panama qui s'était empressé de lui demander d'en écrire ~~autant~~ au moins une dizaine de cette dimension-là pour faire un recueil.

- Si vous croyez que ça se fabrique comme des petits pains!
- Que voulez-vous que je fasse d'un seul poème?
- Il a la profondeur d'un cœur.

- le fric cher ami, ignore la profondeur des coeurs. Il ne connaît que la profondeur des chiffres.

Layisho n'avait pas écouté la suite de cet inutile discours. Il était revenu à la cabane et avait joué avec Martial le Petit et Chai'dana la Fille qui entraient déjà dans le jardin fleuri de leurs dix ans. Martial avait le visage tropical, les yeux Rimbaud, mais l'oreilles excédentaires faisaient penser à un gorille. Chai'dana était sa mère. Sa grande beauté commençait à faire parler de Layisho et de Chancha Seylata. ~~par~~ Chancha Seylata était la deux cent quatrième identité de Chai'dana, celle qui allait l'emmener au tombeau.

Amedanslio se battait à distribuer les écrits de Chai'dana

parmi les gens de Martial. Ainsi naquit longtemps la "littérature de de Martial" qui on appelait aussi littérature de passe ou évangile Martial. Les manuscrits circulaient clandestinement de mains en mains.

On ne marqua aucun nom sur la pierre tombale. Juste deux dates, et la phrase : « J'ai été une rale parenthèse - » On aime tant ajouter ou retrancher quelque chose aux morts. Layisho avait retranché à la beauté de la pensée de Chaidana en ajoutant un autre vers du Recueil de Rétines sur le tombeau : « Où suis-je restée dans cette forêt de cimetières, maintenant que tous les crus sont cuits ? » C'était un soir de septembre. Elle devait rêver de la gifle intérieure de son père ou de la cascade des militaires. Elle devait rêver au champagne Chaidana et à toutes

les dozes qui elle avait distribuées. Elle avait replié la tête sur son ses recueils comme si elle voulait y ajouter quelque chose de neuf, ~~et~~ comme si elle continuait à chercher. Mais sa vie était sortie en paix. Elle était partie personne ne pouvait dire quand. C'était à l'époque où Ame dandio ne venait plus. Layisho qui aidait souvent Shai'dana à passer du lit à son fauteuil roulant s'avait trouvée aussi froide qu'un poisson qu'on sort d'un réfrigérateur, les mains raidies, les lèvres et les yeux encore en vie. Elle avait gardé son air absent au fond de sa formelle présence. La joue qui recevait les gifles de Martial avait noirci comme si on l'avait peinte à plusieurs couches d'encre de chine, montrant une grosse main dont on lisait nettement les cinq doigts.

- Je savais qu'elle était marquée, dit Layisho.

Un an après l'enterrement de Shanka Seylata alias Chaidana, ~~les personnes~~ certains grands noms de la musique officielle Katamalanasiennne chantaienr ses vers. C'est ainsi que le Guide Providentiel pendit pour haute trahison Marianato Pente côte, une belle métisse qui chantait au Conservatoire de Yourma, et qui était la cantatrice Républicaine. Ramuelia Gonzales et Pablo del Grano furent enterrés vifs pour avoir chanté « La Convocation » de Chaidana. ~~Il~~ Victorio Lampourta, Kabamanî Ishio, Sabratana Mouanke, les plus grands écrivains Katamalanasiens essayaient d'appliquer la méthode et la vision chaidaniennes de l'écriture. « Les mots font Pitié », le dernier livre

de Chaïdana était publié par Victorio Lamporta qui se vit incarcérer et interdire toutes ses œuvres. Sabratana Mouanke fut arrêté pour avoir essayé de diffuser « Mon Père s'appelait Martial », les peintres Zaïka, Pachecro et Mounamanta pour avoir organisé l'exposition de la « Sainte Vierge Douleur » qui comportait les agrandissements des dessins de Chaïdana. En très peu de temps toute la production artistique de la Matamalanaisie entra dans la clandestinité. Mais le Guide Providence nomma ses propres artistes à qui il assigna des missions définitives et définies. Le seul résultat que ces artistes officiels purent obtenir était celui de faire rire ou fâcher.

Ce soir-là Layisho rentrait de ses bagarres pour la distribution des

écris de Chaidana. Deux perçants de la police spéciale du Guide Providentiel frapperent à la porte du bout de crosse de leurs fusils. ~~Le~~ Layish laisse à la soupe qu'il mangeait et vint ouvrir.

— Au nom du Guide vous êtes en état d'arrestation.

— Qu'est-ce que je lui ai fait au Guide?

— On ne pose pas de questions. A neuf heures, c'était l'autre « voici l'homme », mais dit avec une odeur de répugnance du fait que le nouveau lieutenant chargé d'« amener » n'était pas tout à fait pour le Guide, mais comme la ration d'oxygène passait par les nerfs du Guide Providentiel, il « donnait à César ».

— L'opposition a parfois des chiffons

seulement à sa tête, dit le Guide Providentiel après avoir longtemps tourné autour de Layitho avec son éternel couteau que les gardes avaient surnommé le couteau d'accueil.

Et les grands ont la malheureuse destinée de combattre même les mouches.

Il avait tourné en promenant le couteau d'accueil autour du cou de Layitho. Il alla chercher la fourchette avec laquelle il avait tué le docteur Tchi. Ses yeux tournoyaient dans leurs vastes cavités.

- Qu'espères-tu mon petit frère ? Tu veux m'abattre avec de l'encre ? Et pourquoi ? Nous avons beaucoup de plomb dans ce pays.

Il lui cracha dans les yeux deux doses d'une salive mêlée de viande vendue au Mangistra, de piment, et de remontants et de chiam fagine providencia.

— Si vous voulez le pouvoir, laissez les tracts tranquilles : le pouvoir est au bout du couteau. Et on n'a pas besoin d'intelligence pour le savoir.

— Monsieur le président...

— Ta gueule ! Tu as hébergé la fille de Martial. Mais celle-là... cette chien-ne-là ! Quand l'enquête sera terminée, nous irons la chercher dans sa tombe, nous l'amènerons à la cour Martiale en os, nous la condamnerons à mort à titre posthume et on brûlera ses restes à la place de la Fraternité.

Le Guilde promena encore le couteau de table autour du cou de Layisho. Il voulut enfoncer, mais il s'arrêta net. Ses yeux brillaient comme ceux d'une panthère, sa bouche tremblait.

— Noir ! Je ne veux pas te tuer. Je ne veux pas te donner "l'existence de Martial". Parce que vous êtes les mêmes : vous refusez de crever une fois pour toutes.

Je te ferai faire une cage. Les idées que tu proppages n'ont pas encore leur place sur cette terre. Tu attendras paisiblement dans ta cage calme que le temps de tes idées vienne - tu attendras que tes idées aient leur place ici. Alors ceux qui les auront te sortiront et tu pourras proppager tes puanteurs à volonté. Tu pourras courir ~~à~~ villes, pays et continents. Oui, mon cher. Je suis fatigué de tuer. J'ai déjà des millions de corps en mon corps. Il faut me comprendre: fatigué.

Quatre-vingt-huit ans. Layisho attendit ~~quatre-vingt~~ huit ans. Comme l'heure ne sonna jamais dehors pour ses idées, il mourut à l'âge de cent trente trois ans et neuf mois. A sa mort, le Guide Jean-Cœur-de-Père qui avait succédé au successeur du ~~Guide Providence~~ successeur du Guide Providentiel attendait le début de la putréfaction pour faire

enterrer le corps de Layisho au ~~cimetière~~
cimetière des maudits ainsi que le prévo-
yait les textes. ~~Il fut enterré dans un~~
~~trou dans une grotte~~ le début
de la putréfaction ne vint qu'un
an et douze jours après la mort
de Layisho. Le corps du vieillard
resta frais, comme celui d'un homme
qui sort des bains. On attendit deux
trois, puis quatre jours, puis un ans.

Le bruit commençait à courir que
le vieillard ne connaîtrait pas la
putréfaction suivant des prétendues
prophéties du prophète Mouzédi ba.

Pendant quatre jours et quatre nuits
il avait viollement plu. La terre avait
tremblé au nord de Yourma le jour
où la tornade fut fin. Personne
n'avait quitté sa maison pendant la
tornade ce qui rendit la catastrophe
du séisme plus meurtrière : la radio
nationale annonça trois cents morts

~~et au moins~~ deux mille blessés et d'innombrables pans-abris. Tout le monde savait d'ailleurs que la radio nationale gonflait pareils chiffres pour espérer le secours de la puissance étrangère qui fournissait les guides, tandis que (tout le monde le savait aussi) elle fatiguait les chiffres des morts ou ceux des incidents politiques. ~~Quand même~~ Le jour de l'enterrement de Layisho, on brûla ceux des écrits de Chaidana qui n'avaient pu être sauvé par

Amedando et son ami Delabrouëninga qui dans une entreprise suicidaire, avaient réussi à pénétrer au palais et récupérer les écrits de Chaidana et ceux de Layisho dans la cage.

- Brûlez ces palettes-là. C'est des idées qui n'auront jamais leur place sur cette terre, avait dit Jean-Cœur-de-Père.

Même à Yokam, la petite province qui

s'était retirée de la Katamala nasié après une longue et sanglante guerre civile, on aimait pas beaucoup les idées de Chaiðana malgré le penchant progressiste du pouvoir local.

- Que Dieu te tue, moi j'en suis fatigué, passait souvent dire le Guide providentiel devant la ~~croix~~ calotte en fer de Layisho. Qu'il ~~te~~ te tue lui-même. Mais Dieu ne le tuait pas. Parfois le vieux percevait une odeur de femme très loin de celle de Chaiðana. Il appelait. Mais personne ne répondait. Il était pourtant si sûr d'une présence. Le vieux végétait dans son enfer de viande. Vint ce temps où il voulut écrire, pour briser l'intérieur, s'y perdre, s'y chercher, y faire des routes, des sentiers, des places publiques, des cinémas, des rues, des îlots, des amis. L'homme se foulé. Le Guide Providence lui avait accordé le papier.

- Qu'il écrive avec son sang si il veut vraiment écrire.

Layisho voulait vraiment écrire. En quatre vingt-six ans il avait écrit sur quatre tonnes de papier avec son sang. Il vivait dans le vent, le soleil, les mouches, la boue parce qu'on avait construit la cage dans l'arrière-cour du palais, pas très loin des ours et des ~~des~~ barfaques aux ours, entre le lac des Espoirs et la loge aux pythons. La puanteur, les moustiques, le froid aussi. Au bout de cinquante ans de captivité, le corps de Layisho ne couvrit de plus de poils que celui des plus velus des animaux. Quand Henri au cœur-Tendre succéda au Guide Providence, il respecta à la lettre les recommandations (qui étaient dans l'un de quarante-sept chapitres des Dernières Volontés du Guide) sur l'homme en cage. Le Colonel Mouha hatso avait rempli

ci son nom personnel par celui de
Guide Henri - au - Coeur - Tendre ». Mais
ici les mots ne disaient plus ce que
disent les mots, mais ce que voulaient
les hommes qui les prononçaient. Henri -
au - Coeur - Tendre aimait les vierges,
la viande et les vins et c'est pourquoi
on parlait du pays des trois V. Henri
au - Coeur - Tendre fut assassiné par
son « quart de frère » comme l'appelaient
les gens du petit peuple, Ma Karana -
Mouchata, qui prit le nom de règne
de Guide - au - Coeur - de - Père. Les consi -
gnes sur l'homme en cage ~~avaient été~~
~~qui attendait que ses idées trouvaient~~
une jeu de place dehors furent
respectées si la lettre. C'est à cette
époque que les clauses ordonnaient
qu'on lui couperait la langue. Le
Guide - au - coeur - ^{de Po're} Tendre coupa de ses
propres mains la langue de Layisho.
Il eut un petit ruisseau de sang

qui coula de la clairière au Jardin des Perles, traversa la forêt des Méditations jusqu'au lac des Ames Simplex, arriva au Théâtre Pontinacra, et s'arrêta devant la Galerie des Diamants où le Guide-au-Cœur-de-Père venait souvent réver.

- Qui est-ce que c'est ? demanda le Guide-au-Cœur-de-Père.
- Le rang de l'homme en cage, monseigneur.
- Mort ?
- Non, monseigneur.
- S'il meurt, on attendra la putréfaction.

A LA MORT du Guide Providentiel

Martial l'avait veillé pendant deux des quarante-huit nuits de veille nationale ordonnées par la constitution. Le 31 décembre il l'avait accompagné au palais de la ~~Douleur~~ ~~Sainte~~ Cinquième liaison et avait déposé une gerbe portant ces inscriptions : « Pour Cypriano Ramousa, de la part de Martial. » On avait enlevé la gerbe injurieuse soixante douze fois et soixante douze fois elle était revenue sur la tombe du Guide Providentiel. On avait même vu Martial la ramener, triste vieillard dont les blessures naigneaient toujours sous leurs tampons de gaze. On avait fait venir le Cardinal Nandeba Poconirta pour jeter de son eau bénite sur la tombe, mais Martial venait toujours. Le bruit courait

que Martial s'était réconcilié avec son assassin. Les mauvaises langues racontaient que Martial venait faire ses besoins sur la tombe excellente. On avait trouvé les excréments. Mais c'était l'œuvre d'un ~~malin~~ quelconque malin. Le dernier cartomancien personnel du Guide Providentiel mit de lourdes chaînes autour du tombeau et planta les ananas. Martial venait toujours. Alors on se rendit à l'évidence : on donna à Martial ce qui était à Martial et au Guide Providentiel ce que c'était au Guide Providentiel. Au fond Martial ne cherchait que cette part des choses. Le peuple lui prêta des intentions, ~~qui~~ qui fit courir le bruit qu'un jour il passerait à la télévision nationale pour expliquer à ~~tout~~ tous ces coeurs qui continuaient à battre pour lui comment

on l'avait tué. On parlait de ce temps où ~~il possédait~~ Martial avait déclaré au commandant en chef du marquis de la Lagune que si jamais on l'avait arrêté, il irait refuser de mourir la mort qui on donnait là-bas, qu'il leur laisserait peut-être sa soutane kaki de pasteur de l'église du prophète Mouzidiba, mais son rang de crocodile, pas question. Et les gens du peuple disaient : « Il a échappé, c'est que Dieu existe. » Il eut des mythes. Ces mythes créèrent à côté du ~~noir~~ noir de Martial, à côté des mots de Martial, ~~avec~~ avec les gifles de Martial, avec l'odeur de Martial la secte des Gens de Martial, qui refusaient de mourir, ~~avaient~~ et qui entraient tous dans la curieuse mort de Martial. Le jour où l'université de Yourma protesta

contre la "politisation inconditionnelle des diplômes", le Guide-au-Cœur-Tendre donna l'ordre de tirer, les trois mille quatre-vingt-douze morts entrèrent tous dans la mort de Martial, puisque le soir du 20 décembre on les vit marcher dans les rues, brandissant des drapeaux de sang, avec leurs blessures qui saignaient toujours. Nombreux étaient maintenant ceux qui voulaient mourir la mort de Martial pour avoir l'occasion de repasser dans la vie après la mort. Beaucoup enviaient les étudiants et tous ceux que les Guides faisaient fusiller.

— Ils ne perdent que la parole, disaient les gens.

Nous connaissons tous la manie des intellectuels : ils théorisent sur les pratiques de la vie sans oser la pratiquer, et la grande majorité de leurs théories

restent impraticables. A l'institut national des affaires du Guide, on continuait donc à théoriser sur le phénomène Martial et ses conséquences socio-psychologiques. Le professeur Forkansa prétendait que Martial avait tellement été aimé et admiré du petit peuple que son image gravé dans leur être profond provoquait des mirages chez ces pauvres gens. La radio nationale établissait parament ~~notamment~~ chaque matin, chaque midi et chaque soir que le présumé retour de Martial n'était qu'une affabulation montée par les ennemis de la République. Les quatre journaux de la capitale épaulaient les ordres nationales. La police interdit aux parents de donner le nom de Martial à leurs enfants et ordonna à ceux qui l'avaient de le changer.

Le jour de l'arrestation de Layisho Martial et Shaidana Layisho étaient

allés pêcher sur le fleuve. Ils avaient fait une excellente pêche. Mais au moment où ils amarraient la pirogue pour rentrer à Yourma, ils virent un triste vieillard à la gorge et au front blessés, qui n'ent pas trop de mal à les convaincre de se laisser dériver par les eaux jusqu'à la forêt des léopards, puisque Layisho avait été apprivoisé et qu'on cherchait ses deux enfants. Martial et Chaidana Layisho avaient dix-neuf ans. Le vieillards aux plaies leur étoit procuré deux sacs d'identités, l'un en cuir rose, l'autre en ~~cuir~~ cuir blanc. Il leur avoit donné un grand panier de provisions, de quoi manger pour deux semaines. Ils se laisserent dériver pendant huit jours et huit nuits avant de quitter la pirogue et de se lancer dans une perilleuse guerre contre le vert. Là, le monde était encore

vierge , et face à l'homme , la virginité de la nature restera la même impitoyable source de questions , le même creux de plénitude , dans la même bugarre , où tout vous montre , doigt invisible , la solitude de l'homme dans l'infini des inconscients , et ce désespoir si grand qu'en finit par l'appeler le néant et qui fait de l'homme un simple pionnier de philosophies . La première privation à laquelle ils devaient se soumettre était le feu , et le premier apprentissage lié à cette nouvelle existence était le feu à la place du culte . Ils dormaient l'un blotti contre l'autre . Le sac d'identités que le vieillard avait destiné à Chaudana Layisho lui faisait porter le nom de Alejo Oshabanti , celui de Martial Layisho ~~qui~~ donnait à son propriétaire le nom de Paraiso Argeganti Pacha . La bugarre contre le vert durait déjà deux ans . Deux ans et de

grosses poussières. Ils arrivèrent dans la zone de la forêt où il pleut éternellement. Le bruit des gouttes de pluie sur les feuilles a quelque chose d'affolant. Il fatigue les nerfs. Martial Layesho et Chaiidana se bouchaient les oreilles, mais le monde du silence était aussi affolant que celui tac-tac des gouttes d'eau sur les feuilles.

— La folie nous guette, disait souvent Chaiidana.

— La folie nous guette, répondait Martial. On a un si fort besoin des autres. Il a des moments que j'ai envie de montrer mes papiers à ces feuilles, à ces lianes, à ces champignons. On a besoin des autres; de n'importe quels autres.

Ils essayaient parfois d'écouter la chorale des bêtes sauvages ou la symphonie sans fond de mille insectes, ils essayaient d'écouter les odeurs de la forêt comme on écoute une belle musique. Mais ils s'aperce

vaint que l'existence ne devient existence que lorsqu'il y avait présence en forme de complicité. Les choses leur étaient absolument extérieures et c'est eux et seulement eux qui essayaient tous les pas vers elles. Ils avaient soif du vieillard aux blessures, ils avaient soif de Layisho et de Chaidana, ils avaient soif des miliciens et de leurs emmerdements, ils avaient besoin de l'enfer ou autre pour compléter leur propre enfer. Les quarts ou les tiers d'enfer, c'est plus méchant que le néant. La nature ne nous connaît pas, le dehors ne nous connaît pas — il ne nous connaît pas. Tous se passe dedans, les autres, c'est notre dedans extérieur. Les autres c'est la prolongation de notre intérieur.

Ils arrivèrent à une clairière. N'ayant pas vu le soleil pendant deux ans, ils donnerent à la clairière le nom de Boulang-outana, ce qui signifie

xxx

le soleil n'est pas mort. C'était à cette place que longtemps plus tard, Jean Calcium découvrit la pierre qui gardait les voix et les sons depuis des milliards d'années et put grâce à une machine par lui inventée, extraire de la pierre qui gardait les sons l'histoire de trente neuf civilisations pygmées. C'était à cette place aussi que Jean Calcium monta sa cinquième fabrique de mouches, qui lui permit de gagner la douzième guerre contre la Katamalanaisie et la puissance étrangère qui fournissait ~~à~~ les Guider. Martial Layisho éleva une hutte au milieu de sa clairière, y aménagea deux étageres grossières en guise de lits, mais le froid les obligeait toujours à dormir ensemble, dans l'un ou l'autre lit. Pour éviter de franchir la frontière des choses et tomber dans cette tentation dont le pasteur Dikabane leur parlait ~~si~~ souvent à l'école moyenne protestante,

ils dormaient toujours la tête de l'un dans les jambes de l'autre. Ils avaient confectionné des culottes tellement grossières qu'elles leur brûlaient les reins plus qu'elles ne les cachaient.

- Si on pouvait avoir un enfant, dit Chaidana un soir, on serait moins seul.

- Ferme ta gueule, répondit Martial Layisho.

Elle pleura toute la nuit. Martial la consola mais elle pleurait toujours. Très vite ses larmes devinrent pour eux quelque chose comme là-bas, là-bas et les autres; ils pleuraient va tour du rôle. Le soir, en rentrant de la chasse ou de la pêche, Martial disait avec un rire franchement joyeux: « C'est le tour de ma sœur. » Elle prenait son tour, pleurant exactement comme ceux qui là-bas, perd~~aient~~ quelqu'un. Le matin était toujours le tour de Martial Layisho. Il pleurait avant de partir à la chasse.

- Si on pouvait avoir un enfant... .

- Ferme ta gueule. Ferme ton vilain corps de femme.

Le temps passait ainsi. Ils eurent vingt-cinq ans. C'était à cette époque qu'un groupe de pygmées amena le feu dans la clairière. Ils parlaient une langue qui coulait comme un ruisseau de sous four dans les oreilles de Chaidana et Martial Layisho. Les pygmées ne voulaient visiblement pas d'eux. Mais la soif de présence. Mais la faim des odeurs humaines. La faim des voix. Martial et Chaidana se cloîtrèrent dans le groupe avec la plus grande peine du monde, grâce aussi, à l'aide d'un jeune chasseur pygmée qui disait s'appeler un peu que les deux jumeaux n'arrivaient pas à saisir pour de bon : quelque chose comme Kabayahasho, ou Tabaaashen, ou Pabayayasha. Ils décidèrent de l'appeler Kabayashou,

sur une simple addition de nos habituels dans cette espèce de remis à la volée de syllabes que leur ami s'entraînait à pratiquer.

— Kapayahaashou ! Kapayahaashou ! le diable de nom ! Le père (ou l'oncle) de Kabahashou le disait avec cette ~~mauvaise~~ chaleur et cette musicalité. Il fallut bien longtemps à Kabahashou pour convaincre les ~~gens~~ siens à considérer les deux exilés comme des leurs. Cette conviction ne fut jamais totale^{et pratique}. On médisait d'eux, on les écartait, on les considérait comme des intrus, absolument gênants et dérangeants. Un jour, Kabahashou était à la chasse. Un autre jeune pygmée dont le nom du nom avoisinait Karamouchoché avait préparé du singe. Il avait mis une dose de chamanessang⁽¹⁾ dans la part qu'il avait apportée aux exilés. Au retour de

(1) poison de liane

Kabahashou les deux jumeaux se mourraient dans l'indifférence générale du groupe. C'était tragique: des gens qui meurent crus, devant d'autres gens qui les assistent patiemment.

— Mocheno avanata buentani.
Cela voulait peut-être dire: « ils ont le sang dur. » Ils attendaient, sachant parfaitement les capacités du chamane-kang.

— O cheninika avanatani.
« S'ils ne meurent pas c'est que ce sont des démons. » La nuit tout le groupe détalait. Restaient seulement les deux mourants et leur ami qui essayait désespérément de les tirer de la mort par des breuvages et des inoculations.

— L'enfer ! L'enfer ! L'enfer, criait Martial Layishi.

Kabahashou qui avait fini par enregistrer le nom et l'assire par le dire toutes les fois après Martial lui

donna tous les sens possibles ; il avait d'abord pensé à l'eau et donna à son malade des quantités惊antes d'eau. Puis il avait donné au mot enfer le sens de nourriture, puis celui d'air, celui de froid, celui de chaleur, celui de peur... Douze jours et douze nuits plus tard, Chai dana Layisho était hors de danger tandis que Martial continuait à crier l'enfer. Il s'éteignit la troisième ~~jeune~~ nuit de la troisième semaine qui suivit le départ des pygmées. Sans en dire rien à Chai dana qui avait gardé le lit à cause de sa ~~fatigue~~ ~~grave~~ fatigue qui faisait craindre une paralysie comme celle dont mourraient les victimes du champ de bataille Chai dana, Kabahashou alla attacher le cadavre de Martial Layisho à un arbre qu'il entoura de pièges. Pendant les dix-neuf mois et vingt-deux jours que le corps mit

à pourrir, Kaba-hashou pris
à ses ~~mais~~ pièges sept cent-quarante deux sangliers, deux cent vingt-huit civettes, huit cent trois châcats, quatre-vingt-treize chats, quatre crocodiles, deux léopards et d'innombrables rats de toutes tailles, ~~et~~ ainsi que quatre boas et treize vipères. Le venin des vipères était entré dans les remèdes que le pygmée avait utilisés pour combattre la paralysie de Chai'dana Layisho. Malgré son jeune âge, Kaba-hashou connaissait toute la science des forêts. Chai'dana Layisho avait perdu même la voix. Les choses durent quelques cinq mois. La science de Kaba-hashou ~~avait~~ rendu l'utilisation de ses membres à Chai'dana, mais la voix ne revenait pas. Un soir, Chai'dana parla :

— Où est Martial, demanda-t-elle en langue de là-bas.

~~Martial~~ Kabahachou ne comprenait pas. Longtemps plus tard, quand Chaidana put apprendre une affaire de soixante mot de la langue de Kabahachou (qui en bon pygmée s'appelait Kapahacheu) c'est à dire (coeur tendre) elle se fit dire par le pygmée que Martial était allé voir un oncle appelé l'Enfer.

— Où habite-t-il, demanda Chaidana.

— Je ne sais pas. Il avait parlé de lui pendant ~~deux~~ quinze soleils et quinze nuits. Puis il est parti ~~pour~~ voir cet oncle-là.

— Il est mort alors ?

Kapahacheu ne répondit que par un signe affirmatif de la tête, comme on répond à la question de savoir si oui ou non on a faim.

— Où l'as-tu enterré ?

— Enterré ?

- Enfoncer... remettre à la terre, dit Chaïdana en utilisant une très belle métaphore pygmée.
- Pourquoi en terre?
- On enterre les morts.
- Dans mon clan, dit Kapehacheu, on enterre les méchants, les mal-faiteurs. Les hommes bien, on les garde.

Il lui montra la petite collection d'outils et de pièces artistiques qu'il avait sortis des os de Martial. Les objets d'art étaient d'une saisissante beauté et se résumaient en quatre statuettes, douze colliers, deux instruments de musique, une pipe et une gibecière.

- Les dents de l'Enfer, dit Kapehacheu qui appelait Martial tantôt l'Enfer, tantôt Mahashia. Il désignait un beau collier qu'il portait autour des reins. Chaïdana

le regarda longuement, elle n'eut aucune réaction. Elle répéta seulement pour même y faire attention : "On enterrer les méchants. C'est peut-être mieux comme cela." >>

Ils se parlèrent de leurs ancêtres respectifs. Oh ! là encore. Chaidana était devenue amère.

— On m'a dit que j'ai eu des moches dans ma famille. Autr' moche que la Terre de là-bas. Moche à en mourir. Non, la Terre est mal conçue. Il en fallait une pour quatre ou cinq types. Après, c'est l'enfer. L'enfer ne tue pas : il bouffe.

Elle avait dit le mot en langue de là-bas et Kaya ha cheu l'associa à l'ordre de Mahashia.

— L'enfer ?

— C'est quelque chose qui vous bouffe. Elle vous mange à coups fermés.

— Léopard ?

- Non.
- Lion, crocodile, tigre ?
- Non. Ça vous mange tant que vous ne pouvez — mort, ça vous laisse tomber.
- Vous pas !
- Tu ne verras pas. Il faut aller là-bas pour voir.

Les parents de Kappahacheu avaient été chasseurs, et mangeurs de feuilles, et possédaient la science des rêves comme personne ne l'avait jamais possédée. Mais jamais de leur vie ils n'avaient rencontré une bête de nom enfer, qui vous mange vivant, et mort vous laisse tomber. Ils avaient tous eu les yeux qui bougent, ils pouvaient se cacher comme une gazelle, courir, grimper, apparaître, disparaître, et bien entendu, ils avaient enterré deux méchants, le gens bien ils les avaient gardés et transmis à leurs enfants, ils avaient découvert

le banghamhamana, cette sève qui nous gardait mort pendant ~~sept~~ quinze soleils et quinze nuits, et qui était au centre de la coutume du sacre des chasseurs. On nous faisait manger et boire pour la durée de votre mort artificielle, puis on nous donnait à la fin du banquet, dans un récipient laissé par le plus réputé de vos oncles chasseurs, une dose de banghamhamana. Vous ~~prononciez~~ prononciez les mots de voyage :

Onglouenimana et chaktana yonka.
J'apporte tous ~~mes~~ les voeux du clan au pays des tempêtes. On allait alors vous laisser dans la forêt, après vous avoir fait des enduits bigarrés. On vous entourera de pièges comme un vrai mort, à cause des bêtes que vos odeurs attireront.

— Combien de pattes ?

— Quoi, combien de pattes ?

- L'enfer?

- Ah! Autant de pattes qu'ils sont là-bas. Des multitudes.
- C'est grand.
- Grand comme un pays. Grand comme la forêt.
Kappahachen et Chaidana resteront huit ans à Boulangoutan. Le gibier se faisait rare.
- Les bêtes ont peur de notre odeur. Elles doivent partir.
- Martial est mort ici. Nous devons rester. Attendre notre tour.
- On ne vit pas comme cela dans la forêt. On ne reste pas quand la nourriture est partie. C'est la grande loi.

Ils marchèrent pendant quarante jours. Parfois ils se laissaient dériver sur un petit radeau fabriqué pour la circonstance. Géographiquement, la forêt appartenait à trois pays frontaliers, elle moins suivant les notions

que Chaidana détenait de là-bas.

— Ça m'est foutrement égal qu'en soit en Katamala nasié, au Pamarachi ou au Chamsarachi.

— C'est quoi ?

— Des pays. Des Terres.

— La terre n'a pas d'autre~~s~~ nom que la Forêt.

— Tu, oui. Mais là-bas, ils ont mis des frontières jusqu'à dans les jambes des gens.

— Frontières ?

— Limites. Pour séparer. Il faut séparer, tu comprends ?

Le oui de Kappa hacheu ne sortait que pour ne pas contrarier Chaidana. Il ne comprenait pas. Il ne comprendrait jamais leur maudit "là-bas". Au fur et à mesure que le vocabulaire de Chaidana en langue Batsoua⁽¹⁾ s'élargissait, elle lui racontait des histoires qui semblaient venir du dehors du monde. Le dehors 1 nom authentique des pygmées.

du monde était l'expression que les Batsoua de la tribu de Kappahacheu utilisaient pour désigner le maudit pays des morts qu'on enterrer.

- C'est bien qu'il ait encore de la place pour être seul. Quand le monde sera mort là-bas, on aura encore ici. Ici, comme j'ai du mal à dire ce mot. Je le trouve dur. Trop dur pour moi. On dirait qu'il va m'arracher des morceaux de gorge.

Le monologue de Chaidana commençait à s'étendre comme un feu de brousse sur son être tout entier. Il l'éloignait un peu de Kappahacheu, mais elle avait des choses à ne dire qu'à elle-même. Son besoin de là-bas grandissait. Là-bas on fait des pieds et des mains pour être vivant, et ~~ses~~ ces pieds et ces mains ont leur charme, amer, mais charme quand même. Après tout, là-bas les femmes avaient une ration spécial d'oxygène.

Les belles. Elles avaient beaucoup de place dans les campagnes, dans les danses, dans les rues, dans les lits, toute la conne place qui revient aux femmes dans un pays où les hommes sont des cailloux.

— Cette feuille, tu mets sous la langue pour devenir un homme-arbre. Cette ~~feuille~~ feuille, tu mâches pour ne pas faire fuir le gibier avec ton odeur. Cette feuille tu frottes pour que les serpents s'éloignent. Cette feuille pour garder le souffle. Cette feuille. Cette liane. Cette racine. Cette rive. Cette plante.

Kapahacheu versait la forêt dans la cavité creuse de Chaidana. Les rives qu'on met dans les yeux pour voir très loin ou pour voir dans la nuit. Les rives qu'on met dans les narines pour respirer l'animal ou l'homme à distance. Les rives qu'on met sur les plaies pour les cicatriser en quelques jours. Les sèvres qui font dormir ou qui empêchent de dormir. Les rives qui provoquent les

mirages ou les effets du vin. La gamme de poisons. Les gamme de drogues. Les mots aussi. Les mots qui guérissent. Les mots qui font pleuvoir. Les mots qui donnent la chance. Ceux qui la tuent.

— Toi, tu ne mourras plus sous l'effet du poison puisque tu as échappé au gbonblo yano. C'est la plus méchante serpe de la forêt. Quand elle ~~te~~ bûce, tu peux deux cent saisons de pluies. Tous les serpents de la forêt peuvent te mordre, tu n'en sentiras rien. On avait un oncle, Khaiahu, celui qui a fondé notre lignée. Il avait échappé au gbonblo yano: il a vécu deux cent huit saisons de pluies. La coutume dit qu'il existe une liane dans ~~cette~~ la forêt, quand tu la manges, tu ne peut plus mourir. Tu attrapes la vie de la forêt. Tu deviens homme-racine. Tout le monde cherche. Tous les clans.

Toutes les générations. Personne ne trouve. Mais la liane existe: elle donna naissance à la forêt, par la sève de sa vie. Toi qui as échappé au gombo blo yano, si nous retrouvons les autres, tu seras Mère de clan. La forêt te dira ses secrets dans la nuit. Elle te dira ce que les oreilles n'entendent pas.

Souvent, Chaidana n'écoutait pas. Elle regardait le collier de dents. Elle pensait que les dents avaient appartenu à Martial. Ce petit empereur de phalanges aussi, qui pendait sous l'instrument de musique. Là-bas, avec tout ce monde qu'on perdait dans ~~la~~ la tigritude de son excellence. Si l'on s'amusait à faire des ustensiles ou des objets d'art ~~et~~ mais il y avait la fosse commune, où Layicho était sans doute descendue.

— le temps c'est la forêt.

Chaidana se répétait souvent cette phrase. Elle avait fini par l'enrouler de sa propre merde, lui donner sa propre

intensité, son odeur.

— Si le temps veut, je repartirai, et je prendrai la ville avec mon frère, comme maman. C'est écrit dans mon sang.

— Qui est-ce que cela veut dire, demandait Kaya-haché.

— Une bagarre. Une guerre.

— Je connais un clan qui aime la guerre : les Mhaha. Les Premiers Humains.

— Là-bas le monde va très vite. Il y a des armes pour tuer un clan en un clin d'œil.

— Des sévres ?

— Non. Du feu.

— Les Premiers Humains ont des ~~sévres~~ sévres pour tuer un clan en un rien de temps.

— Mon grand père avait perdu la guerre ~~par~~ Il avait perdu une guerre. J'en inventerai une autre. Pas celle que ma mère avait perdue. Si je ne gagne pas

la Terre tombera. Ces choses me viennent comme si elles m'avaient habité longtemps avant ma naissance. Mon sang & les cie.
Vaincre ! Sans penser. Car penser est défen-
du. Vaincre - respirer, le plus fortement
du monde.

- A cette allure-là, tu n'as plus qu'à
parler ~~comme~~ ta langue de là-bas. Nous ici,
on n'a pas besoin de là-bas. On a la forêt.
C'est grand la forêt.

- Je suis en raison de parole. Si je ne parle
pas, je meurs lentement du dedans. Je mourrais
jusqu'à la surface, ne resterait de moi que
l'éparchure, l'enveloppe. Quand je parle, je
me contiens, je me cerne.

- Si tu parles encore, je m'en irai.

- Bon ! reste. Je me tais.

- Cette sève enlève la parole. Cette sève rend
sourd. Cette sève ~~efface~~ efface la mémoire.
Cette sève te donne un cœur de lion. Cette
autre... et cette autre.

Et c'était Kapaahacheu qui parlait de

la ~~petit~~ République de rêves, de ses
ancêtres, de l'oncle qui avait résisté
au ghomblayano, de la feuille qui
faisait pleuvoir, de celle qui rendait
le gibier lent. Si bien qu'à la longue,
dans le cerveau de Chai'dana,
la forêt se fit, la forêt et ses enche-
vêtements ~~fou~~ farouches, la forêt et
ses odeurs, ses musiques, ses cris, ses
magies, ses brutalités, ses formes, ses
ombres et ses lumières, ses torturantes
ardours ardentes. A part ses dix-neuf ans de
là-bas Chai'dana finit par perdre
de vue son âge. Il y avait les jours
les nuits : c'était la forêt du temps,
la forêt de la vie, dans la forêt
de son beau corps.

— Il y a la rève qui permet aux femmes
d'accoucher de cinq ou de six, ~~moins~~
de dix aussi, mais elle raccourcit
la vie. Et puis, il ne faut pas qu'on
soit trop nombreux si caute du gibier.

On emploie surtout la sève qui limite les conceptions. Il y a la sève qui provoque la chance, l'amitié, la haine, la peur, la honte, le courage. Il y a la sève qui règle la taille. On n'a pas besoin d'un grand corps dans la forêt, ça gêne trop. Il y a la sève qui dissout les graisses, parce que les bons chasseurs ne sont jamais gras. Kappa bracheu parlait comme un torrent, lui qui ne voulait pas que Chaidana parle.

— Tu sais mon frère ...

— Tu sais ma soeur... Oui, cette sève, cette plante, cette liane, ce champignon, cet insecte. Et il y a le grand arbre qui garde les voix des ancêtres. L'autre arbre qui garde les voix des morts qu'on n'enterre pas.

ON ETAIT SOUS LE REGNE

du Guide Henri - au - Coeur - Tendre, deuxième année, troisième mois, première semaine. Amanazava s'était accroché de justesse au nouveau régime et continuait à se battre pour emmener les ~~pygmées~~ ^{prières} à l'école. En digne fils des pygmées il avait obtenu déjà ~~à~~ le bitumage de la route dite de la Fraternité, l'installation ~~d'un village~~ non loin de la mission catholique ~~à~~ de Darmellia d'un village ~~à~~ d'attraction, comptant deux cent-douze villas ultra-modernes, la construction d'un hôpital de trois mille lits ~~à~~ à côté d'un collège capable d'héberger cinquante professeurs et neuf mille élèves. Amanazava avait ~~persuadé le~~ ~~Guide~~ convaincu le Guide des qualités martiales de ses confrères et l'avait persuadé à installer

une base militaire essentiellement pygmée à Darmellia. C'était à cette époque que la chasse au pygmée pour leur intégration atteignit son paroxysme.

— C'est pour leur bien : tuez ceux qui ~~sont~~ résistent. C'est inconcevable que la patrie manque de près de trois millions de mains.

Chaidana et Kappa-hachou avaient été rafles. Elle était tellement belle que les chers soldats du Guide avaient essayé à plusieurs reprises de la violer. Kappa-hachou veillait, qui leur en fit voir de toutes les sévres. On avait emmuré au Parc d'Attraction près de trois mille pygmées. Mais quelques jours plus tard, quand, ~~quand~~ ~~des~~ des prisonniers ~~peut~~ ~~se procurer~~ purent se procurer assez de leurs petites flèches. et de leurs sévres-là, on ne trouva plus au camp que ~~de~~ des cadavres kaki : les trois cent douze soldats du Guide qui gardaient

le Camp avaient été tués par les
Mhraha qui avaient repris le che-
min de la forêt la nuit. Les trois
mille cinquante-huit qui devaient
former la Division de Dissuasion
sous les ordres du Général Ocharrant-
chia étaient repartis dans la forêt
comme leurs frères en laissant le
cadavre du général Ocharrantchia
sur ceux des instructeurs ressortissants
de la puissance étrangère qui fournis-
sait les Guides. Sir Amara zowou
connut des temps difficiles. Il
faillit se faire fusiller pour haute
trahison. Condamné par une cour
militaire, il avait ~~vécu~~ sa peine
~~à~~ commuée en détention perpétuelle
grâce seulement à l'intervention de
la puissance étrangère qui fournis-
sait les Guides. Mais l'avènement
du Guide Henri-au-Cœur-Tendre
changea la détention en liberté,

et Sir Amanazor vou continuait à se battre pour l'intégration des pygmées. Il avait obtenu sa base militaire, un peu plus au nord de Darmellia. Vaincre ou inexister, était ma devise.

- Chaidana.

Monsieur l'abbé avait ~~repete~~ répété le nom plusieurs fois - machinalement. Il revit la jeune face pleine de vie et de mystère. Le premier jour, il avait cru que la Sainte Mère du Galiléen lui était apparue. Pour se rassurer, il avait crié presque : « Il n'y aura jamais de Vierge Noire. Non. Jamais de Sainte Vierge Noire. » Trente ans. Elle devait avoir trente ans. Trente ans de corps. Mais un corps de vingt ans. Un corps fougueux, farouche, prenant. Le corps semblait déborder par endroits dans des formes crues et l'harmonie des traits dans la féroce rondeur des lignes. Les

peins techniques ment fermes, le menton sensuel, brutal, fauve. C'était en gros une fête — la fête des traits, sous la tempête des lignes.

— Chaiidana.

Monsieur l'abbé répéta encore le nom. Il ne le dira jamais comme le disait les pygmées qui en avait fait leur reine — avec cette magie-là — il n'arriverait jamais à lui donner cette intensité de chair-là.

— Chaiidana.

Pour barrer la route à Satan, il se signa. Le Seigneur ne permettrait jamais que son serviteur, l'un des plus zélés, se livrât à d'aussi pitiéuses pratiques de prononciation. Le second jour il faillit parler au R.P. Mangotti de cette sauvageonne vêtue comme la Vierge, que les p. Maha du Parc Amanazavou appelaient la femme-arbre ou la Reine. Les jours passèrent. Il finit par en parler. Il

en parla en mots tellements païens
que le R.P. Wangotti en eut peur.
Ce soir-là monsieur l'abbé marchait.
Le soleil avait fini de se coucher, les
voûtes que son rayon avait tâchées
quelques instants auparavant passaient
leur vert cru au bleu tendancieux de la
nuit tropicale. Les insectes, mille
masses lucioles phosphorescentes éclo-
saient en étranges rüds de lumières.
Ici pouvait bien être le paradis pensait
monsieur l'abbé. Ici Jérusalem et
consorts. Dieu y aurait plus de place.
Et comme pour se prouver son rêve, il
répéta le nom magique: Chaidana.
Il découvrit à la fin cette odeur de
damnation et se signa.

- Mon Dieu, donne-moi le cœur
d'ici. Donne-moi le temps d'ici.

Les pygmées du parc écoutaient le
catéchisme avec beaucoup d'amu-
sement du fait que le R.P. Wang

éétait foutrement obscène dans ses contacts avec la langue locale.

- Chai'dana.

Elle l'avait accompagné jusqu'au pont Darmellia qui sépare ces deux de la forêt de ceux de Jésus-Christ. Feu le R.P. Darmellia ayant donné son nom à la rivière, au petit barrage, à la mission, au quartier bantou et à pas mal d'autres réalisations locales. Il avait une petite place et deux rues à Yourma, ainsi qu'un petit monument à Yourma-la-Neuve. ~~Il~~ Longtemps plus tard, quand les Jean de la série C des enfants du Guide Jean-Cœur-de-Pierre construisirent Chai'dana-city, beaucoup continuaient à appeler la place Darmellia-Town.

- Au revoir monsieur ~~Kapp~~ l'abbé.

- Bonsoir Chai'dana.

Sa bouche pesait sur les mots au point

de leur faire mal, ses yeux d'ange faisaient flotter un regard énigmatique, innocent, plein. Elle disait des choses rataniques:

- J'irai, et je prendrai la ville. Ce corps a traversé des mondes, des pays, des vies, des temps.
- C'est le plus beau de la forêt, osa monsieur l'abbé.

- ~~MAIS PAS MAL~~ Le plus douloureux aussi. Le plus sale. Et c'est avec lui que je prendrai la ville. Il faut travailler avec les moyens que la bâtardeuse vous a mis dans les mains.

- Oui, dit monsieur l'abbé.
~~Qui quoi?~~ Quoi quoi? Il se posait la question maintenant qu'il était seul. Maintenant qu'il se souvenait de ce corps terrible tendu comme un piège de chair sur le chemin de sa foi. Non. Il n'avait jamais eu peur d'un ~~vieux~~ corps. Il ne péche-

rait jamais des ~~passé~~ réins. Sa queue
saurait se taire selon la volonté du
seigneur. Les réalités de la chair ne
venaient qu'après celles de l'esprit.
Le bas de son corps avait été réduit
en ~~matière~~ respectable silence, un
silence qui pouvait bouger, mais
silence digne de confiance.

Au sommet de la colline sur laquelle
on était venu planter le seigneur
à la française monsieur l'abbé
refit son souffle avant de répéter le
nom comme un enfant qui apprend
les mots :

— Chaïdana ! Il faut que je
persuade tout mon sang, que je n'ai
pas leur cœur-là.

Il ajusta la cotte de confiance dont il
avait toujours entouré son système
charnel.

— Si tu tombes, le seigneur te laissera
tomber.

Il marcha encore. C'était infernal cette colline. Le R.P. Wangotti l'attendait. Il y aurait la soupe aux herbes, un vieux torchon de lard, un croûton de Camembert, des oranges ou comme toujours des bananes, avant le café. Le sommeil, il prendrait un vieux comprimé pour l'appeler. Le lendemain, le messe. Le monde. Ça le changerait. Le défilé vers sa main magnifique qui donne le Seigneur. Puis le temps se refermera jusqu'au dimanche suivant, avec deux ouvertures: le ~~jeudi~~ mardi ~~à~~ ~~le~~ dispensaire, le jeudi sur cette fille et ses pygmées. La venue probable du Vicaire de Yambi changerait bien les choses.

A la mission, monsieur l'abbé ~~alla~~ passa directement dans la pièce qui lui servait à la fois de bibliothèque, de bureau et de chambre à coucher. Il se jeta sur le lit. Dans un état

de demi-assoupiissement, il rêva d'un grand gouffre au fond duquel coulaient deux ruisseaux de sang.

— Chräïdama.

Il ouvrit les yeux. Le cœur lui brûlait. Sa tête était lourde.

— Non, dit monsieur l'abbé d'une voix qui semblait venir du dehors de lui.

Il prit les Ecritures, ouvrit et lut à haute voix : « Ils refusent de se convertir. Je disais : ce ne sont que les petits ; ils agissent en imberbes, parce qu'ils ne connaissent pas la loi ; c'est pourquoi le lion de la forêt les tue, le loup du désert les détruit, la panthère est aux aguets devant leurs villes, tous ceux qui en sortiront seront DÉCHIRÉS. »

Et m... >>

— Le dîner monsieur l'abbé.

Il le lava et tangua jusqu'à la table du repas. Les habitudes. La vie,

quand on en fait un ramassis
d'habitude, devient moche. L'habi-
tude de lire, l'habitude de
parler, l'habitude d'écouter,
l'habitude de respecter ses
supérieurs — et c'était règle
comme dans une montre, par
cet horloge qu'on appelle
éducation. Il était pygmée. sa
tribu connaissait des ~~mille~~ mil-
liers de sèves. Ils n'enterraient
que les méchants. Si le Seigneur
pouvait comprendre ! Mais le sei-
gneur demandait un certain ~~un~~
nombre d'habitats.

Le ~~vieux~~ R.P. Wang remarqua
une fois comme tant d'autres que
monsieur l'abbé avait, comme il
disait, des vailloux dans la gueule.
Mais il se refusa à poser des questions
bien qu'il s'en posât plusieurs aux-
quelles lui-même proposa des réponses.

Il en avait marre et marre, il voulait arrêter de se casser la tête, estimant que les noirs auraient toujours leurs problèmes-là, où le blanc ne verrait que du noir.

— Chaidana, soupira monsieur l'abbé.

Le révérend père le regarda avec des grands yeux. Il faillit parler, mais la voix lui manqua. Il demanda à Sarianato de jouer du piano. Le garçon de cœur jouait pendant qu'ils mangeaient. Il mangierait après eux.

— Sa perlipopette !

Monsieur l'abbé qui voulait faire arrêter la musique de Sarianato avait renversé la soupière que Patrice lui présentait. La soupe pimentée était allée baigner le visage et la barbe du R.P. Wang, qui se mit à gronder comme un tracteur. Ah cette machine,

quand elle s'y mettait!

- Saferlipopette!

Il se tenait fortement les yeux. Le boy Nint en courant, tenant un bassinet, étaisent Il posa le bassinet devant le R.P. Wang.

- Saferlipopette! Qu'est-ce qu'on m'apporte à la place de l'eau?

C'était du pétrole. Le cuisinier dans sa précipitation s'était trompé d'un bidon. Piment dans les yeux, pétrole dans la bouche et les narines, le révérend père tempête de plus belle. Il fut sur le point de jeter ~~verser~~ une malédiction collective sur tous les Noirs du monde. La malédiction ne tomba que sur le boy et ses ancêtres. Les injures furent à tel point atroces que ni le boy ni monsieur l'abbé ne pensa à l'eau. Le piment et le pétrole continuèrent leur effet sur les nerfs du R.P. Wang qui ~~trouva~~ changea ses injures en

véritable messe de grands mots.

— Comment pourrez-vous avoir le cœur pygmée à ce point?

Il frappa sur la table en demandant au Seigneur de faire quelque chose pour changer le méchant cœur des pygmées. Le Seigneur lui envoya le reste de la soupe au visage. Il se leva et tâtonna devant lui jusqu'à la cuisine, aboyant toujours. On entendait des bruits de casse entre deux chapelets de jurons. On entendait des sappelli propète suivis de cris de douleur. Puis il revint, toujours dans le gémoule et le ~~é~~ fument crier un coup sur tous les pygmées de la Terre et leur démoniaques tropicalités, il reprocha au Seigneur de les avoir créés. Il heurta une chaise et ~~é~~ tomba de tout son long. Le temps que Patrice arrivait avec un bassinet d'eau, le R.P. Wang avait abattu toute la salle à manger. On lui connaissait ce genre de colères.

Et le calme était l'affaire du
seigneur. Ça venait. Ça viendrait.
Ni Patrice, ni Saramano, ni monsieur
l'abbé n'osa lui parler. Le R.P. Wang
balaieait, à genoux devant le bâti-
ment ~~plein~~ d'eau, les mains au sol. Ses
longs crins pendraient comme des filtres,
la morve coulait avec les larmes.

- Pourquoi as-tu fait cela ?

- Mon père, ... mon réverend père...
Ils écoutèrent une autre messe
d'injures. Monsieur l'abbé avait d'ail-
leurs cessé ~~de~~ d'être sensible aux
brutalités morales du réverend père
Wang, il était même persuadé que
cette bête du seigneur aurait jusqu'à
sa mort très peu d'égards pour les
pygmées. Il le ~~croit~~ prenait pour une
ordure qui avait déserté sa race, sa
culture, son temps, son pays
et qui était venu s'essouffler au
pied de la croix. Un jour, il irait

son ancien chemin de déserteur. Mais monsieur l'abbé ne l'oubliait jamais dans toutes ses prières :

— Seigneur, si ma voix te parvient, veux-tu avoir pitié des pygmées d'abord, de tous les hommes ensuite, du révérend père enfin — car, Seigneur, le révérend père aussi ~~est~~ est ~~un~~ un homme. Au nom du père et du fils et du saint esprit, amen.

A trois heures du matin il quitta son lit au nom du Père et du fils ... et alla dans le jardin. La lune. La fraîcheur. Les ombres. Les Parfums. Le monde entier. Tout était plein de cette fille et sa passion ne réveilla comme une bête sauvage qui se mit à écrouler son intérieur. Les choses devinrent liquides et tanguaient dans son être. Un ouragan de corps de femmes amassa de gros nuages de peur ~~en~~ au fond de son être. Tel pas le tirerent vers le bas

de la colline. Il essaya de leur résister mais c'étaient des ~~partisan~~ fous, jures de chair et de sang. Il marcha, jusqu'au pont Darmellia, là où des années plus tard Jean Corbeille, le fils de la rérie C des enfants du Guide Jean-Sans-Cœur, qui monta la plus grande ~~affaire~~ hôtelière de la région.

— Satan, va t'en !

Il marcha jusqu'en l'autre rive, dans cette ~~é~~ li qu'faction infernale de choses, avec son corps devenu fou et qui posait mille questions au Seigneur. Il arriva ^{devant} la maison où dormaient Chaïdana et Kajahacheu.

— Satan, où m'emmènes-tu ?

La réponse vint toute crue dans ses entrailles de monsieur l'abbé : « Au monde. » Et pour résister, monsieur l'abbé avait formulé une contre-réponse : « Je n'ai pas besoin du monde. »

Il se signa, pensa ~~à la~~ volte-face.

- Je n'ai plus besoin du monde.
- On ne peut pas aller au Seigneur sans traverser le monde.

Décidément. Satan avait réponse à tout. Monsieur l'abbé s'épongea.

- Au nom du Père et du Fils, et du ...
- Existerais-tu à ton propre nom ?
- Mais pour quoi faire, Satan ?
- Pour avoir une expérience de l'existence.
- Je n'en ... Au nom du père et du fils et du saint-Esprit ...
- Amen.

Satan avait dit l'amén. les oreilles avaient dit amen. L'oreille du corps de Châtelain a avait dit amen. Monsieur l'abbé pensa au Quartier Vatican dont les bars avaient plus de fidélité que l'église du Seigneur. Plus de monde que les messes. Ça ne comprenait: on avait demandé l'indépendance avec les prières — c'étaient les seules prières

des Noirs que Dieu avait écoutées.
On avait tué des bêtes, ~~et~~ donné des filles aux couvents et des garçons aux séminaires. Mais ce premier cadeau qu'on recevait de Dieu avait déçu — honorable ceci, honorable cela, excellente ceci, excellente cela — l'indépendance avait vraiment déçu, et avec elle, Dieu qui l'avait envoyée. On s'était donc fait recruter par la bière, les vins, les danse, le tabac, l'amour pissé comme on crache, ~~et~~ les boissons obscures, les sectes, la palabre — tout ce qui pouvait empêcher d'être la mauvaise conscience des excellences. Ici devint le pays des corps et des rangs. On avait laissé le Seigneur aux racontars et souvent ~~on~~ on lui prêtait les yeux et le menton du Révérend père Wong, on lui prêtait ses manières, sa cupidité et son égoïsme. Le proverbe disait que si le Révérend père

vous donne une aubergine, c'est qu'il va vous prendre votre jardin. A l'heure de la mort on appelait monsieur l'abbé pour l'~~extreme~~-onction. Jamais le révérend père, qu'on accusait d'envoyer l'esprit du mort au pays de sa mère. On appelait monsieur l'abbé pour arrêter un revenant. Il était venu pour feu Bakashio, pour feu Kayes, pour feu Nambro, pour feu Dashimo qui revenait chercher sa femme et ses poulets, pour feu Dalanzo qui criait (et tout le village entendant) qu'il avait soif et qu'il faisait horriblement noir de l'autre côté. Monsieur l'abbé viendrait pour tant d'autres, si le seigneur...

Le Collège Emmanuel Difpanzo était construit entre le village bantou et celui des pygmées intégrés. C'était un grand rêve de verre, de béton et de néon. A côté, de lui, ~~et~~ l'hôpital Sir Amanazavou, une autre folie de verre et de

néon. Le drame était qu'aucun pygmée n'était resté ni au collège, ni ~~au village~~ à l'hôpital, ni au camp d'Attraction qu'on avait dû donner aux fonctionnaires de la localité. L'hôpital, les bantous et les semi-bantous y seraient venus si les médicaments ne manquaient pas, si le bruit ne courait pas que le quino forme qu'on y donnait toujours affaiblissait le sexe chez l'homme et rendait les femmes frigides ou simplement stériles, si le garçon de Salle cousin de Sir Amanazavou qu'on y avait envoyé avec la ~~de~~ mention de docteur ne plaçait pas le fémur au cou et l'omoplate au ventre, si les ^{quatre-vingt-treize} infirmières n'étaient pas des simples meubles aux séjours répétés des hautes personnalités, et qui donnaient la nivquine pour soigner les plaies - Les malades préféraient

les injures du R.P. Wang qui ~~faisaient~~
vendait très cher ses soins au dispensaire Darmellia. Sir Amanazavou
continuait à se battre. Un camp de
repos était en construction, à côté
d'un musée d'Art pygmée et d'un institut
de pygmatalogie. Si les finances nationales ne
souffraient pas d'innombrables prélevement,
Sir Amanazavou, le ministre
de l'habitat aurait fait construire
une capitale ethnique à Darmellia.
On avait bien construit la capitale écono-
mique, la capitale minière, la capitale du
parti (au village natal du Guide Henri au
coeur-Tendre) la capitale bananière, la
capitale de la bière, la capitale du ballon
roux... Mais les prélevements sont souffrants
les finances nationales versaient des quatre
coins du gouvernement. La dernière fois
que Sir Amanazavou était venu à
Darmellia, il avait été bousculé par la
beauté de Chaiidana. Il avait envoyé

un messager.

- Je suis heureux, que ta plus belle femme que je connaisse, la plus belle du monde, soit pygmée. ☺

Chaidana avait simplement souri et avait dit en pygmée :

- Dans ce pays, avec les gens qu'il y fait, il n'est pas facile d'être pygmée.

- C'est le monde d'aujourd'hui, ma soeur.

Le soir, monsieur le ministre avait demandé de coucher avec sa soeur. Elles avaient dormi. Sir Amanazarov fut bouleversé de ~~de~~ l'avoir trouvée vierge.

- Je pars avec tes odeurs et tes cris dans la tête.

Monsieur l'abbé avait longuement écouté : elle dormait. Son cœur eut envie de chanter l'irrésistible chanson des chairs. Il marcha. À une certaine heure il se serait arrêté chez Vatican pour un verre de bière payable le lendemain, il aurait

regardé les danseuses, ces diamètres de viande buvant le vin et le tabac, ces diadèmes de gueules, ces yeux morts, ces rires, ces visages. Il aurait frappé dans la ténèbre des coeurs, sur les peaux, sous les ventres, contre les reins, les cubi croupissants pour crever l'image de cette fille. On arrivait au petit matin. Monsieur l'abbé était toujours dehors.

— Le péché c'est peut-être le sens additif qu'on met aux choses. Autrement mon cœur est devenu un gros pêcheur.

Pendant les seize mois que Chaidana devait encore rester à Darmellia, monsieur l'abbé venait passer ses nuits dans le jardin de la villa que Sir Amanazavou tea avait donnée à sa maîtresse. Tout le village en parlait et la honte venait au seigneur qui ne savait pas garder ses curés. Certains milieux jugèrent monsieur l'abbé moins moche que le R.P.

Wang qui on accusait de "truander" avec les bonnes sœurs de la mission Sainte-Barbe.

- Le cœur est un péché.

Monsieur l'abbé avait maintenant une table chez Vatican. Il se signait avant de vider son verre. Quand il ~~se~~ comprit longtemps après tout le monde, que tous les samedis Sir Amanazavou venait dormir avec Chai'dana, il en conclut que le cœur était l'enfer. Il devint très sale et les enfants qui le trouvaient ~~sous~~ seul courraient après lui, chantant, injuriant, tirant ses habits comme on le fait pour des loups gentils. On l'a surnommé O pakouansa, ce qui signifie feuille d'homme.

Il se signait encore, mais le geste était devenu brut. Les enfants avaient composé des chansons à son déshonneur. Il n'allait plus à la mission et dormait sur deux tabourets au

Vatican. Le balayeur du bar venait le réveiller en bousculant les tabourets. Alors il demandait une bière. Quand le patron du Vatican le fit chasser, ~~et~~
O Kapa-kouansa alla écrire domicile
à l'Eglise. Les chiques lui prirent les
pieds et la gale la peau. Et tout
le village se plaignait de lui
en ces termes :

- Pauvre monsieur l'abbé, devenir
une bête moins humaine que le
chien ! une bête moins humaine
que le cochon !

les enfants composèrent d'autres
chansons contre lui. Le bruit courait
qu'il avait été maudit par le cardinal
Vacancchia. D'autres disaient que
c'était par le pape lui-même,
d'autres qu'il aurait voulu donner
son oncle au R.P. Wang dans un
tour de sorcellerie. Un jour, mon-
sieur l'abbé plongea dans la forêt

et marcha devant lui pendant quarante-huit jours et quarante-huit nuit. Le R.P. Wang fit battre la forêt en long et en large, on ne trouva pas la moindre trace de monsieur l'abbé. Au quatre-vingt-douzième jour qui suivit la disparition de monsieur, il fit un télégramme au vicaire : « le pygmée a rejoint ses lianes. » Le vicaire bien sûr ne comprit rien au ~~télégramme~~ télégramme puisqu'il venait de prendre son poste, son précédent ayant été déclaré homme de martial et égorgé avec le couteau de table du Guide Henri-au-Cœur-Tendre.

Kapabnachew aimait beaucoup monsieur l'abbé. Il fut affligé par sa disparition et demanda une messe de quatre mille francs pour lui.

— Tout le village dit qu'il est parti à cause de toi.

— Il avait peur du péché. Moi j'avais

ri père de lui. Le con, le vrai con,
c'était lui.

- Sois gentille avec sa mémoire.
- Ni un homme entre dans votre cœur,
quand il s'en va, on le trouve con.

Pourquoi n'est-il pas resté. Juste
le temps que je devienne une femme.
Oui. En ce temps là j'étais encore
un démon. Je voulais coucher avec
les hommes. Même avec tous les
hommes du monde. Mon corps le
 demandait. Mon cœur. Le plus grand
séchés de l'homme c'est son
coeur.

Elle se rappelait cette seule nuit
où monsieur l'abbé était venu
plus loin que le jardin — quelques
jours avant sa folie, quand
elle avait entendu un bruit insoli-
te à la fenêtre, comme celui que
faisait l'envoyé nocturne de sir
Amanagakou, quand celui-ci n'a-

vait pas eu le temps d'avertir en pleine journée, ou qu'il avait hésité entre Chaidana et l'une de quatre-vingt-treize fermières célibataires qu'elle avait fait affecter dans la région pour meubler ses tournées. D'habitude, elle disait à l'envoyé ~~de~~ de passer à la porte, elle mettrait un peigne sur sa peau et allait recevoir le message elle-même. Cette nuit, elle rentrait ~~rentrait~~ d'une longue promenade et la fatigue roulait ses muscles. Elle avait ouvert la fenêtre après le bruit et fut surprise de voir monsieur l'abbé.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Personne ne trouva une quelconque autre forme de conversation. Quand les choses étaient sérieusement avancées Chaidana avait hoché entre deux soupirs :

— J'ai honte de t'enlever au seigneur.

Merveilleuse nuit, ~~et~~ elle reçut
d'adorable décharge de chaleur
dans les reins - six fois, elle
avait crié le ~~ho~~ ho-hü-hü-hü
final avant de commencer une
véritable rafale de ho-hou-ha
hé — Monsieur l'abbé était un
mâle incomparable — il avait mis
son sang en feu, il avait ajouté
quelque chose d'indicible aux bruits
de son corps et creusé un délicieux
vide dans son ventre. A vrai dire,
devant monsieur l'abbé, sir Ama-
nazavou était un zéro perdu
tout rond. Elle l'avait gardé au
lit tout le lendemain, et ~~elle~~ l'avait
lâché que le soir vers l'heure du
dîner. ~~Le~~ L'odeur de monsieur
l'abbé était encore dans le drap
de Chaidana. Elle mit trois ans
à chasser de son esprit le tendre
visage de monsieur l'abbé. Kapaha-

chew lui avait même proposé une gamme de sèves qui font oublier. Mais c'était souvent lui qui dans ses mœurs dressées lui rappelait souvent le disparu.

— J'ai encore besoin de lui.

— Il est peut-être parti au pays de l'Homme en cage. Là-bas tout appartient aux payondis.

Quand elle apprit que le Guide Henriau-Cœur-Tendre devait personnellement venir inaugurer ~~l'ardemarene~~ la Villa de la Récupération des Peuples des Forêts, elle jeta dans un tiroir l'anneau de fiançailles que sir Amanazarou lui avait laissé, envoya Kapaha cheu chercher la sève qui donnait une diabolique étincelle à ses gros cheveux, fit repasser la robe que sir ~~Kapaha~~ Amanazarou lui avait ramenée de la puissance étrangère qui fournissait les Guides, acheta un nou-

veau parfum qu'elle mêla à une
des sèves odorantes de Kappa-ha-
chen, ~~chassagé au~~ commença à
utiliser la sève dentifrice qui
donnait à sa denture un
éclat de miroir, et se fit
désigner à offrir le bouquet
traditionnel bouquet de bienvenue.
Elle se fit choisir également parmi
les filles d'honneur qui devait ouvrir
le bal et manger avec le Guide,
et au besoin, faire faire ses ~~besoin~~
tropicalités. A Darmellia, comme
partout dans le pays, le dicton
disait : « Le chef est fait pour
qu'on lui fasse plaisir. » Les premiers
contingents de forces officielles étaient
arrivés et déployaient leur talent
à installer la sécurité du Guide
dans cette partie du pays. C'étaient
des gars d'une compétence irré-
prochable. Ils avaient déjà pendu

publiquement cinq suspects, instauré
le port sur la poitrine de la carte
de fidélité du côté droit, et du côté
gauche de la carte si l'appartenance
~~des~~ leur deuxième dose de méthodes
étant tombée sur le cathéchiste ~~qui~~
du quartier Vatican, Kaperanchio,
qui voulait traverser le pont Sarmel.
Ira après sept heures du soir, on
l'avait rempli de plomb, lui, son
nouveau testament et son recueil de
cantiques. Au révérend père
Wang qui avait réuni plus de
dix personnes autour de la ~~petite~~ table
du Seigneur le dimanche avant
neuf heures, on avait ordonné de
louffer tous les livres, les siens et
~~et~~ ceux des chrétiens — on lui
avait acheté deux manioc pour
huit heures de repos. D'abord il
n'en avait pas cru ses oreilles — mais
les endroits s'étaient précisés à

coups de crosse. Il avait mangé trente-sept livres et les deux maniocs. Ce matin, ~~quand~~ tandis qu'on attendait le Guide, il vomissait ses entrailles, et comme aucun camion ne devait quitter la Région ni même y venir pendant les cinq jours que devait durer le séjour du Guide, il ne sera pas emmené à l'hôpital de Mango pour son intervention avant mercredi prochain.

Le Vieux Kabala cho portait des insignes fémés du Guide Providiel, ~~et~~ il les avaient avalés ~~hier~~ — ce matin, il en est mort. Ses enfants voulaient le pleurer mais comme ils avaient été plus de dix, les gens de la Force Spéciale étaient venus les disperser ; ceux qui ne voulaient pas partir, la rafale est partie pour eux.

Puis c'était Kapahacheu lui-même qui dut manger la vieille montagne Kashi que monsieur l'abbé lui avait donnée; à la maison où il est arrivé en calecons, Chaidana a d'abord pensé qu'il a subitement eu sa vieille nostalgie de la forêt. Mais il lui raconte comment les choses sont arrivées.

— On m'a donné des vêtements pour pour que je les mange. C'est cela n'est-ce pas? L'enfer? Ils m'ont demandé de manger le collier - Je leur ai dit: nous, on ne mange pas nos morts. Ils m'ont frappé - Fort. Trop fort. Alors j'ai avalé le collier. C'est amer l'enfer.

— Ils nous emmènent Yourma.

— L'enfer?

— Une portion.

Le ventre lui mange les forces. Ils boit des sèves. ~~Chaidana~~

lui a même donné ~~deux~~ deux doses de purge. Il va au petit coin, mais l'amus, ce n'est pas fait pour les Kassi. Pendant six jours, les dix - ~~sept~~^{dix} doses de purge n'ont produit aucun effet. On a donné des émétiques. La gorge s'obstrue. Alors, on laisse les choses faire leur chemin. Le jour de l'arrivée du Guide, Ma pahacheu essaya une de ses ~~doses~~ sèves : il chia tous ses intestins avant de mourir en criant : l'enfer ! Il ne vit pas le Guide ~~le Père~~ Henri - au - Coeur-Tendre qu'il aurait fortement souhaité voir. Chaidorna n'alla pas pour le bœufquet excellentiel - il pleurait son ami avec quelques voisines. Les hommes avaient eu peur de rester. Seul Mulata shio pleurait Kaya hacheu avec les femmes puisque le défunt l'avait

sauvé d'une morsure de vipère avec ses réves. Mulatashis mourrait déjà quand le défunt lui aurait admis tré sa réve. Des soldats vinrent.

- Dispersez-vous.
- Nous pleurons notre cousin. Vous êtes aussi nos cousins, si vous étiez morts, nous vous pleurerions, avait dit Mulatashis.

Le chef des soldats était tombé en colère.

- Un pygmée n'aura jamais le droit de parler de cette façon à un payonda.

- La forêt appartient aux ~~habits~~ Ménéma. Pourquoi tu y viens, soldat ? La réponse ne s'était pas fait attendre. une balle avait sifflé et le sang de Mulatashis coulait dans l'oreille ouverte du défunt. Les soldats avaient emmené Chaidana. Les cadavres resteront à la merci des mouches.

et des souris pendant les jours
que dura ~~les~~ le séjour
du Guide Henri -au-coeur-Tendre.

Le soir de l'arrivée du Guide,
Chaiidana -aux-gros-cheveux fut
présentée à son excellence qui la
trouva merveilleuse, pétillante, appétis-
ante, émouvante pour les flots
d'applaudissements des mangeurs.

Quelques bantous avait été gênés
qu'une sorte de pygmée consommât
la coupe de l'estime excellentiel aux
détriments de leurs très jolies filles
et leur fit manquer ces faveurs-là,
ces regards-là, ces sourires-là. Mais
l'^{vaurien} levée et tuée n'eût été
l'infaillible ~~sur~~ vigilance des forces
Spéciales. Personne n'avait vraiment
envie de se faire acheter un pain
de manioc pour bouffer sa propre
chemise, ~~ou~~ son propre pagne, ou son
propre pantalon.

- Ils ont des moyens très nales, disait les gens. Ils ont des méthodes fortes. Les gens des forces spéciales voulaient faire parler d'eux une seule fois pour toutes : ils trouvaient toujours l'occasion de faire manger quelque chose d'horrible à tous ceux qu'ils jugeaient porteurs d'une quelconque dose de résistance au Guide Henri - au - cœur. Tendre. Les fidèles du R.P. Wang ainsi que ceux du pasteur Matassala Kari tombèrent d'accord pour dire qu'il ne servait plus à rien d'aller à la messe puis que Dieu avait envoyé l'enfer à domicile et à tout le monde sauf à Chaidana - aux gros - cheveux et à quelques pygmées de son entourage. Ils venaient, ceux de Yourmar, pour ramasser les impôts, deux fois par ~~an~~ an ; ils demandaient l'impôt du corps, d'impôt des morts, l'impôt des biens, l'impôt de la terre, l'impôt des enfants, l'impôt de fidelité au

Guide, l'impôt pour l'effort de la
relance ~~éco~~ économique, l'impôt
des voyages, l'impôt de patriotism,
la taxe de militant, la taxe
pour la lutte contre l'ignorance, la
taxe de conservation des sols, la
taxe de chasse... Ceux qui n'avaient
chez les
pas assez d'argent empruntaient ~~des~~
voisins. Aucun village n'acceptait
~~de~~ qu'un des siens fut déporté et
condamné aux travaux forcés dans
l'arrière Sud du pays pour des questions
d'argent. souvent, en périodes de
caille, ceux des grands qui avaient
leurs cousins ~~à~~ sur la liste des condam-
nés s'avaient être passés par les armes leur
trouvaient des remplaçants obscurs
parmi les prisonniers pour non paiement
d'impôts. Les condamnés de marque
allaient alors continuer la prison
pour l'a-exécuter de promotion.
Ils en portaient le calme revenu et

continuaient à vivre sous l'identité du mort en attendant les faveurs d'un nouveau trafic d'identité. Parfois, l'exécute en titre gardait simplement l'état civil de son donneur d'identité. Les gens de l'horrible prison de régime puisaient eux aussi des cas dans le réservoir des seuls condamnés qui en ce pays pouvaient ~~s'attendre~~ espérer repartir ceux eux.

La veille de son départ, le Gui de Henri au-coeur -Tendre fit savoir dans un discours de circonstance sa décision d'emmenier à Yourma et d'en faire son épouse Chaïdana -aux-gros cheveux, malgré l'avis de ses conseillers personnels qui objectaient que le nom de Chaïdana avait été porté par la démoniaque fille de Martial, sous le règne du Gui de Providentiel, qui aurait fait ~~de~~ casser la tombe de cette infernale créature et, l'ayant déclarée ministre

ennemie du peuple au grade de commandatrice du déshonneur, avait fait jeter ses restes dans les rues les plus populaires de Youma pour que tout le monde marchât sur elle et qu'elle devint littéralement terre. On avait transformé l'endroit de sa tombe en lieu maudit et on y avait construit le monument aux traîtres; un gros crapaud de béton qui essayait d'avaler un immense libou en laiton, le tout peint en gris qu'on avait déclaré couleur du démon.

- Je l'emmènerais, même si elle était un serpent. Même si elle était satan. Pour ses gros cheveux.

Pour sa grosse technique -

Deux mois plus tard quand Chaidane aux-gras-cheveux devint ~~la~~ la toute beauté-Mère de la Katamalanie et que Sir Amazawou se tira une

balle dans l'œil comme le colonel O, elle demanda qu'on enterrât les restes de Klapahacheu à Yourma, le Guide Henri-au-coeur-Tendre offrit des obsèques nationales à son beau-frère, deux mois de deuil national et lui fit construire un monument au Palais de la quatrième saison où l'on enterrait les immortels. ~~étoiles~~ On l'enterra avec mille huit cent-dix-sept couronnes venant des pays amis ou d'ailleurs. On écrivit sur la pierre tombale : "Klapahacheu Koundrana Chaidani, tombé au champ d'honneur" de la ~~republique~~ République, Héros national.

Il devrait un peu en rire dans sa tombe lui qui savait qu'en l'enterre que les malfaiteurs. Les mots sont plus morts que les morts, à moins qu'ils ne mentent : Héros national ? ~~Parce que~~ Mais qui aurait dit mieux ? Le soir du ~~mariage~~ mariage de Chaidana

La nouvelle mariée faisait sa toilette de réception quand elle vit le sang du corps de Martial dont tous les cheveux étaient passés du noir initial au blanc. La blessure du front ainsi que celle de la gorge saignait encore. Chaidana-aux-gros-cheveux reconnut en lui le vieillard qui des années auparavant leur avait apporté deux sacs d'identité, l'un en cuir rose, l'autre en cuir blanc.

- Je suis revenue dit Chaidana-aux-gros-cheveux. Martial Layisho est mort.

Martial ne parla pas. Il lui prit simplement la main droite et écrivit comme il l'avait fait pour sa mère :

« Il faut partir. »

Elle se souvint du grand père dont lui avait toujours parlé Layisho ; ce suffit de dire son nom dans

leurs oreilles pour qu'ils tiennent à la fusillade. »

— Je suis venue, dit Chaidana aux gros-cheveux. J'ai mis Onze ans à venir.

Martial lui administra sa première gifle extérieure. Les cinq doigts ci étaient destinés à l'encre de chine sur ma joue gauche.

Le Guéde Henri-au-coeur-tendre voulut recevoir son épouse en male, pas comme male d'eau douce. Il si était préparé en conséquence. Il avait spécialement fait parfumer sa chambre. Des masseurs de talents le travaillaient: c'étaient deux toubabes originaires de la puissance étrangère qui fournissaient les Guédés. Il se fit raser, tondre les ongles, couper une partie de ses trop broussailleux sourcils; on lava longuement sa bouche, on nettoya ses oreilles et ses narines, on vérifia toutes les oriñces — il se débarrassa du poids de sa vessie, ééra son gros intestin pa-

dant deux quartz d'heure , il mâcha
des aïre - souffle avant de gagner
sa chambre , ferma sa porte à double
tour , s'étendit sur le lit et atten-
dait , son chair pensait . Par la porte
de Chaidana - aux - gros - cheveux , entra
tout couvert d'un sang noir un
fantôme qui était chaidana . Le
Guide - Henri - au - cœur - Tendre s'affola
et courut tout nu jusqu'à la première
barrière des gardes ; il parlait une
langue que personne ne comprenait .
il parla cette langue jusqu'au jour
de son assassinat dans un asile après
les six ans , quatre mois , deux semai-
nes et un jour de règne à son nom
du colonel Kajitchianti qui assurait
toujours le peuple de sa guérison prochaine .
C'était Karakar - Mouchata , le
quart de frère du Guide Henri - au -
cœur - Tendre qui l'assassina celui-ci
à l'asile , mit le meurtre au compte

du colonel Kapitchianti qui il fit fusiller ~~à~~ place de l'Indépendance avant de prendre la radio nationale et le nom de règne de Jean-Oscar-Cœur-de-Père. Chaidana-aux-gros-cheveux attendait toujours la guérison ~~de~~ de son Henri-au-coeur-Tendre. Mais si Kankara-Mouchata avait assassiné son quart de frère, c'était ~~enfin~~ un peu pour hériter de la Toute-Beauté Mère de la Kata malamaisie qui repoussait ses avances. Jean-Oscar-Cœur-de-Père avait composé des vers à l'endroit de Chaidana-aux-gros-cheveux. On apprenait ces vers dans toutes les écoles du pays; ils avaient donné un recueil intitulé les entrailles du Guide Jean-Oscar, c'étaient des vers gauchistes, du genre: Tendre ~~sad~~ piège de chair Tendre soleil d'entrailles Quand viendras-tu Disperter mon cœur

Quand viendras-tu
Immense sang de poudre
Au fond de mon male rêve —
Ah moi que tu vois
Moi que tu broies
J'ai une vie et un corps
Faits comme les cordes
De ton vagin —
J'abattrai tous les mots
Dans ce ciel de folie
amer comme cette pierre
Qui pousse nos coeurs
au premier cri —

Au dire de la radio nationale, le Guide
Jean-coeur-de-Père était le plus
grand poète de son siècle. La société
des auteurs et l'académie de Yourma
le désigna comme lauréat du prix
de la république pour l'année où
il avait assassiné son quart de
frère, on l'admit à l'académie
nationale au grade ^{de} vénérable général

des arts. Encouragé par tant de succès
le Guide Jean-Coeur-de-Père fit son entrée
dans l'orchestre du célèbre Mapou-Anchia.
L'orchestre perdit son prestige en deux
mois du fait que le Guide Jean-Coeur-
de-Père voulut chanter tous les morceaux
avec sa voix qui connaît plutôt à rire et
son physique maltraitant qui lui valut
son petit nom de Jean Baleinière. En sa
présence on disait Jean Balinia (et il
aimait bien) mais en son absence on
disait Jean la Baleine ou simplement
le Père Bas. On inventa une danse
Eléphant qui devint le principe
moyen d'expression du peuple.

— A force d'être violente, disaient les
gens de Martial, nous avons fini par avoir
à qui servent les poumons.

Mais quand le Guide Jean Coeur de Père
apprit qu'en se moquant de lui, il interdit
simplement la danse sur toute l'étendue
du territoire Katamalanaisien - Les forces

spéciales trouvèrent là un autre moyen de faire bouffer des saletés aux gens. C'était à cette époque-là que Chaidana-aux-gros-cheveux accepta d'épouser le Guide Jean-Oscar-Cœur de Père. Martial vint lui donner une demi-douzaine de gifles et laissa évanouie sur le lit nuptial. Le Guide Jean-Cœur-de-Père la trouva évanouie, et lui donna une cascade de huit gifles intérieures et devint fou dans la même nuit, c'est-à-dire le trois cent vingt-deuxième jour de son ~~regne~~ règne. Mais il ni était pas fou ~~et~~ pas au point de se laisser ravir les ~~seu~~ mœurs du pays. Il nomma un commissaire du Guide en la personne de son cousin Guitanoumane. Quinze mois après les premières gifles intérieures de Jean-Oscar à Chaidana-aux-gros-cheveux, un gros velu velu

naquit, on lui donna le nom de Kamachou Patatra. A la naissance de Patatra, le Guide Jean Coeur de Père fit adopter au référendum une constitution à deux articles:

Article premier: Le pouvoir appartient au Guide, le Guide appartient au peuple. L'article deux était ~~pas~~ rédigé dans une langue que personne ne comprit jamais. On disait que c'était la langue des fous.

Article deux: Cronaniniata mésé botouété' taou-taou, moro metani bamanasar Kara ni meta yelo yelomanivatana.

Le bruit disait que yelo yelomanivatana signifiait souverain à vie. N'empêche que le référendum constitutionnel donna les résultats plébiscitaires de 100%. Jean Oscar - Coeur - de - Père donna la fête comme à toutes les occasions de ce genre. Il fit boire et manger jusqu'aux sommets des gorges. Il composa des poèmes sur le référendum

et sur ceux qui défendaient les options et les institutions du peuple katamalo (on avait changé l'adjectif de nationalité à cause de la fatigue que le mot katamala-nasie donnait au Guide - on parlait même de changer le nom du pays) La constitution du peuple fut écrite au-dessus de toutes les sortes du pays. A cette époque les gens de Martial parlaient de l'année cœur-de-Père qui enfermait deux cent vingt-huit fêtes. Il y avait la fête des noms, la fête des guides, la fête des forces spéciales, la fête du dernier mariage du Guide, la fête du fils du Guide, la fête des immortels, la fête du caméléon du Guide, la fête de la méditation, la fête du spermatozoïde, la fête du bœuf, la journée des poissons, la journée des feuilles, la journée des martyrs, la journée de la jeunesse, la journée des adultes, la journée des femmes, la journée

des Cheveux de Chaidana, la journée
des lèvres, la journée des ventres, la
journée du franc katamala, la
journée de Kapalacheu, la journée...
la journée ...)

On demanda de peindre les articles
de la constitution du peuple dans toutes
les chambres ^{les sergent penser} à la cuisine, partout. Ceux
qui passerent les neuf jours de délai
établi par le Guide, virent leurs cases
ravagées par les coups de croisses ou soufflées
à la dynamite par les éléments de la
force spéciale. A certain, on fit acheter
des boîtes de peinture ~~générale~~ qu'on leur
fit boire avant d'aller mourir au
dispensaire des comprimés comme disait
le peuple. Les rues commençaient à
dire que le deuxième article de la
constitution du peuple signifiait l'Enfer.
— L'enfer ! l'enfer !
— L'enfer sera tué.
— Quand ?

- Un jour.

- Quel jour ?

Patatra grandissait. On l'élevait comme un tigre, comme un lion. On lui faisait parfois manger de la viande crue. Pas de leur viande artificielle des ~~magasins~~ magasins gouvernementaux, qui vous enlève un peu de sang dans le sang. Patatra mangeait de la vraie viande sauvage, qui sortait des Parcs du Guide, de la viande nature, où l'on mangeait un peu de forêt, qui sentait la bouse, les couleuvres, les ~~lianes~~ lianes. Depuis le Guide Providentiel les souverains de la Katamalanaisie étaient ~~carnassiers~~ des carnassiers, selon le dictlon de Jean-Principal, le petit frère du Guide Jean-Oscar-Cœur-de-Père, qui était le patron des banques katamalaise. Patatra avait les yeux noirs de Martial, il avait ses lèvres retroussées et son teint

noisette. Ses instructeurs le trouvaient intelligent, mais il ne lisait ~~que~~ jamais autre chose que les écrits jaunes au-dessus des portes. Son père l'emmenait souvent à la chasse aux fauves et dans la boîte de nuit. Jean-Oscar-Cœur-de-Père se voulait un Guide dans le peuple. On le voyait même au quartier Huit cents, le quartier ~~deux~~ de la passe la plus chère du pays. L'enfant passait une bonne partie de son temps à observer Layisho, l'homme en cage. Il lui jetait du sucre, des criquets, ~~que~~ Layisho mangiait les araignées, les cafards, des libellules, des sangsues que Layisho ~~ne~~ buvait et avalait avec un évident plaisir.

— Ça ressemble à un homme. Il ne lui manque que les dents.

Layisho avait attrapé un regard qui semblait voir le monde et son double.

un regard qui brantait le fils du
Guide. L'enfant donnait quelques
heures par jour à sa mère qui
lui parlait de la forêt, des khas,
de Karpahachou, de Darmelia, d'un
onde à kha inventé de toutes pièces,
de tant d'hommes et de femmes dont
la vie ne servait qu'à tuer la vie,
et qui avaient faim, qui avaient
soif, qui ont tract pour un oui ou
pour un non, le vrai peuple, la
vraie nation, les hommes-terre, les
hommes-bouts-de-bois, ces cailloux
de viande, ces ~~grosses~~ pierres humaines.
Chaidana-aux-gros-cheveux avait
ajouté un précepteur aux douze qu'il
qui Jean-Oscar avait donné la charge
de l'éducation de son fils. C'était
onze colonels et un général, celui
ajouté par Chaidana-aux-gros-che-
veux était le cardinal Indiraka-
na.

— Chāïdara-aux-gros-poils, ma mère, ma reine, disait le Guide Jean-Oscar-av-coeur-éandre, pour quoi tu me mets un curé dans les jambes. J'ai un cocotier, moi. Un vrai. Un curé, ça ramoffit, ça sous-tend le cocotier. Il faut que Patatrat soit un homme comme il n'y en a jamais eu sur cette terre.

Le temps passait sur Yourma, toujours de la même façon, toujours un temps de plomb, un temps de cris, un temps de peur. Pour un oui ou pour un non, les gens des ~~de~~ forces spéciales, les F.S. comme on les appelait, te faisaient bouffer tes papiers, ta chemise, tes sandales, tes insignes périmés, ou simplement une tenue militaire avec ses fers et les boutons. Tu crevais par la faute de ton estomac. On continuait à montrer les mains, comme à l'époque du Guide Providentiel,

quand on cherchait Chaidana la mère.
Juste après sa naissance de Patatra,
naquit le bruit selon lequel les gens
de Martial portaient une petite croix
à la racine de la cuisse droite. Jean-
Oscar-Coeur-de-Père fit construire
à tous les coins des rues des « re-
gardoires » de cuisses droites, toujours
accouplées : un pour hommes, et un
pour femmes. Certains "regardeurs" firent
aménager des lits dans les regardoires
pour femmes, sous prétexte qu'on
regarrait autre jour et nuit — d'autres
se contentaient des stations debout ou
du sol. Neuf mois après l'installa-
tion des premiers regardoires, le pays
connut un boum de population. Les
regardoires auraient été financés par un
prêt de la puissance étrangère qui four-
nissait les Guizel. Ah, ce pays où,
comme disaient les gens de Martial,
au lieu de s'adonner aux tristes problèmes

au développement, on s'occupait simplement à développer et à équiper les problèmes. La construction des regardoires avaient avalé quatorze milliards, fatigue des chiffres y compris. Les tracts des gens de Martial donnaient les pourcentages de cet investissement qui étaient allés dans divers prélevements opérés par les agents de mission. Les tracts donnerent d'autres chiffres: l'inscription des articles de la constitution au palais en lettres d'or: vingt-deux milliards; la construction du village des immortels: ~~so~~ quatre-vingt-douze milliards; construction du palais des morts: quarante-huit milliards; construction de la maternité où naquit Patatra: douze milliards... Les tracts concluaient que le budget national était un fleuve où se jetaient deux océans: l'océan de

la propagande et l'océan des besoins du Guide et de ses F.S. qu'adroisement on appelait l'armée pour la démocratie et la république. Le temps passait en Katamalanarie, toujours de la même façon. Les gens ne cherchaient même plus à savoir d'où venait ce temps, où il allait, qui l'envoyait. À part les gens de Martial qui avait appris le métier de se faire tuer, tout le monde disait : « C'est le temps des Guides ! », ou bien : « C'est le temps de Martial ! », ou bien : « Vous ne comprenez donc pas que c'est le temps de Dieu ? ». Dieu selon certains, avait décidé de ne pas tuer son temps à juger des corps, il avait donc permis à l'enfer de descendre ~~comme~~ ~~terribles~~ par l'incarnation, de la même manière que le Christ était venu. La radio nationale continuait à parler de

Katamala nasié , tandis que les rues avaient opté pour Enfer . Le Guide Jean - Oscar appris ~~avec~~ le surnom monteux qu'on avait donné au pays , sa poche — sa chère poche — il se fit exécuter cruellement et ordonna qu'on fusillât sans autre forme de procès tout propriétaire de la langue et des lèvres qui auraient à l'avoir prononcé le mot enfer . Le premier fusillé avait été l'évêque Kha Domini que Roshimanito , qui n'écoutait jamais la radio nationale et qui avait dit le mot enfer dans son sermon du jeudi matin .

On exécuta quatre cent soixante douze prêtres et pasteurs et on tira sur la foule aux obsèques de l'évêque Domini que Roshimanito où les gens avaient chanté à mort le « Seigneur reviendras-tu » où le mot enfer revenait dans tous les couplets .

La colère du Guide Jean-Oscar-Louis-de-père ravagea le pays au moment où les ~~gens~~ gens de Martial jetèrent dans son lit quatorze kilos de tracts où était écrit un seul mot : l'Enfer. Il ordonna que fussent jetés au feu allumé pour les circonstances place des Bâtards. tout livre, tout document, tout bout de papier où serait écrit, en quelque langue que ce fut, le mot Enfer. C'était à cette époque que morquit le ministère de la censure dont les véhicules ~~formèrent~~ formèrent les convois qui à travers toute la Matamala-narie convergeaient vers Yournam pour aller brûler l'enfer place des Bâtards. Le feu qu'on y construisit éclaira une bonne partie de la ville jaure. Après le débâcle de deux mois accordés aux citoyens pour ~~battre~~ remettre les documents aux agents du

ministère de la censure ; on apportait des racs au feu de la Peace des Bâtards, des sacs qui gémissaient, criaient, insultaient, jurai ent, appelaient au secours. On avait brûlé des tonnes et des tonnes de livres, des millions de tonnes — des livres nationaux, étrangers, religieux, ~~et~~ artistiques, scientifiques. On brûla monuments et œuvres d'art. Au fond, les engeurs n'ayant pas le temps de tout lire, ~~avaient~~ (certains fonctionnaires du ministère de la censure ne savaient pas lire) ils brûlaient tout ce qui leur tombait sous les yeux. C'était la première grande guerre de la Kata-malamasie, avant celle où Jean Calciun, fils de Jean-Jans-Cœur de la série C, emmena ces mouches électriques à Yourma, ces mouches dont la piqûre mortelle pour les hommes, pour les bêtes, pour les plants. La guerre contre le livre dura neuf

ans, neuf mois et onze jours. On brûla toutes les œuvres musicales qui portaient ou faisaient allusion au mot enfer. Par la suite, on associa le ~~le~~ mot enfer au mot douleur : interdit la douleur sur toute l'étendue du pays — on arrêta de pleurer les morts, le dentiste interdisait à ses clients de gémir — on brûla les douloureux. Là le choix était parfois difficile, mais les F.S. savaient se débrouiller. On les appelait maintenant les fesses (fesse était une trouvaille des gens de Martial). Quand F.S. apprirent qu'en les appelaient, la compagne de l'ensure physi que s'éclat fit au mot fesse, parce que l'envoyé est ~~toujours~~ parfois plus maître que son maître. On supprima le mot fesse de toutes les langues étrangères ou locales. On le remplaça par celui de « la chose-la' »,

ou simplement « la chose » — Ceux qui prononçaient le mot fesse avaient le même sort que ceux qui prononçaient le mot enfer ou douleur. La liste des interdits s'allongea rapidement et on en arriva à une forêt d'interdits —

C'est vers cette époque-là que mourut Layisho - l'homme-en-Cage. Martial veilla son cadavre pendant les neuf jours et neuf nuits que le Guido Jean-Oscar-Cœur-de-Père le laissa dehors. Il chassait les mouches et tuait les fourmis. Jean-Cœur-du-Père s'était remarié à une jeune enfant, avait chassé Chai'dana aux-gros-cheveux, ne gardant que son fils Patatra, l'uni-que enfant qu'il put sortir d'un ventre de femme pendant soixante-douze ans de vie. Chai'dana était repartie à Darmelia après avoir

déposé des fleurs sur la tombe de Kapahacheu. Elle vieillissait amère-
ment, ~~en~~ pensant à monsieur l'abbé,
à Kapahacheu, à Martial Layisho,
à Layisho qu'elle avait revu dans
le jardin du palais sans le recon-
naître, sauf le derniers jours avant
sa ~~mise~~ mise de hors: un sentiment
l'avait poussée ~~à~~ d'aller voir pour la
dernière fois Kivura le singe préféré
du Guide, qui agissait vraiment
comme un homme, qui vous disait
bonjour en penchant la tête, qui vous
souriait ~~gentille~~ gentiment, qui vous
~~offrait~~ offrait une cigarette, qui refusait
parfois la vôtre, qui vous expliquait
une grimace... C'était ~~elle~~ cette
fois-là qu'elle reconnut Layisho, elle
lui parla de la forêt jusqu'au loin,
de Darmellia, de Martial; Elle revint
lui parler pendant trois jours et trois
nuit, tandis que le Guide Jean-Oscar.

coeur -de -Père recevait sa nouvelle épouse, une vierge dont les cris remplissaient tout le palais. Chaidana aux-gros-cheveux, que le Guide appelait maintenant chaidana-a'-la-grosse-viande, parlait sans arrêt. Mais Layisho se taisait. Elle s'aperçut qu'on lui avait coupé la langue. Il n'entendait peut-être pas. Au matin de la troisième nuit, Layisho montra le message que dans la nuit il avait écrit avec ses excréments noirs comme l'encre de Martial : « Je vais bientôt partir. » Cette ville va mourir.

Les gens de Martial avaient jeté un tract dans toutes les villes de la ~~Vieille~~ Katamalanaisie ~~à~~ le dix-neuf ~~novembre~~ décembre de l'année où Chaidana-a'-la-grosse viande avait quitté Dourma pour Darmellia. « On ne brûle pas l'enfer. » C'était aussi le titre de la lettre ouverte ~~que~~

qui ils avaient adressées au Guide Jean-Oscar-coeur-de-Père.

« Excellence. Nous savons que vous ne lirez pas cette lettre jusqu'au bout. Nous vous invitons pourtant à ce courage-là. Nous avons toujours dit [(nous savons que nous avons raison)] la dictature n'est pas une arme politique, mais un moyen d'oppression au même titre que la torture morale ou physique; parle quo , si la dictature était comme vous le dites souvent, révolutionnaire, si comme vous prétendez, la discipline peut remplacer l'éducation, si l'obéissance est la plus haute vertu des hommes, vous serez ~~encore~~ amenés à établir que l'inhumanité aussi, est ~~progressiste~~, ~~et~~ progressiste. On éteint pas le feu avec du feu - On ne brûle pas la dictature , c'est elle qui brûle - Dès qu'on ~~l'a~~ l'a choisie , on ne peut plus s'arrêter. Il n'y a pas de forme atténuee , mais

seulement des étapes, qui vous avaient,
qui vous avaient — non, on n'a pas
brûlé l'enfer... Au vu du mot
enfer, le Guide Jean-Oscar-Cœur-du-Père
brûla la lettre.

— Ces enfants de la géhenne, ces fils
de chiens. Cette bande de bâtards. Ils
n'ont pas encore appris que moi je suis
mê mangeur de viande. Ils ne savent
pas que je suis carnassier. Je suis sorti
tout cru des entrailles de ma mère.

Le jour où l'on enterra Layishon au
cimetière des mauvais, Martial accompagna les prisonniers chargés de l'enterrement. Ses blessures
saignaient beaucoup et il n'arrêtait
pas de tousser. Quand les prison-
niers eurent jeté le corps dans le trou
et qu'ils ne jeterent qu'un peu de
terre sur le mort, le laissant les jambes
dehors, Martial recommença l'enterre-
ment. Il mit une couronne sur la tombe

et une croix de pierre merveilleusement
folie. La couronne portait les écrits
suivants : « A Layisho Okabrinta,
de la part de Martial. » C'était
la seule tombe du cimetière des
maudits qui portait une croix, une
couronne, la seule dont le mort
n'aurait pas les membres débours. On
voyait des têtes sans yeux, des mains
sans ~~leur~~ chair ni peau qui conti-
~~nt~~ nuaient à saisir l'air, des jambes
qui ne marchaient plus. Les grillons
étaient nombreux, des rats aussi,
qui creusaient parfois leurs trous dans
le cadavre. Le soleil incendiait
les marbes huileux — ça puait, ça
puait — une herbe rare jaunissait
par endroits, mettant ses racines
dans la bone des morts. Mais la
terre était plutôt chaude, triste,
amère, affligée.

Le Guide Jean-Cœur

LE GUIDE JEAN-CŒUR-DE-PÈRE man geait. L'adolescente qu'il venait d'épouser après celle qui avait remplacé Chaidana-aux-gros-cheveux ~~qui~~ que le Guide avait mise dehors parce que, malgré sa très grande beauté, elle se tenait au lit comme un bouquet de bois, man geait avec lui. C'était l'éternelle sieste des Guides. Jean-Oscar-Cœur-de-Père man geait au Roktov-méchong, une liqueur remontante, obtenue à partir d'une distillation de vin de palme dans sept sèves et douze sortes de racines. C'était de cette façon ~~qu'il~~ que le Guide annonçait à ses épouses qu'il y avait "match" le soir? Après ~~que~~ avoir mangé son fromage, il se brossa les dents avec son dentifrice de "grands jours". Au moment

où il regardait ses dents au miroir, il vit sur son front, écrit à l'encre de Martial le mot enfer. Il alla aussitôt dans la salle des bains, se lava le front, frotta longuement les lettres ne partaient pas. Il se frotta le front pendant toute la nuit. Le lendemain matin, il fit venir un médecin qui râcla la peau. Le mot restait là. Le Guide Jean-Cœur-de-Père décida une opération. On enleva la partie de la peau où le mot était écrit. Le mot était sur l'os. Le médecin gratta l'os, le mot restait toujours. On pratiqua une greffe de peau, le mot flotta sur la nouvelle peau.
— Qu'on me brûle vif, décida Jean-Cœur-de-Père.

Le lendemain, à la surprise de tous, la radio nationale annonça que le Guide-Jean-Cœur-de-Père avait

choisi par mort. On le vanta avec tous les beaux adjectifs qui existent et ~~avec~~^{avec} ceux qui n'existent pas. Les quatre jours qui précédaient la date de l'événement furent décrétées journées nationales de méditation. Avant la cérémonie du bûcher, le Guide Jean-Cœur de père donna une fête qui dura quatre nuits. Tout le pays but et dansa. Évidemment, ici, on entendait par tout le pays les gens de la capitale et ceux des trois villes moyennes. Le bûcher avait été préparé trois jours à l'avance, pavé, fleuri; les bois en étaient peints aux couleurs nationales, parfumés. Il était entouré de mille neuf cent quinze ~~deuxcent~~ mâts. Tous les drapiaux portaient le nom du Guide ~~son photo~~ éfigie et les deux articles de la constitution du peuple.

On l'emmena en carrosse qui traversa toutes les grandes artères de Yourma. Il saluait et souriait aux foules. C'était au ~~quelque~~ quartier des khats qu'en insulta plusieurs fois le Guide, qui pardonna une seule ~~fois~~ fois dans sa vie — C'était comme cela les guides : ils pardonnaient une fois par vie. On avait attaché une bande jaune autour du front de Jean-Oscar qui avait choisi le nom de mort de Jean-Brise-Coeur. Mais le mot était ressorti sur le linge ~~impur~~ Ceux du protocole ~~avaient~~ avaient vu, mais personne n'osait en parler au Guide : on craignait sa colère. A la place de l'indépendance, le Guide Jean-Brise-Coeur monta sur le bûcher pavonné de linge jaune et vert. Il était vêtu de rouge, express, parce qu'on disait que le rouge était la couleur des fous — On croyait à une

autre de ces farces dont le Guide
se servait pour attraper « du poisson »
dans l'obscur lac des gens de Martial.
Les espions de la force spéciale dé-
vraient être en train d'enregistrer
les humeurs — et dans ce pays, les
humours ont toujours fait des morts
et des blessés — Tout le monde, ceux du
protocole de la République, ceux de
Martial, les simples, les jour comme
~~les hommes~~ les contre, il arrangea à
se montrer douloureux et plein de
compassion. Personne n'en croyait
ni ses yeux, ni ses oreilles, ni son cœur.

- L'homme veut s'amuser, osaient
certaines langues.
- L'homme a beaucoup d'imagination.
- Vous croyez que l'homme est sérieux ?
- Vous ne connaissez donc pas l'homme !

Quand le Guide Jean-Baïse-Coeurs
se versa l'essence sur le corps
après en avoir inondé le bûcher et

qu'il jeta le bidon vide au bas du bûcher qui était haut comme un podium, des voix circulèrent dans la multitude.

- C'est de l'eau.

- L'homme veut nous avoir.

L'odeur de l'essence alla dans beaucoup de narines et les gens disaient:

- Si l'homme n'est pas fou, c'est qu'il a réussi son tour.

On ordonna une minute de silence.

La multitude se figea. Il resta droit comme un i, les yeux vers le ciel. Le

mot enfer brillait sur son front; après la minute de silence, il cria très fort: Chers frères, chères soeurs!

Je meurs pour vous sauver de moi.

La - de dans, (il frappait sa poitrine) oui là - de dans, je constate que ça n'est plus complètement humain. Là aussi

(il montrait sa tête) oui là aussi, ça n'est plus humain — alors j'ai

décidé de mourir pour vous sauver
de moi —

Il désigna du doigt le cinquième
étage de l'immeuble de la mairie.

Tous les visages se se retournèrent
comme attachés à son doigt par un
mystérieux fil; il cria:

— Regardez Martial. Il y a dix, ils
sont vingt Martial sur ma tête.

La foule cherchait au-dessus de l'im-
meuble. À ce moment Jean-Brise-Cœur
sortit un briquet de sa poche et alluma
la bûche. Patatra et ceux du protoco-
le accoururent, mais le bûcher crachait
de hautes flammes. Jean-Brise-Cœur
continuait à crier: "Je meurs pour vous
sauver de moi" — Il riait dans les flam-
mes horribles qui mangeaient sa viande.

Le soir on entendit son rire dans
toute la ville. Après deux mois de veillées
nationales et un an de deuil national,
la place de l'Indépendance fut emmurée

et constituée Place-Sacrée Jean-Cœur-de-Père. On avait auparavant la fréquentation en voiture des ~~des~~ avenues Providentiel, Manga dala, et du boulevard des Crocodiles. Tous ceux qui venaient passer par la place sacrée, devaient se munir d'un bouquet de jolies fleurs à déposer sur la mémoire de Jean-Oscar-Brise-Cœur, dont le fils, Patatra, avait pris le nom de règne de Jean-Cœur-de-Pierre —

LA VEILLE DE SON SACRE,
c'est-à-dire quatre-vingt-douze
heures après le martyre volontaire de
Jean-Brise-Cœurs, le Guide Jean-Cœur
de-Pierre voulut ~~se~~ s'amuser — c'était
un jour après son rêve que le bleu
était la couleur de Dieu; il avait
demandé que toutes les maisons du
Kawangotara (il avait changé le
nom du pays), tous les troncs d'arbres,
toutes les grilles, enfin tout ce qui pou-
rait frapper l'œil fût peint en bleu;
il avait sacré le bleu couleur natio-
nale pour la concorde et la prospérité;
le drapeau du Guide-Jean-Brise-Cœurs
avait viré au bleu, aucun Kawa-
ngota, aucun Kawangotais ne ~~de~~
pouvait porter des vêtements d'une
autre couleur que le bleu, sauf le
Guide, sa femme et ses enfants, toutes
les voitures, tous les objets qui entraient
dans le pays, toutes les machines de-

vraient être bleus. Il y avait le bleu militaire et le bleu civil; les jardiniers ne devaient planter que des fleurs bleues — et l'institut national de la recherche scientifique, ~~de~~ connivence avec des savants de la puissance étrangère qui fournitait les guides, travaillait à la mise au point d'un produit qui devait obliger la nature à produire des plantes bleues. On parlait même de produire un peuple bleu dans le pays. Les travaux des savants donnaient des promesses: on avait produit des souris bleues, ~~que~~ au nombre de dix-huit, sept étaient mortes, restaient onze à qui le Guide avait donné une chambre dans son palais, il les aimait comme des enfants — C'est pour quoi d'ailleurs les gens de Montéal l'appelaient Jean-au-Cœur-plein-de-souris.

Lors des cérémonies officielles, les membres du gouvernement et ceux du Parti Populaire pour la Paix (P.P.P.) devaient se peindre le visage en bleu, ~~et~~ se raser ~~les cheveux~~, la tête pour remplacer les cheveux par une respectable couche de bleu — les membres de la Jeunesse du Guide, ainsi que les fidèles du Guide, se peignaient — les non peints, pour un oui ou pour un non n'exposaient à l'imaginable et à l'inimaginable, et quand on leur sentait l'odeur meurtrière des ~~malades~~ gens de Martial, ils allaient sans autre forme de procès au cimetière des maudits où une fosse commune, je dirais un four commun les attendait — ci était un grand trou de quelque ~~quelque~~ quinze mètres de profondeur, la première réalisation de Jean-Louis de-Pierre, au fond duquel les morts

brûlaient, et qui fumait, qui fumait. Les mondes formaient des termières bleues sur les crânes qui n'étaient pas descendus dans le trou. L'enfer - L'enfer que Martial Layish ~~de~~ voyait dans son agonie. L'enfer des mouches. L'enfer de fumée sans feu. L'enfer des puanteurs. L'enfer des graîtes. L'enfer des crânes où les conceptions du Guide n'étaient pas entrées. L'enfer que peut-être Martial avait voulu éviter en demandant à Chaidana de partir.

On disait : l'enfer c'est le bleu.
L'enfer c'est Martial. L'enfer c'est les F.S. Ils cherchaient naïvement car l'enfer c'était eux. L'amusement et le plaisir étaient le propre même de l'être de Jean-Coeur-de-Pierre.

C'est un grand péché de jouer à l'ange alors qu'on est monstre,

répétait-il. Il faut rester ce qu'on peut qu'on est, et si Dieu a jeté de vous, il vous fait ange. Pour contrevénir à la philosophie de Jean-Cœur-de-Pierre, les gens de Martial mettaient cette phrase à la tête de tous leurs tracts: "S'accepter est le sommet de la grâce humaine, n'est-ce que celui qui se refuse." Pour s'amuser, Jean-Cœur-de-Pierre instaura la nuit de l'opinion, celle du 24 décembre, où les tracts pouvaient être jetés à volonté, à condition qu'en ne vous trouvât pas avec un papier le 25 avant sept heures du soir et le 25 au matin. Le matin de Noël les rues étaient inondées de tracts. La circulation automobile devait attendre la fin de la journée des maudits pour reprendre le cour normal. Beaucoup des gens du peuple passaient leur temps à lire les tracts. Les rues étaient pleines de têtes qui se baissaient, d'hommes de

main qui ramassaient, d'yeux qui
lisaient, de rires, de cris, de
Venez voir un jeu ça, de vous
n'avez pas vu ceci, de fantasti-
ques, de bien joué les copains, de
ça, ça tape tout droit dans le ventre
des jeans... Le matin du 26, on
revenait strictement à l'ancien ~~régime~~
régime. A cette même époque, Jean-
Cœur-de-Pierre prétendait que son
père lui était apparu et lui avait
donné des instructions sur sa progénii-
ture. On avait préparé cinquante lits
dans l'une des trois mille chambres
du palais des Miroirs, dont la
construction avait englouti quatre
ans le budget national empruntés
à la puissance étrangère qui four-
nissait les Guides et qui se faisait
rembourser raisonnablement -
C'était dans la chambre Rouge,
la seule du palais de Miroirs qui ne

fut pas bleue, et où le Guide passait
les deux semaines annuelles de médi-
tation ininterrompue. On y apprêta ~~des~~
cinquante couvertures bleues, cinquante
draps bleus, cinquante serviettes, cinquante
robes de nuit, cinquante paires de nus-pieds,
cinquante gants de toilette, cinquante
massieurs et enfin ~~tablettes~~ cinquante
tablettes. On fit entrer cinquante vierges
choisies parmi les plus belles du pays, fraîchement
baignées, massées, parfumées ; elles avaient
toutes un teint de métal ~~jaune~~ chauffé
à blanc, le ventre mûtre, les hanches
bien équipées, abondantes de corps et de
gestes, farouches depuis les cheveux jusqu'à
la pointe des orteilles, les vierges étaient
de ces corps qui rentrent dans la mémoire
des mâles. La scène fut radio-diffusée
et télévisée malgré l'intervention du
pape, de l'ONU et d'un bon nombre
de pays amis du Kawangtara ; elle
devait se répéter avec la force d'un

rite pendant les quarante ans que devait durer le règne de Jean-Cœur-de-Pierre : c'est ainsi que naquit la semaine des Vierges, en remplacement des deux semaines de méditation annuelle du Guide. On déshabilla les vierges, on les coucha sur le lit dont le numéro correspondait au numéro à celui écrit sur leur ventre, juste au-dessus du nombril, le Guide portait le numéro 1, les vierges étaient numérotées de 2 à 51. Jean-Cœur-de-Pierre but une siège que son père lui aurait recommandée et commença sa retraite. Il accomplit son premier tour de lit en trois heures vingt-neuf minutes et douze secondes. et l'émission « Le Guide et la Production » eut la même durée pendant tout le règne de Jean-Cœur-de-Pierre. Treize mois et sept jours après la première émission « Le Guide et la

Production ?? Les cinquante vierges donnèrent la vie à cinquante garçons pesant tous quatre kilos cent sur la balance de la maternité & Saint-Jean-Cœur-de-Père, construite à leur intention ; tous avaient les yeux verts, la peau cuivrée et ~~dents~~ douze dents dont six sur chaque mâchoire. On fêta cette première série des Jean pendant la Journée du Nom. Le Guide Jean-Cœur-de-Pierre se donna la promesse de ne jamais faire la chose-là qui on fait avec les femmes, en dehors de la semaine annuelle des Vierges. Il tint cette promesse, et c'est ainsi que naquirent à la maternité Saint-Jean-Cœur-de-Père les ~~mille et~~ deux mille petits-Jean, qui à neuf ans devaient procéder au choix de leur nom suivant une lettre de l'alphabet choisie par leur père. La radio nationale donna les noms des cinquante premiers-sortis-des-reins-du-Guide. C'étaient des

Jean Coriacé, Jean Calcaire, Jean Crocodile, Jean Carbone, Jean Cou, Jean Cobra, Jean Corollaire, Jean Criquet, Jean Carnassier, Jean Convexe, Jean Concave, Jean Courroux, Jean Chlorure, Jean Côte, Jean Carton, Jean Cash, Jean Clarinette, Jean Casse-pipe, Jean Cafalque, Jean Chromique, Jean Corbeau, Jean-Cerf-Volant, Jean-Cœur-dur, Jean-Cuivre, Jean Caca-niète, Jean Cardinal, Jean Crabe, Jean Cataracte, Jean Corsage, Jean Caillou, Jean Cachot, Jean Cabane, Jean Cabri, Jean-Cache-Sexe, Jean La fétière, Jean Califourchon, Jean canon, Jean Caoutchouc, Jean Carburateur, Jean Coupe-Coupe, ...
On eut dans la seconde série de
Jean Valet, Jean Yaurien, Jean Vautour,
Jean Ventru, Jean Vélu, Jean Vipère,
Jean Vérole, Jean Véto, Jean Vétever,
Jean Vide, Jean Vi-do-Cave, Jean Vin-aigre,

Jean Vocabulaire, Jean Vulvani, — Puis
c'étaient des Jean Fournois, Jean Souffre,
Jean Souffrappé, Jean Sous-Alimenté, Jean
Soupirant, Jean Poulot, Jean soutien, ...
et des Jean Grabat, Jean Grade, Jean
Graffiti, Jean Graille, Jean Gratte-Culs,
Jean Goret... les quatorze dernières
séries, à cause de l'épuisement des
lettres comportaient des Jean chiffrés:
Jean 93, Jean 76, Jean 47, Jean 1461...

A l'époque de la naissance de la
série C du Jean, la guerre du bleu
était finie, commença celle de la passe
d'identité. Le bruit disait que les gens
de Martial avaient instauré un commerce
de la nationalité Kawangotaise. Ce bruit
fit des morts et des blessés pendant deux
ans. Le Guide mit la validité de la
carte d'identité à dix mois, puis à cinq,
puis à deux. Mais les résultats ne chan-
gèrent pas. Alors le Guide se fâcha
pour de bon et demanda qu'on mar-

quit tous ses citoyens aux initiales de son nom de règne sur le front: J.C.P. abréviation que les gens de Martial traduisaient par Judas connus du Peuple, ou par Jouets connus du Pouvoir. Ceux qui ne voulaient pas se laisser marquer allèrent au cimetière des maudits: il fut créé un cimetière des maudits dans toutes les villes et dans tous les villages du pays. Il s'en suivit une hémorragie de ~~de~~ population, le Guide ferma donc les frontières. La seule voie d'entrées et de sorties devint les trois aérodromes de la capitale où le contrôle était moins strict. Les trois chemins de fer frontaliers cessèrent de transporter des passagers, seules les marchandises quittaient les trois ports maritimes. Le Port Bleu ~~ne~~ servait parfois de port de débarquement des troupes de la juissance étrangère qui fournissaient les

Guide. Ces troupes formaient la fronteuse force de dissuasion d'environ huit mille hommes qui protégeait le pouvoir contre les intentions et les aspirations du peuple. La quinzième année du règne de Jean Coeur -de- Pierre Chai'dana qui avait maintes fois refusé les invitations de son fils qui voulait qu'elle revint à Yourtma, lui écrivit une lettre de cent cinquante neuf pages, où elle condamnait les abus de pouvoir de son fils et ses croisades xanthes - Jean ~~-mante~~ Coeur -de- Pierre, que Chai'dana continuait à appeler Patatra, tout comme elle continuait à appeler le pays Katamalanasié, envoya une mission blanche à Sarmellia avec une lettre qu'on croyait qu'elle contenait un chèque qui donnait des milliards à la Nefille. Les gens de la mission étaient escortés par ~~des soldats~~ un demi-millier de gardes du palais des Miroirs, ceux-là même qu'on disait qu'ils vous

tuaient un homme rien qu'avec la force de leur seul regard. C'était à cette époque que trente-six des barreaux Jean de la série C avaient obtenu la permission d'aller voir leur grand-mère. Ils étaient à Darmeilia depuis un mois et neuf jours quand la mission bleue arriva avec bien d'autres curieux et l'che-reins du Guide qui voulaient voir de leurs propres yeux la femme qui avait donné au Kawangotara le cher Guide Jean-Cœur-de-Pierre que la radio nationale avait changé en véritable Dieu, Rédempteur du peuple, Père de la paix et du progrès, fondateur de la liberté... cet homme qui, comme on a le pied marin avait le pied humain, le pied savant, le pied progressiste, dans un pays qui avait le pied Martial. La mission bleue arriva et commit les même désor-

dres que les ~~for~~ F.S. lors de la venue du Guide Jean-Cœur-de-Père à Darmellia, des années au paravant. Quand Chaidana ouvrit la lettre de Patatra, elle lut sur une feuille bleue des mots rouges : « Madame, vous n'êtes plus ma mère ». Elle prit un morceau de papier blanc, mitta trois fois la main et le stylo qui devaient écrire ~~dans ses~~ entre ses jambes, parla à haute voix tout en écrivant ce qui suit : « Sois maudits comme les terres du désert, deviens donc la sorte des malédictions d'en bas et celles d'en haut, je te retire l'odeur de mes jambes pour que le diable te possède, qu'il fasse la plus horrible nuit dans ta viande. » Elle demanda à ceux de ses petits-fils qui le voulaient de rester avec elle à Darmellia. Trente avaient accepté de rester. Chaidana les bénit. Cinq ans plus tard, le roi du sexe envoya une mission à Darmellia avec l'ordre

de ramener les trente fils égarés à Tournai. On les appelaient les Chaïdaniés. Jean Coriaze et Jean Calcaire qui avait été choisis chef par leurs frères, rédigèrent une lettre à leur père avec le stylo que Chaïdana avait maudit. C'était une lettre de quatre cent cinquante-deux pages, écrite en deux mois et un jours. Elle parlait de Martial qu'on avait tué sans jugement, de Chaïdana-la-Mère, de Layisho, de Kala ha cheu, de Martial Layisho, de la Vie et Demie, du colonel O qui s'était tiré une balle de revolver dans l'œil gauche, du docteur Tchi, de monsieur l'abbé, du révérend père Wangootti, du premier cimetière des maudits, de l'enfer, du bleu, du noir de Martial, des gens marqués aux initiales, de la gifle intérieure de Martial ; elle parlait de la liberté

et du caractère sacré de la vie humaine. Elle concluait en ces termes : " L'enfer, l'enfer. Les gens savent-ils que l'enfer correspond à la mort de la vie, qui elle correspond à la mort de la liberté. Les fères ont créé l'enfer, que les fils cherchent ailleurs. Trouver ! Qui ne sait pas que trouver est un drame ? Trouver c'est l'enfer - laisse-nous chercher, papa. » Et il y aura un temps où chaque homme sera une forteresse fortresse, nous commençons ce siècle-là. Nous annulons la guerre physique au profit de la guerre des bruits dans le sang. Il faut vaincre la mort de la vie, parce qu'elle est plus odieuse que la mort de l'être. » Jean Coeur de Pierre lut la lettre en deux jours. Elle était signée des trente Chaidaniés de la série C des Jean, avec en tête la signature de Jean Coriacé, suivie de celle de Jean Calcaire. — Ils sont fous. Qu'ils restent fous, dit le

Guide Jean - Coeur - de - Pierre.

Les émissions de radio « on dit » consacraient de longues séquences à l'intention de Jean Coeur de Pierre d'aller en guerre contre ses fils. C'est ainsi que Chaïdana mobilisa son immense fortune pour parer à toute éventualité. Elle ouvrit trente comptes de ~~100~~ 150 milliards chacun aux noms des chaidanais. Jean Coriaie conçut la stratégie du franc.

L'argent est une arme impitoyable, aimait-il répéter à ses frères. Chacun fonda une petite industrie : Jean Coriaie monta une tannerie, Jean Calcaire commença à exploiter avec une compagnie belge le fer, le plomb, l'aluminium et l'uranium de Darmelia et fonda le pont de Granita, il fit construire cinq mille deux cent douze kilomètres de chemin de fer dans toute la forêt. Jean

Cuvette assurait le transport des minéraux vers la puissance étrangère qui fournissait les guides d'abord, puis vers d'autres pays. Jean Caoutchouc créa l'International Hévéa, Jean Case devint le patron de la West Construction des Ponts et Bâtiments, Jean Calcium monta la West-Research, Jean Chlorure la Continental of Wood and Vegetation...

— Laissez leur la paix disait Jean Coeur de Pierre quand ses conseillers veulaient lui parler de « cette fronteuse et naissance d'un état dans l'état ».

— Ils favorisent l'idéologie de l'irresponsabilité morale et physique.

— Qui me le prouve.

Alors les conseillers allaient malgré au loin que le Guide trahissait la ligne nationale jour de vrai et jour de bon. Jean-sans-coeur était de la série ~~des~~ s des Jean. Il avait

curieusement les yeux verts de ceux de la série C, remis comme deux œufs de lézard au milieu d'un visage plutôt vaste. Il construisit le palais de la Nation, son domaine, au bord du lac Félicité, au nord-est de Yourma. C'était la seule maison du coin et la seule voie qui y menait portait des panneaux d'interdiction de circuler sur tous les dix mètres. On y allait, sur laissez-passer, par un boulevard souterrain, sauf le dimanche et le jeudi quand les douze bars du palais de la Nation étaient ouverts au public du large gouvernemental et financier, ainsi que la collection d'objets d'art de Jean-sans-Cœur, le Musée Espérance. Les night-clubs tournaient le samedi, où l'on buvait des boissons obscures qui

